TK
2157
E42
V.46
pt.1+2
SMRS

# LE CENTENAIRE,

OU

# LES DEUX BÉRINGHELD,

PUBLIÉ

PAR M. HORACE DE SAINT-AUBIN,

AUTEUR DU VICAIRE DES ARDENNES.

TOME PREMIER.

PARIS,
POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1822.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/p1lecentenaireoule46balz

# LE CENTENAIRE,

OU

# LES DEUX BÉRINGHELD.

ROMANS NOUVEAUX, *qui doivent paraître incessamment à la Librairie théâtrale et romantique de* POLLET.

---

*La Luthérienne*, ou la Famille morave, par Victor Ducange, 3 vol. in-12.

*Polidore*, ou Mémoires d'une Famille grecque au dix-neuvième siècle, par Mme Tercy, avec des notes topographiques et historiques de Charles Nodier, 2 vol. in-12.

*Le Bonnet de police*, par Saint-Hilaire, 2 vol. in-12.

*Le Divorce*, ou le Mari comme il n'y en a guère, par le chevalier de Propiac, 3 vol. in-12.

## *Sous Presse.*

*La Sœur de Saint-Camille*, ou la Peste de Barcelonne, par le chevalier de Propiae, 2 vol. in-12.

*Le Vicaire des Ardennes*, par Horace de Saint-Aubin, 4 vol. in-12.

*Le Tartare*, ou le Retour de l'Exilé, par A. de Viellerglé, 4 vol. in-12.

*Michel et Christine*, par le même, 3 vol. in-12.

---

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU POT DE FER, N° 14.

# LE CENTENAIRE,

OU

# LES DEUX BÉRINGHELD,

PUBLIÉ

PAR M. HORACE DE SAINT-AUBIN,
AUTEUR DU VICAIRE DES ARDENNES.

TOME PREMIER.

PARIS,
POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1822.

# AVERTISSEMENT.

J'ai rassemblé tout ce qui concernait le Centenaire.

Les renseignemens sur lesquels ce récit est basé sont des mémoires secrets, des notes, des lettres et des correspondances, tout est entre les mains de personnes encore

existantes, et il y a des témoins de quelques *effets* rapportés.

J'ai arrangé les faits en narration, et je les ai coordonnés de manière à produire une histoire suivie.

Réduit au rôle passif d'historien, je ne me suis permis aucune réflexion, et je livre ce récit à la méditation de chaque personne, en regrettant toutefois d'avoir si peu

de renseignemens sur des *faits* aussi exraordinaires.

Néammoins j'ose espérer que, dans le nombre de ceux qui liront cet ouvrage, il s'en trouvera qui reconnaîtront que *les choses qui semblent les plus bizarres sont réelles*, et les savans qui tâchent d'agrandir le cercle des connaissances humaines y verront le récit *de ce dont ils sont témoins* tous les jours.

Quant aux critiques, j'avoue qu'ils ont beau jeu!....

HORACE SAINT-AUBIN.

# LE CENTENAIRE,

OU

# LES DEUX BÉRINGHELD.

## CHAPITRE PREMIER.

Le rocher de Grammont.— Le Général.— La jeune Fille. — Serment.

Il est de ces nuits dont le spectacle est imposant, et dont la contemplation nous plonge dans une rêverie pleine de charme; j'ose dire qu'il est peu de per-

sonnes qui n'aient ressenti, dans l'âme, ce vague ossianique produit par l'aspect nocturne de l'immensité des cieux.

Cette espèce de *songe de l'âme* prend la teinte du caractère de celui qui l'éprouve et cause alors soit du plaisir, soit de la peine, soit encore une sorte de sentiment qui participe de ces deux extrêmes, sans être l'un ou l'autre.

Jamais on ne rencontrera, je crois, un site plus propre à faire naître les effets de cette méditation, que le charmant paysage que l'on découvre du haut de la montagne de Grammont, et une nuit autant en harmonie avec de

pareilles idées que celle du 15 juin 181...

En effet, des nuages de figures bizarres formaient de magiques et mobiles constructions aëriennes qui, poussées par un vent rapide, laissaient au firmament des espaces sans voile, et alors, bien que la nuit fût sombre, la lune jetait parfois une lueur souvent éclipsée : ces masses de lumière qui ne coloraient que les extrémités et les feuilles extérieures des arbres sans pénétrer le feuillage entier, comme le fait la clarté du jour, produisaient des accidens en rapport avec la fantasmagorie du ciel.

Il avait plu pendant la matinée et le sol de la route étant humide les pas s'entendaient à peine ; le vent ne soufflant que par momens, et sa violence n'agissant que dans la haute région des nuages, permettait à la nuit de garder un calme majestueux.

Au milieu de ces circonstances, l'on apercevait les plaines riantes de la Touraine et les vertes prairies qui, du côté du Cher, précédent la capitale de cette province. Le feuillage sonore des peupliers dont la campagne est semée, semblait parler sous l'effort de la brise, et la

chouette funèbre, la corax, faisaient entendre leurs cris lentemens plaintifs. La lune argentait la vaste nappe d'eau du Cher; quelques étoiles scintillaient çà-et-là, en perçant par une lueur diamantée, le voile nuageux du ciel; enfin, la nature plongée dans le sommeil, paraissait rêver.

En ce moment, une division toute entière de l'armée d'Espagne revenait à Paris pour y prendre les ordres du souverain d'alors.

Les troupes atteignaient Tours dont elles allaient, par leur arrivée, rompre le silence. Ces vieux soldats, au teint hâlé, marchaient jour et nuit, et traversaient leur

patrie en l'admirant et y secouant la poussière recueillie sur le sol indompté de l'Espagne. On les entendait siffler leurs airs favoris; le bruit fugitif de leurs pas retentissait au loin, de même que l'on voyait au loin, étinceler, dans la campagne, les baïonnettes de leurs fusils...

Le général Béringheld (Tullius) laissant sa division aller en avant, s'était arrêté à la hauteur de Grammont et ce jeune ambitieux, revenu de ses rêves de gloire, contemplait la scène qui s'était offerte subitement à ses regards. Voulant s'abandonner au charme qui l'avait saisi, le général mit pied à

terre, renvoya les deux aides-de-camp qui l'accompagnaient, et ne gardant que Jacques Butmel surnommé Lagloire, ancien garde consulaire son domestique dévoué, il s'assit sur un tertre de gazon, en cherchant un nouveau thème pour sa vie future, et en pensant à tous les événemens qui marquèrent sa vie passée. Il appuya sa tête sur sa main droite, en posant son coude sur ses genoux, et, dans cette attitude, il arrêta ses regards sur le charmant village de Sain-Avertin, en les reportant cependant quelquefois vers les cieux, comme s'il eût cherché des avis sur cette

voûte muette, ou comme si le sentiment qui l'avait toujours dirigé vers les grandes choses lui eût fait désirer de fuir dans les astres.

Le vieux soldat s'était assis, et, la tete sur l'herbe, il paraissait ne penser à rien autre chose, si ce n'est à dormir un moment, sans s'inquiéter du motif qu'avait eu le général pour s'arrêter, au milieu de la nuit, sur la montagne de Grammont. Nous donnerons une parfaite idée du caractère de ce soldat en disant que les moindres désirs de son maître étaient pour lui, ce qu'est un *firman* du grand-seigneur pour un Musulman

— Ah Marianine! m'est-tu restée fidèle? s'écria Béringheld après un instant de méditation; ces paroles s'échappèrent involontairement du cœur attristé du général, puis, il retomba dans la rêverie profonde qui le maîtrisait.

Il y avait environ dix minutes que Tullius regardait la prairie, quand il aperçut une jeune fille vêtue tout en blanc, s'avancer avec précaution à travers la campagne : tantôt elle marchait précipitamment, tantôt elle ralentissait sa course en se dirigeant toujours vers le bas de la montagne, sur le sommet de laquelle Béringheld s'était placé.

En examinant avec attention tous les mouvemens de cette jeune fille, le général crut d'abord que la folie causait cette promenade nocturne; mais, lorsqu'il vit une faible lumière éclairer le flanc du rocher, il changea d'opinion; sa curiosité fut piquée au dernier point car la tournure et les manières de la jeune fille annonçaient qu'elle appartenait à une famille que l'on pouvait ranger dans ce qu'on appelle *la haute classe*. Sa démarche, sa taille étaient gracieuses, elle avait garanti sa tête de la fraîcheur de la nuit par un schall disposé avec une certaine élégance, sa cein-

ture de couleur rouge tranchait sur le blanc de sa robe, la clarté de la lune faisait briller un collier d'acier, enfin cette course solitaire à la nuit, cette démarche inégale et la lumière qui colorait le bas de la roche de Grammont, formaient une masse de circonstances qui doivent justifier la curiosité de Béringheld et ce qui s'en suivit.

Il quitta sa place et se mit à descendre la colline pour rejoindre la jeune enfant qui se trouvait déjà sur le pont du Cher; son dessein était de lui parler avant qu'elle arrivât au bas du rocher.

A peine le général eut-il mar-

ché trois pas, qu'un rayon de la lune, donnant sur une espèce de bocage qui décore le penchant de la montagne, lui fit apercevoir un nuage de forme carrée ou plutôt une vapeur blanchâtre extrêmement mobile et abondante, qu'il reconnut pour être une épaisse fumée qui s'échappait du sein de ce rocher. Cette circonstance le surprit d'autant plus, qu'il ne voyait aucun motif pour se chauffer pendant la saison où l'on était alors, et que la présence d'un foyer à l'endroit où la jeune fille se dirigeait, dérangea encore une fois, toutes ses idées et ses conjectures sur

la cause de la promenade de l'inconnue.

Béringheld, avait une énergie, une force de désir qui ne lui permettaient pas de modérer ses sentimens; son cœur était plein d'une chaleur entraînante qu'il portait dans tout; aussi, il se mit à courir, et il descendit la montagne plutôt comme un loup qui vole à sa proie, que comme un jeune homme qui s'empresse d'aller donner un conseil à l'imprudence ou protéger la faiblesse.

La jeune fille l'aperçut, et, voyant briller les ornemens de l'uniforme du général, elle conçut une crainte bien naturelle. Croyant

pouvoir dérober sa manœuvre à l'œil perçant de Béringheld, elle quitta la *levée*, s'avança plus lentement à travers les arbres des prairies, et tâcha de se cacher avec soin derrière les trones des ormes, dans les redans de la levée, ou sous les buissons.

Néanmoins, tel soin qu'elle prît, il lui fut impossible de donner le change au général, qui se trouva bientôt à une faible distance du tertre où elle s'était réfugiée. Elle s'arrêta : en s'apercevant qu'elle ne pouvait éviter l'étranger qui la poursuivait. Béringheld, de son côté, mu par je ne sais quel sentiment,

garda sa position, et se mit à examiner de plus près la jeune inconnue.

Il est de ces physionomies qui trahissent sur-le-champ les sentimens de l'âme, par des signes certains, et que reconnaissent, d'un coup-d'œil, ceux qui ont observé la nature. En un moment, le général devina le caractère de la jeune fille : ses yeux grands, ronds et brillans annonçaient, par leur mobilité, une âme facile à exalter; son front large, ses lèvres assez épaisses semblaient dire combien son cœur était grand, généreux et fier de cette fierté qui n'exclut pas la confiance et l'affabilité. Il ne faut

pas croire, d'après cela, que cette jeune fille fût belle, mais elle avait de la physionomie, un air distingué et, ce qui plut bien davantage à Béringheld, *un air inspiré*.

Cette attitude, cette manière d'être, se dévoile par un ensemble de détails qu'il serait très-difficile d'expliquer, mais que l'esprit peut facilement saisir; or cette masse de gestes et de traits qui constitue *l'exaltation*, se trouvait tellement réunie dans la personne de la jeune solitaire, que le général n'hésita pas à penser que c'était une *artiste*, ou une jeune fille guidée par une passion violente : son imagination

devait être extraordinairement vive, ardente et nullement légère car les traits de son visage indiquaient un grand caractère d'énergie et de fixité.

Tous ces traits distinctifs étaient cependant enveloppés, ou plutôt ternis par un voile de tristesse et de souffrance beaucoup trop profondes, pour n'être causées que par un sentiment de mélancolie, ou par le ravage de la *grande passion :* l'on voyait même que cette douleur n'avait pas sa source dans une maladie physique inhérente au sujet, mais que cette noire préoccupation se basait sur des circonstances, pour ainsi dire, *externes.*

Le général n'eut pas plutôt fini son examen qu'il s'avança vers le tertre, d'où l'inconnue, debout et attentive, regardait Béringheld avec un sentiment mixte qui tenait de l'inquiétude, de la crainte et de la curiosité.

Ici, je dois observer que Tullius portait son chapeau de général, de telle sorte que la saillie de la corne faisait une ombre sur son visage.

Alors, ce ne fut guère que lorsqu'il mit le pied sur le tertre de gazon, que la jeune fille put apercevoir la figure du général Aussitôt qu'elle l'eut envisagé, elle recula de quelques pas, en

laissant échapper un mouvement de surprise, que Béringheld prit pour de la frayeur.

— J'espère, mademoiselle, dit le général, que vous ne trouverez pas étonnant que je me sois empressé de venir vous offrir mon secours, en vous voyant seule, à la nuit, au milieu de ces prairies, lorsque des militaires passent à chaque instant sur cette route. Si ma présence vous importune, que mon offre soit une indiscrétion, parlez?..... Cependant, en vous disant que je suis le général Béringheld, je crois que vous serez persuadée que vous n'avez rien à craindre de moi.

Au nom de Béringheld, la jeune fille se rapprocha du général et, sans qu'elle proferât une parole, les yeux toujours fixés sur le visage du célèbre guerrier, elle s'inclina respectueusement mais sa révérence portait le caractère d'étonnement et d'indécision, qui régnait sur sa figure; en se relevant, elle regarda encore avec l'attention de la stupeur, les traits de Tullius.

Le général, à l'aspect de l'attitude extatique de la jeune inconnue, fut convaincu, cette fois, qu elle était en proie à une aliénation mentale. Il la regarda douloureusement et s'écria:

— Pauvre malheureuse!..... quoique je n'aye pas sujet de me louer de la constance et de l'esprit de ton sexe, je ne puis m'empêcher de te plaindre....., au moins, ton état prouve que tu ne sentais pas faiblement et que tu aimais avec délire!...

— Eh! général, qui vous porte à penser ainsi sur mon compte?... L'étonnement dans lequel je suis n'a rien que de très-naturel, et je puis facilement vous l'expliquer, sans manquer à ce que j'ai promis. J'ai un rendez-vous.....

— Un rendez-vous, Mademoiselle?...

— Un rendez-vous, général,

répliqua la jeune fille, d'un ton et d'un accent qui suffirent pour déconcerter Béringheld; un rendez-vous dont je me fais gloire; mais l'homme que j'attends vous ressemble tellement, que la vue de votre figure m'a plongée dans un profond étonnement.

A peine la jeune fille eut-elle prononcé ces paroles, que la stupeur qui s'était emparée d'elle passa dans l'âme intrépide du général; il pâlit, il chancelle, et à son tour il regarde l'inconnue avec des yeux égarés.

Il y eut un moment de silence pendant lequel l'étrangère examina le changement de visage du

général et ce fut elle qui parla la première.

— Puis-je demander à mon tour comment il se fait que mes paroles aient interdit le général Béringheld?

Le général, en proie au rappel d'une foule de souvenirs, qu'il était facile de juger devoir être pénibles, s'écria :

— Est-ce un jeune homme?...

— Général, je ne puis répondre à votre question.

— Si mes soupçons sont vrais, Mademoiselle, vous courez les plus grands dangers, et je ne sais par quels moyens vous les faire aperçevoir.

— Monsieur, reprit-elle avec

un léger sourire, je ne risque absolument rien, ce n'est pas la première fois que je viens à ce rendez-vous.

Le général fit le geste d'un homme qui se sent soulagé d'un grand poids.

— Mon enfant, dit-il avec le ton d'un père, je séjournerai peut-être à Tours; nul doute que je vous reverrai dans la société. Vos manières, votre ton, m'annonçent une jeune fille, espoir d'une famille distinguée; pour votre honneur, acceptez mon bras?.. et retournez à la ville un secret pressentiment me dit que vous êtes le jouet de celui

que vous attendez, et... tôt ou tard, il vous arrivera malheur... Il est encore temps, venez?...

La jeune fille laissa échapper un mouvement de hauteur qui faisait voir que ce soupçon la blessait.

— Ah ! Pardonnez-moi, Mademoiselle? reprit Tullius, si vous ne m'inspiriez aucun intérêt, je ne vous tiendrais pas ce langage! et... pour peu que les motifs de ce rendez-vous soient fondés sur un sentiment profond, vous me voyez prêt à vous servir avec tout le zèle d'une ancienne amitié.

Comme il finissait ces paroles, onze heures sonnèrent à Saint-

Gatien. Les sons apportés par le vent furent scrupuleusement comptés par l'inconnue.

— Général, dit-elle, je suis venue assez vîte et j'ai le temps de vous expliquer par quelle circonstance une jeune fille de mon âge, de ma tournure, de ma naissance, se trouve, au milieu de la nuit, dans les prairies du Cher, attendant un bizarre signal, tandis que ma famille croit que je dors tranquillement... Je me dois à moi-même d'éclaircir des soupçons qui ne manqueraient pas de me rendre, demain, la fable de la ville, car vous ne pourriez vous empêcher d'en parler. Elle accom-

pagna ces dernières paroles d'un sourire légèrement ironique, qui donna à sa physionomie une grâce piquante.

—Hélas! Mademoiselle, je vous en conjure par tout ce que vous avez de plus cher, par votre mère, par vous-même, dites-moi si l'homme qui vous fait venir à cette heure dans un lieu si écarté, est jeune ou vieux..... : s il est vrai qu'il me ressemble!.. je frémis, moi, général, accoutumé à l'horreur des combats, je frémis pour vous..... Si *c'était lui!*.... pauvre enfant!....

— Général, dit-elle en prenant une attitude sévère, et que la lu-

mière pâle de la lune rendait propre à frapper l'imagination, général, ne me questionnez pas?... Il y a plus, lorsque j'aurai fini mon simple récit, lorsque j'entendrai le signal, ne suivez point mes pas, ne me retenez point. Jurez-le moi?...

— Je le jure dit le général d'un ton grave.

— Sur l'honneur, reprit-elle avec l'air de la crainte?

— Sur l'honneur, répéta le général.

En ce moment, Béringheld regarda la colline, il vit la fumée plus noirâtre, plus abondante, former un nuage épais. — La jeune

enfant se tourna aussi de ce côté avec une visible anxiété, en arrêtant quelque temps sa vue sur la lumière vacillante et faible qui s'échappait du bas de la montagne.

Elle et Béringheld s'examinerent après avoir fixé ensemble le rocher, et ils restèrent un moment plongés dans des réflexions qui semblaient coïncider, à en juger par l'expression de leurs visages. Enfin, la jeune fille dit encore au général :

— Jurez-moi de ne point aller au *trou de Grammont*, c'est-à-dire, à l'endroit où brille cette lumière; jurez-le moi, général?... »

Cette demande fut accompagnée d'un air suppliant et d'une crainte qui dévoilaient combien la jeune fille avait peur d'être refusée.

— Je vous le promets, répondit le général.

La joie innocente qui se manifesta chez l'inconnue prouvait la candeur virginale de son âme. Elle s'assit en arrangeant son schall sur le gazon, et, montrant du doigt au général une pierre qui lui servit de siége, elle attendit que quelques militaires fussent passés, ainsi qu'un médecin qui, revenant à cheval de quelque visite pressée, s'était ar-

rêté sur la route, en cherchant à reconnaître les personnes qu'il apercevait vaguement ; il parut regarder le général et la jeune fille avec étonnement, mais bientôt après il partit au grand galop. Alors la jolie tourangelle s'énonça à peu près en ces termes :

## CHAPITRE II.

Histoire de la jeune Fille. — Le Manufacturier. — Sa maladie. — Le vieillard. — Fanny s'échappe.

Il n'y a rien qui soit aussi peu naturel que ma course nocturne; or, vous devez juger qu'il a fallu un bien grand intérêt pour me la faire entreprendre, et surtout, que je ne suis pas maîtresse de me soustraire à cette nécessité.

Mon père est un des plus riches fabricans de la ville; il emploie

beaucoup d'ouvriers, ensorte que son existence est précieuse à une foule de familles qui ne vivent que par lui. Son extrême bienfaisance, sa bonté, lui ont concilié l'estime de toute la ville, l'amour de beaucoup de personnes, et une grande popularité.

Je suis sa fille unique, il m'aime bien tendrement, et moi, Monsieur, je l'aime autant qu'il nous est permis d'aimer.

A ces mots, une larme s'échappa des yeux de la jeune fille, cette larme roula le long de ses joues et tomba sur l'herbe, où elle dût produire l'effet d'une goutte de rosée; elle était pure comme elle

et, s'il est des esprits divins occupés à tenir compte des sentimens qui honorent l'homme, cette larme fut sans doute recueillie. L'accent qui anima les simples paroles de cette enfant émut le général.

— J'ai fait, reprit-elle, tout ce que j'ai pu pour répondre à ses soins, je me suis efforcée de lui procurer toutes les jouissances morales que donnent les perfections d'un enfant; j'ai eu le bonheur d'acquérir des talens, aussi tous les jours je remercie le ciel de ce qu'il m'ait créée musicienne, puisque mes doigts, en errant sur les touches de mon instrument, apaisent les douleurs de mon père.

La jeune fille ne put contenir ses pleurs.

— Ah ! Monsieur, continua-t-elle, l'on n'a rien souffert lorsqu'on n'a pas eu le spectacle déchirant de la maladie mortelle d'un père que l'on chérit.

Elle fit une légère pose, et après avoir essuyé ses beaux yeux noirs, elle reprit :

Il y a trois ans que mon père, ayant besoin d'augmenter le nombre de ses ouvriers, fut obligé d'aller à Lyon pour en choisir : il ramena de cette ville un vieillard très-expérimenté dans l'art de teindre la soie ; ce fut au brillant des couleurs que cet ouvrier

sut préparer, que mon père dût la célébrité de ses manufactures et sa réputation. Cet ouvrier mourut un an apres ; mon père lui avait donné des soins très-empressés, ainsi qu'il en agit avec tous ceux de ses ouvriers qui tombent malades.

Depuis ce moment, mon père est en proie à la plus cruelle maladie qui ait affligé un homme vivant, si tant est qu'il existe. Je suis loin d'accuser personne, mais ce mal a commencé presqu'aussitôt que mon père eut reçu le dernier soupir de son ouvrier. »

— Est-il bien mort? demanda Béringheld.

— Oh oui! Monsieur, car les médecins l'ont ouvert.... mais il semble que son dernier souffle ait légué la douleur à mon père.

D'abord, il ressentit un affaiblissement total qui ne lui permit pas de se montrer à ses ouvriers, et ce fut de son lit qu'il dirigea leurs travaux : c'est moi qui lui servis d'interprète, et, tâchant d'imiter sa bonté, je me suis attiré une bienveillance et un amour qui n'appartiennent qu'à lui seul.

A cette débilité graduelle a succédé une douleur dans tous les os de son corps ; le siége de cette douleur mortelle est dans le cerveau; d'horribles élance-

mens dans cette partie de la tête donnent le signal et se répètent dans toute la machine.... alors le moindre bruit, un léger souffle lui doublent sa souffrance; il semble, dit-il, qu'une force inconnue lui tire les yeux vers l'intérieur de la tête par un mouvement lentement cruel et qui se manifeste quelquefois par des convulsions visibles.

Il ne peut manger!... la nourriture la plus légère, l'eau la plus pure surchargent tellement son estomac trop faible, qu'il éprouve une fatigue horrible : par momens son pouls s'arrête, son cœur tombe dans une atonie extrême

et il est prêt à expirer. Un nuage l'environne.... et ..... il se plaint de ne plus me voir.

Le linge le plus fin, le tissu le plus délié lui causent des souffrances inimaginables; le satin sur lequel il repose n'est pas encore assez uni... Les élancemens de cette douleur profonde se communiquent à toutes ses fibres, c'est-à-dire que ses cheveux, sa peau, ses cils, sont douloureux; que ses dents semblent se décomposer; que son sang voiture dans ses veines toute la substance corosive de l'arsenic; que son palais brûlant se dessèche; des gouttes d'une sueur froide sortent péni-

blement de ses pores et sillonnent son front ; on dirait que la mort va le saisir, et il l'accuse de lenteur.. Souvent j'entends des paroles délirantes accuser sa Fanny, souvent ses yeux voient des monstres informes qui le tourmentent.

Il me montre alors des grandes ombres, dont les couleurs disposées en long se rembrunissent par degrés, deviennent blanches tout-à-coup, puis de blanches, rouges, vertes, et enfin d'une clarté éblouissante: ou bien, ce sont des serpens avec des têtes de femme, des singes qui rient comme doit rire Satan, et, au milieu de ce délire, ses douleurs

prennent un caractère plus grave, ses membres se roidissent, tout chez lui, prend l'aspect cadavéreux d'un homme expiré : ses yeux sont secs, fixes, ses cils hérissés ..., il écume, ne dit plus rien... et, monsieur, celui qui souffre tout cela est mon père...., je ressens ses maux, je les vois, je ne puis les soulager, ô mon père !.... à quoi te sert ta fille...

A quoi !... ? reprit Fanny avec un espèce de délire, ne dis-tu pas que tes mets ont plus de saveur quand je te les présente ? ne suis-je pas la seule qui sache essuyer ton front ? mes mains ne sont-elles

pas les seules que tu puisse endurer ?

Dans ces crises, une douce musique le calme quelquefois, ah ! Monsieur, avec quelle crainte mes doigts caressent légèrement les touches de mon piano ! la pédale ne me paraît jamais assez sourde; les compositeurs n'ont jamais de morceaux assez vaporeux : je voudrais que les sons fussent aussi doux que je les imagine, je voudrais savoir composer pour rassembler les notes les plus faibles, les plus légères, qui n'eussent de son que l'indispensable pour être entendues.. je voudrais des nuages

de musique, de sons et d'accords, enfin la musique des Sylphes..... Quand je chante, je tâche que ma voix soit d'une pureté qui n'ait rien d'éclatant et d'offensif pour l'oreille, je m'étudie longtemps et d'avance avant de lui chanter une romance. Si je lis, je rassemble les sons les plus doux du *medium* de mon organe..... ; je voudrais que l'on m'enseignât quelque chose qui pût plaire à mon père, qui pût charmer son oreille et ses yeux sans aucune fatigue. Heureuse quand après avoir joué, lu ou chanté quelques morceaux, je vois la paupière de mon père se fermer ;

qu'après un moment de sommeil son œil rencontre l'œil humide de sa fille, et que sa main cherchant la mienne, il la presse et me dise : « Fanny, c'est bien...., j'ai dormi..... »

Fanny croyant tenir la main de son père et entendre sa voix plaintive, s'arrêta ; son œil attendri fut inondé de pleurs qu'elle retint... mais quittant la main du général elle continua :

Tous les médecins les plus savans de la France et de l'étranger ont été appelés, tous sont venus, leurs remèdes n'ont rien produit, mon père n'en reçut aucun soulagement, et de jour en

jour ses souffrances empirèrent.

Elles sont parvenues au plus haut degré de douleur que l'homme puisse endurer sans mourir ; il lui faut sa résignation, sa vertu, la conscience de l'utilité dont il est à tant de malheureux qui le regardent comme leur providence, et il compte sans doute pour quelque chose l'amour de sa fille, sans tout cela il se détruirait.. Souvent il en a eu la pensée, alors, général... je lui représentais avec force toutes ces considérations, et,.... il se résignait.

Depuis long-temps j'ai le spectacle navrant de cette maladie, il est chaque jour nouveau ; cha-

que jour mon cœur saigne : hélas mes mains n'ont pas encore, une seule fois, sans trembler, présenté à mon père, sa boisson, ou ses mets quand il peut manger!.. Ah! si je pouvais partager sa souffrance, telle cruelle qu'elle soit, j'en aurais la force et peut-être aussi le courage de l'imiter dans son noble silence.

Jamais souverain n'aura des témoignages d'un amour aussi violent : les ouvriers ont payé une sentinelle pour qu'aucune voiture ne passât autour de sa maison ; tout, dans les manufactures, se fait à force de bras; c'est une calamité dans la fabrique

lorsqu'un orage se déclare, et chacun est dans la peine en songeant qu'il est impossible d'empêcher que le bruit du tonnerre ne parvienne à l'oreille de mon père.

On m'attend tous les matins avec anxiété pour savoir comment il a passé la nuit; il n'est pas un ouvrier qui manque, en sortant le soir, d'adresser une prière à *Notre-Dame de Bonsecours* dont l'église se trouve en face la manufacture; enfin l'on a obtenu du curé que les cloches ne sonnassent jamais et le dimanche ce sont les ouvriers qui vont dans les maisons annoncer l'heure des cérémonies.

Aussi, lorsque mon père, reste deux heures sans souffrir, je cours le leur apprendre et il en est qui baisent ma robe de joie! ils ont pris sur leur salaire pour destiner une somme très-forte à l'homme qui guérira leur père!... Mais je crains bien que celui qui le guérira ne la prenne pas?...

En disant cela, Fanny paraissait dominée par un sentiment hors nature, une espèce de fanatisme animait ses regards; ses yeux noirs fixés sur la voute céleste firent croire au général qu'une main divine pouvait seule guérir le père de la jeune fille et que s'il mourait, elle le suivrait dans la tombe.

En ce moment, un léger bruit retentit dans les airs, il partit du *Trou de Grammont* et Fanny tourna la tête avec une précipitation curieuse vers cette colline, elle la regarda avec attention, puis elle reprit ainsi :

Vous voyez, général, que l'amour filial est le seul qui m'inspire; si rien ne m'affligeait, j'ai la franchise d'avouer que je ne serais pas, en cet instant, vierge de cœur, mais l'aspect de l'infortune de ce père bien-aimé, fait seule frémir toutes les cordes de mon cœur et vous pouvez juger qu'il n'y a que l'intérêt de cet

être chéri qui puisse me guider à la nuit, dans ces prairies.

Il y a environ quinze jours qu'un ouvrier me prit à part et me dit qu'il avait rencontré dans le pays, *un être....* (Permettez-moi, général, de me servir de ce terme pour le désigner; ce que j'ai promis je dois le tenir: la vie de mon père et la cessation de ses maux y sont attachés; quand elles n'en dépendraient pas, reprit-elle avec dignité, je serais tout aussi fidèle à mon serment.) ...*un être*, dis-je, auquel il avait vu faire, jadis, une cure très-extraordinaire et que, quelque grave que parut la maladie de mon père,

il répondait que, si cet *être* le voulait, mon père serait guéri.

L'ouvrier me conduisit dans cette avenue et me dit que nous ne tarderions pas à le voir passer. En effet, après trois soirées pendant lesquelles je l'attendis envain, je l'aperçus se promener lentement : alors, général, j'abordai cet ange, et mes prières l'ont attendri. Il m'a promis la guérison de mon père, en m'avouant que des circonstances malheureuses exigeaient qu'il se cachât et que... —*J'ai promis tout ce qu'il voulut....*

La jeune fille prononça ces paroles avec un air de mystère qui faisait soupçonner qu'elle at-

tachait une grande importance à ce qu'elle taisait.

Tous les soirs, continua-t-elle, je viens chercher les sucs salutaires qui calment les douleurs de mon père : sans le voir cet être a tout deviné, et voici dix jours que toute souffrance a cessé graduellement, que les nuits n'ont plus que douze heures pour mon père et qu'il les passe à dormir; il commence à manger; son délire a disparu; mais j'en ai hérité, car je suis en proie à une folie de joie et de bonheur. Aujourd'hui, ce fut une fête pour la moitié de la ville; mon père s'est levé, a revu ses ouvriers et ses manufactures,... il a pleuré de joie en aper-

cevant les métiers et, à ce spectacle touchant, chacun versait des larmes. Demain, général, mon père sera hors de tout danger... car selon ce que m'a dit hier cet être, voici *ma dernière course*; (Béringheld frémit) en effet, j'accours avec bonheur chercher le breuvage qui doit dissiper les derniers vestiges de cette cruelle maladie.... Cependant ajouta-t-elle, je doute encore de sa guérison, tant je voudrais être sûre qu'il ne souffrira plus.

Fanny ne dit plus rien. Elle regarda le général avec étonnement, car son visage indiquait la terreur, le récit de la jeune fille l'avait plongé dans une méditation

profonde et ce ne fut qu'après un long silence qu'il s'écria :

— Et cet homme me ressemble !

— Je vous l'ai dit....

— Ah ! jeune Fanny, vous risquez votre vie !.... si mes conjectures ne me trompent pas, votre père est guéri..... Je connais le *vieillard !...*

A ce mot la jeune fille étonnée regarda le général avec curiosité, mais il continua :

Retournez à la ville, vous allez à la mort !.... Le général prononça ces paroles d'un ton de conviction qui aurait fait trembler toute autre que Fanny.

En cet instant, l'on entendit un bruit assez semblable à celui

que produit une cresselle, et Fanny rapide comme un trait s'élança... alors Béringheld, plus prompt encore, la retint dans ses bras en s'écriant :—Non, vous n'irez pas!....

— Général, dit la jeune Fanny avec le cri sublime du désespoir et de cette rage féminine qui contracte et dénature les traits de la beauté; général, vous manquez à votre parole..... Sa voix expira de fureur ;.... général, vous n'avez pas le droit de me retenir..... général, vous abusez... vous... ô mon père, dit-elle en rassemblant les forces de sa voix et en sanglottant, ô mon père! si tu meurs, n'accuse que lui!..... général je

me tuerai-là !..... général.....

Certes il fallait de bien grandes et de bien fortes raisons pour que Béringheld violât son serment

La jeune Fanny s'évanouit de colère. Tullius effrayé, la déposa sur le gazon et courut à la rivière chercher de l'eau pour la secourir; alors il se fit mille reproches intérieurs sur sa conduite: en effet, si ses conjectures étaient fausses, il devenait très-coupable car il pouvait causer la mort du père de Fanny. Néanmoins ses pressentimens avaient tant de force qu'ils contrebalançaient dans son esprit tout le tort et la violence de sa conduite. Il revint précipitamment en tenant

à deux mains son chapeau rempli d'eau. Quel fut son étonnement ! il trouve la place vide ! Fanny était disparue, et, quand il regarda vers le rocher, il aperçut, à la faveur de la lune, le grand schall rouge qui trahissait en voltigeant la course légère de la jeune fille. Un frisson mortel parcourut le corps du général, la stupeur le fit rester immobile, il contempla la fuite de Fanny, le schall la lui montra sautant un fossé, puis, un buisson la lui déroba, il la revit encore, elle disparut, revint et enfin elle entra dans le *Trou de Grammont.*

Béringheld, jugeant que de toute manière il était inutile de

courir après la jeune fille, remonta sur la levée et s'en vint, à pas lents, chercher son vieux Lagloire, qui probablement dormait encore sur le haut de Grammont. Tout en marchant le général ne pouvait détacher sa vue de dessus le *Trou de Grammont.*

—Si elle n'y périt pas ce soir, j'avertirai son père, car je n'ai pas de sermens à tenir !... au surplus, il est possible que je me trompe!...

Telles étaient les pensées du général, réduites à leur plus simple expression. Quand il lui fut impossible d'apercevoir la grotte, il se contenta de l'aspect de cette faible lumière qui colorait le bas de la roche.

Il approchait de cet endroit, lorsque de sourds gémissemens parvinrent à son oreille, ces gémissemens plaintifs semblables à ceux d'un enfant, ou même à ceux d'un mourant qui périt violemment, retentirent dans le cœur du général avec d'autant plus de force que le silence de la nuit était plus profond, ses soupçons réels pour lui, et Fanny intéressante. Il resta glacé, l'œil fixé sur cette lueur qui dès-lors lui sembla errer et qui bientôt s'éteignit.....

Un mouvement machinal le portant à regarder le haut de la montagne, ses yeux n'aperçurent plus le nuage de fumée. En ce moment,

un dernier cri se prolongea faiblement et bientôt rien n'interrompit plus le silence de la nuit.

Le général resta stupéfait : il lui semblait qu'il était l'auteur de la mort de cette jeune fille, il croyait toujours entendre ce dernier cri plaintif terminé par le silence nocturne qui servit d'oraison funèbre.

— Général, s'écria le vieux Lagloire, que diable se passe-t-il dans ce trou ?... jamais le dernier serrement de main d'un camarade qui descend la garde sur le champ de bataille ne m'a ému comme ce qui vient de me réveiller.

— Courons, Lagloire ! je veux m'en assurer !.... dit Tullius.

Aussitôt le général et son soldat se précipitent à travers les buissons, les inégalités de la *levée* et les arbres du bocage; ils redoublent d'ardeur pour arriver à l'endroit où la lumière avait brillé, néanmoins le général emploie mille précautions pour que sa marche et celle de son soldat fasse le moins de bruit possible. Lagloire a remarqué l'altération des traits de son général, il en conclut qu'il devait s'être passé quelque chose de bien extraordinaire, pour que l'impassible guerrier fut étonné.

## CHAPITRE III.

Le vieillard. — Ses traits — Le sacrifice. — La ressemblance. — Douleur du Général. — Histoire d'un ouvrier.

Béringheld et son soldat furent bientôt arrivés à l'endroit que l'on appelle le *Trou de Gramont* : ils s'en approchèrent doucement, et Lagloire, sur l'ordre de son général, s'accroupit derrière le tronc d'un arbre; Tullius en fit autant. Ils prêtèrent une oreille attentive au moindre bruit, en

attachant leurs regards sur la saillie du rocher, et, ainsi suspendus au-dessus de la grotte, ils ne tardèrent pas à être témoins d'une scène que l'acteur ne destinait sans doute pas à des yeux mortels.

Du fond de cette retraite, un vieillard s'élance!... et Béringheld frémit en croyant le reconnaître à la pâle lueur de la lune.

Ce personnage extraordinaire était d'une taille gigantesque, il n'avait des cheveux que sur le derrière de la tête, et leur blancheur jetait un éclat singulier car ils ressemblaient plutôt à des fils d'argent qu'à cette neige pure qui

décore le front chauve des vieillards. Son dos, sans être voûté, annonçait une étonnante caducité. Les proportions osseuses de ses membres n'étaient pas en rapport avec sa grande taille et cette ossification paraissait n'être recouverte que par une carnation légère, en comparaison de ce qu'elle devait être pour des os d'une grosseur si énorme.

Quand il fut sorti, il fit quelques pas, se dressa sur ses pieds et se retourna pour examiner le rocher sur lequel il était possible qu'il eût entendu du bruit; alors Béringheld put se convaincre de ce dont il voulait s'assurer, en

achevant de reconnaître l'inconnu Quant à Lagloire, aussitôt qu'il aperçut le vieillard face à face, tout accoutumé qu'il était à des spectacles insolites, il tressaillit d'épouvante.

Le crâne du vieillard semblait ne pas avoir de peau, tant cette partie s'était identifiée avec le reste : ce front caduc paraissait devoir plutôt appartenir à la minéralogie qu'à l'ordre animal : aussi, la première idée qui se présentait à l'esprit, à l'aspect de ce crâne comme *pétrifié*, c'était que l'Éternel l'avait formé du granit le plus dur. Sa couleur grisâtre le prouvait, et une imagination vive aurait

cru apercevoir sur cet os frontal la mousse verte qui pousse sur les marbres en ruine. Aucune chose au monde n'exprimait l'impassibilité comme ce front sévère, et si l'on avait à faire la statue du Destin, il en rendrait à merveille l'inflexibilité.

Mais rien ne pourrait donner une idée des yeux de cet être étrange : leurs sourcils, sans couleur humaine, paraissaient comme le fruit d'une végétation forcée, et la main du temps qui s'efforçait de les arracher, était évidemment combattue par une force supérieure. Dessous cette bizarre forêt de poils hérissés, s'étendaient au loin, sous

le front, deux cavités noires et profondes, du fond desquelles un reste de lumière, un filet de flamme animait deux yeux noirs qui roulaient lentement dans leur orbite trop vaste pour eux.

Les attributs de l'œil, c'est-à-dire, la paupière, les cils, la prunelle, la cornée, l'angle lacrymal, étaient morts et ternes, *le vif de la vie* les avait quittés, la pupille seule brillait solitairement de ce filet de flamme brûlante, sèche et comme flamboyante. Cette singularité de l'individu étonnait plus que tout le reste, car elle imprimait à l'âme une espèce de frayeur involontaire.

Les joues du vieillard, ayant perdu toutes les couleurs vitales tenaient plutôt du cadavre que de l'homme vivant, cependant elles étaient fermes quoique ridées outre mesure et la grosseur des os maxillaires ne contribuait pas peu à cette rudesse de la peau. Sa barbe longue, blanche et clair semée ne servait guères à rendre l'inconnu vénérable, elle ajoutait, au contraire par son désordre et sa bizarre disposition, au surnaturel de cette tête. Le vieillard avait un large nez dont les narines applaties offraient une ressemblance vague avec celles d'un taureau : enfin cette similitude pouvait être

complétée par une bouche d'une grandeur démesurée, remarquable, non seulement par la pose bizarre des lèvres, mais encore par une tache noire qui se trouvait précisément au milieu.

Cette tache noire paraissait l'effet d'une cautérisation. En cet endroit les deux lèvres brûlées figuraient parfaitement bien du charbon et la lèvre en avait la consistance; du reste, cette difformité ne s'étendait pas très-loin et l'on ne pourrait donner l'idée de sa dimension que par l'application d'un crayon qui aurait la vertu de produire cet effet.

Les jambes massives de l'étranger annonçaient une force

musculaire telle, que lorsqu'il était debout, on eût cru qu'aucune puissance ne serait assez vigoureuse pour l'ébranler sur ces deux soutiens immuables.

Néanmoins, cette carrure, cette épaisseur procédait, je l'ai déjà dit, du système osseux. Ce vieillard était maigre, son ventre n'offrait aucune saillie; d'après ses gestes, on pouvait croire que le sang coulait lentement dans ses veines; aucune vivacité ne se faisait sentir dans cette masse cadavéreuse: enfin il offrait une parfaite image de ces chênes deux fois séculaires, dont le tronc noueux est vuide, qui dureront encore

long-temps sans vivre, et qui semblent assister au spectacle des timides développemens des jeunes arbres, un jour, témoins de la mort de ces rois des forêts.

L'ensemble du visage de ce vieillard présentait une grande et belle masse, et les contours, la forme, l'ampleur, offraient une ressemblance frappante avec la jeune figure du général Béringheld ; on y reconnoissait *un air de famille*, s'il est possible de s'exprimer ainsi.

Quoiqu'il en soit, l'aspect de ce vieillard imprimait à l'âme un ordre d'idées très-étranges : on aurait voulu ne point l'avoir vu

et cependant l'imagination éprouvait un certain contentement de ce coup-d'œil. La lumière de la lune, le silence et le site, l'effort du vent, le *solennel* des mouvemens de cet être bizarre lui donnaient de la ressemblance avec les créations originales et vaporeuses d'un rêve, et si l'on venait à se recueillir, l'imagination, en l'examinant, l'assimilait à une pyramide d'Egypte, car sa présence avait quelque chose de *monumental*. Les peintres qui nous ont, jusqu'à présent, représenté le Temps, n'ont rien fait voir qui nous offrit l'idée de cette divinité, aussi bien que le spectacle de ce vieillard.

Ses mouvemens semblaient appartenir plutôt à la tombe qu'à la vie, aux siècles écoulés qu'au présent. Enfin si les morts reviennent, si les ombres marchent et ont une espèce de vie, le vieillard était le type de cette pâle existence.

Son costume très-simple ne se rapprochait d aucune mode connue; mais sans s'éloigner de l'habillement d'alors, d'une manière trop singulière, il ne paraissait tenir d'aucun temps. Un vaste manteau de couleur carmélite qu'il jeta par terre, en sortant du *Trou de Grammont*, annonçait, par la finesse du tissu, que le

vieillard, en le drapant autour de ses vastes formes, pouvait l'accomoder aux modes de tous les pays.

Si ce vieillard eût pu être vu par l'imagination, debout, sur les mondes détruits, on l'aurait pris pour un éternel modèle de l'*Homme* laissé par la Divinité; peut-être pour le Temps, pour la Mort, pour un Dieu. Les anciens l'eussent déifié, les modernes l'auraient brûlé et un romancier serait effrayé d'apercevoir ce qu'il nommerait *le juif errant* ou un *vampire*, objets de tant de folles créations.

Enfin, un savant aurait pensé

qu'un nouveau Pascal, réunissant les talens de Boëerhave, d'Agrippa, ou de Prométhée, avait créé un homme factice.

Aussitôt que le grand vieillard fut sorti de la grotte, qu'il eut jeté un rapide regard sur le bocage qui surmonte le rocher, il s'avança dans la prairie, il examina le vuide de la campagne. Il ne revint qu'après s'être assuré d'une solitude profonde car il monta jusque sur la levée et il s'éloigna assez pour voir si des piétons n'arrivaient pas par la route de Bordeaux qui forme un coude au-dessus du *Trou de Grammont*.... Enfin, après tous ces préambules

et après ces recherches faites avec la soigneuse prudence de la vieillesse, il s'enfonça de nouveau dans la grotte.

— Eh bien général?..... demanda Lagloire à Béringheld.

Le général immobile et stupéfait, fit signe, du doigt, à son soldat, de ne pas parler. Le vieux sergent, imitant le général, tâcha de lui dire, à force de signes, que le vieillard lui ressemblait; mais un léger bruit interrompit Lagloire qui regagna le tronc de son arbre, dont il s'était un peu écarté.

Le frémissement des feuilles et des broussailles causa un faible tressaillement à l'inconnu; il ren-

tra un moment dans sa grotte, comme pour y déposer ce qu'il tenait, et il en ressortit sur-le-champ, en levant son énorme tête. Il arrêta long-temps sa vue sur l'endroit où le froissement des feuilles indiquait la présence de quelqu'être vivant. Alors le général et Lagloire se blottirent de leur mieux et tournèrent bien légèrement, à mesure que le vieillard se plaça à divers endroits, pour se convaincre que ce bruit n'était pas produit par des êtres humains.

Il s'avança comme pour gravir la roche mais il s'arrêta, parut réfléchir et croyant peut-être,

comme on peut le présumer d'après le mouvement qui lui échappa, que des animaux causaient ce léger bruissement, il revint à la grotte et reparut bientôt, en portant sur ses épaules un sac qui contenait un fardeau d'un volume assez ample sans être pesant, car lorsqu'il le posa par terre, il n'en résulta qu'un léger bruit semblable à celui que peuvent faire des morceaux de bois, ou plutôt du charbon. L'œil s'effrayait des formes que la toile trahissait et, certes, la première idée que faisaient naître leurs figures longues et rondes par les bouts, c'était

celle que le sac renfermait les débris d'un cadavre.

Le vieux soldat montra du doigt à son général que le sac était lié avec la ceinture rouge de la jeune fille qui se promenait naguère dans la prairie ; Béringheld frissonna, et des larmes, arrachées par le malheur de Fanny, sillonnèrent le visage du général.

Le fardeau déposé, le vieillard disparut encore, il revint avec le schale de la jeune fille, le mit sur le sac, et, tirant de son sein une substance blanchâtre, il la déposa sur le cachemire rouge : en un instant, sans dé-

tonation, sans flamme, sans effort, le sac, la ceinture, le schale et tout ce que renfermait la toile, furent anéantis de manière à ce qu'il n'en resta ni trace, ni odeur: seulement, une légère fumée s'exhala dans les airs. Le vieillard parut examiner avec attention d'où venait le vent, pour se soustraire à la maligne influence de cette fumée bleuâtre qu'il évita comme si elle était mortelle.

— J'aimerais mieux me trouver devant une batterie de canons de douze, qu'ici! murmura Lagloire.

— Moi aussi... répondit Béringheld, en essuyant ses larmes.

— Est-ce que ce serait le corps de cette jeune fille ?... demanda le vieux soldat.

— Silence !... dit le général, en mettant un doigt sur ses lèvres.

En effet, le vieillard s'était retourné : il ramassa son manteau, s'en couvrit et s'élança dans l'avenue de Grammont. Ce qui surprit le plus Lagloire, c'est que le gigantesque vieillard, avant de se diriger vers la levée, regarda l'endroit où il avait anéanti son fardeau et que des larmes s'échappèrent de ses yeux morts. Son attitude fut un moment celle de la mélancolie et du regret mais un geste inexplicable termina cette courte rêverie.

Cette circonstance acheva de mettre le comble à l'*extraordinaire* qui semblait être l'apanage du vieillard. Tout en lui était en-dehors des choses communes : enfin, on eût dit que cet être venait d'une région située au-delà des idéales colonnes où l'esprit humain a gravé : *Nec plus ultrà.*

Béringheld, n'ayant pas pu supporter plus long-temps l'idée de la mort de Fanny, s'évanouit et Lagloire resta stupéfait en voyant son général abattu par ce spectacle.

Le vieux soldat aida Tullius à se relever et le soutenant avec le soin d'un père, il le conduisit jusqu'au sommet d

la colline. Là, ils aperçurent le grand vieillard marcher d'un pas ferme vers la ville de Tours. Le général le montra à son fidèle serviteur, par un geste qui dépeignait énergiquement l'horreur dont Béringheld était animé.

— On lui soldera son compte, général!...

Béringheld agita lentement la tête, comme pour exprimer qu'il en doutait et que les mains mortelles ne pouvaient rien sur le vieillard.

— La jeune fille est donc morte?... demanda Lagloire en regardant son général, avec cette attitude sombre et pensive qui

est propre aux vieux militaires, lorsqu'ils sont gravement affectés.

Tullius contempla son soldat avec douleur : un instant de silence régna, et Lagloire sentant ses yeux se mouiller, s'écria :

— Allons donc, général, jamais je n'ai pleuré, pas même lorsque j'ai vu tomber mon vieux Lenseigne! sortons d'ici....

En ce moment, le bruit de plusieurs voitures se fit entendre: Lagloire, apercevant des fourgons et la berline de Béringheld, courut donner l'ordre au soldat qui la conduisait, d'arrêter à la descente de la montagne; et

quand il revint, il guida son maître abattu, vers la levée.

Le général marcha lentement, en regardant le vieillard qui s'avançait d'un pas lent dans la majestueuse avenue qui conduit aux *Portes de fer* de la ville de Tours. Arrivé à l'endroit où il devait monter en voiture, il jeta les yeux sur le tertre où Fanny lui avait raconté son histoire; il y vit briller un objet dont il ne pouvait se former aucune idée : alors il s'élança vivement vers la prairie, et lorsqu'il fut près du tertre, il reconnut le collier d'acier que portait la malheureuse jeune fille; il s'en saisit, puis, regardant une der-

nière fois le paysage des prairies du Cher, le Cher lui-même, la roche de Grammont, la grotte, le bocage et le tertre, il s'achemina tout pensif, et regagna sa voiture : le cocher fouette les ardens coursiers, et la berline fend les airs, en résonnant sur le pavé. Bientôt la voiture rejoignit le vieillard qui marchait tellement lentement, qu'on ne s'apercevait pas qu'il changeât de place ; sa démarche était grave et droite, il semblait que le chemin de cet être bizarre fût tracé sur une ligne immortelle, dont il ne pouvait s'écarter. Lorsque la berline fut derrière lui, il ne se dérangea

pas, ne détourna même pas la tête; les roues effleurèrent légèrement son manteau sans qu'il parût en être touché: pour lui, les sons retentissans du carrosse furent comme nuls.

Au moment où le général et son soldat passèrent à côté de cet étranger, ils le regardèrent encore et furent encore frappés des singularités du vieillard. Mais quelque chose d'extraordinaire qu'ils n'avaient pas remarqué, les plongea dans un nouvel étonnement.

Lorsqu'ils virent l'étranger sortir du Trou de Grammont, le feu de ses yeux, bien que lumineux, avait

cependant quelque chose de rougeâtre, semblable à la teinte sombre que répand un incendie qui s'éteint; maintenant, cette flamme leur parut vive, pétillante, perçante et pleine d'une horrible mobilité. Le général et Lagloire se regardèrent l'un l'autre en silence et lorsqu'ils furent à cinquante pas de l'endroit où ils avaient revu l'inconnu, Lagloire dit à son maître :

— Mais, général, ne serait-ce pas là l'*esprit* dont ma tante Lagradna et mon oncle Butmel parlaient si souvent à Béringheld, et qui a fait tant de train au village.

Le général, en proie à une

agitation violente, ne répondit rien, car Lagloire se tut et Béringheld tomba dans une rêverie que son vieux soldat respecta.

Ce fut au milieu de cette méditation, dans laquelle il s'absorba, que le général arriva près de Tours, sans avoir proféré une parole.

Cette ville est fermée, du côté du midi, par deux belles portes de fer : elles remplacent le pont-levis, qui jadis s'y trouvait, lorsque Tours était fortifié. Les larges fossés s'étendent de chaque côté de cette grille qui interrompt les remparts, et les pavillons de l'octroi municipal

ont succédé aux tours qui devaient y être autrefois.

Lorsque le bruit de la voiture se fit entendre à cet endroit, deux hommes du peuple grossièrement vêtus, s'avancèrent sur le chemin, de manière à ce que la voiture ne passât pas outre. Les signes que ces deux hommes se faisaient, l'air extraordinaire de leurs figures mystérieuses inquiétèrent Lagloire, qui, bien qu'il vît la barrière à quatre pas, n'en sauta pas moins à terre; et, mettant la main sur son sabre, retroussant sa moustache, il tourna autour d'eux comme s'il poussait une reconnaissance.

Le cocher, à l'aspect de Lagloire

frisant sa moustache et de deux hommes qu'il toisait, retint ses chevaux : cette cessation d'un mouvement rapide tirant le général de sa rêverie, il mit la tête à la portière pour voir ce qui causait cette interruption,

Un des hommes s'était déjà saisi du mords des chevaux avant que le cocher les arrêtât, mais Lagloire, prenant cet inconnu par le collet de sa veste, avait déjà énergiquement procédé à son interrogatoire par un gros juron.

— Sergent, dit le camarade de cet ouvrier, nous sommes de braves gens, ouvriers de la manufacture de M. Lamanel. Nous

sommes inquiets d'une personne que vous devez avoir vue, si vous venez de Grammont et nous voulions vous en demander des nouvelles.

A ces pacifiques paroles, le sergent lâcha la veste de l'ouvrier, et dit : — De qui voulez-vous parler, car nous venons du haut de cette montagne.

—Avez-vous rencontré, répondit l'autre; ouvrier avez-vous rencontré une jeune fille vêtue d'une robe de perkale à ceinture rouge; elle portait sur sa tête un schale en forme de coiffure, et.....

— Oui, interrompit brusquement Lagloire.

A cette réponse, la figure inquiète de chaque ouvrier fut animée par une joie céleste et ils se regardèrent comme pour se féliciter d'une heureuse nouvelle.

Le général, ayant entendu ce colloque, appela Lagloire. Ce dernier fit approcher les deux ouvriers de la portière où était Béringheld : toutes les réponses de l'ouvrier convainquirent le général qu'il voyait en ce moment le même ouvrier dont Fanny l'avait entretenu ; celui qui découvrit à la jeune fille, l'existence, le pouvoir et la présence du vieillard.

Alors Béringheld donna l'ordre de ranger sa voiture contre le

parapet du rempart, afin de laisser le passage libre, et il dit d'un ton sinistre qui glaça l'ouvrier :

— J'ai vu la jeune fille dont vous me parlez; je sais ce qui vient de lui arriver; elle m'a raconté le sujet de sa course nocturne ; mais vous qui l'avez entraînée à consulter le vieillard, d'où le connaissez-vous?... dites-moi toutes les circonstances qui vous le firent voir, ne me déguisez-rien? vous parlez au général Béringheld... je vous jure, sur mon honneur, que quand vous seriez coupable d'un crime, vos secrets seraient tellement ensevelis dans mon cœur, qu'aucun autre ser-

ment, qu'aucune autre obligation ne pourrait me forcer à les dévoiler. Parlez ? alors de mon côté je vous dirai ce qu'est devenue la pauvre Fanny.

Malgré ces paroles, l'ouvrier hésita, regarda le général, la route, son camarade et Lagloire avec une inquiétude et une espèce de honte, qui se manifestèrent par une rougeur subite.

Ce silence, piquant la curiosité du général, il dit à l'ouvrier :

— Regardez-moi bien, et voyez combien je ressemble au vieillard.

L'ouvrier frémit.

— J'ai, continua le général, j'ai

tant de rapports avec cet inconnu, que les moindres détails m'intéressent vivement Vous seriez vraiment coupable de ne pas m'instruire de votre aventure.

L'ouvrier prenant la main du général, la serra; et, s'approchant de son oreille, il lui dit à voix basse : — Général, êtes-vous au-dessus des préjugés ?

— Certes ! répondit Béringheld avec ce sourire de dédain qui persuade tant.

Alors l'ouvrier dit à son camarade de s'éloigner. Lagloire resta, parce que le général répondit de son silence et de sa fidélité ; l'ouvrier n'eut pas de peine à y croire.

à l'aspect de la figure toute romaine de Jacques Butmel, dit Lagloire.

## HISTOIRE DE L'OUVRIER.

S'appuyant alors sur le panneau de la portière ouverte par Béringheld, l'inconnu, parlant à voix basse et de manière à n'être entendu que des deux personnes auxquelles il s'adressait, s'exprima en ces termes :

— « Général, je suis d'Angers, où j'étais boucher bien longtemps avant la révolution.

Le bourreau vint à mourir sans postérité, et le malheur voulut

que le sort me désignât pour le remplacer!....

A ces mots, que le narrateur ne prononça qu'avec une répugnance marquée, Lagloire fit un demi-tour à droite, et se mit à siffler pour ne plus rien entendre: à cette manœuvre du soldat, les yeux de l'ouvrier s'emplirent de larmes qu'il retint; alors le général l'encouragea par le ton de bonté qui présida aux raisonnemens qu'il employa pour le consoler.

— Général, reprit l'ouvrier tout ému, personne en cette ville, excepté ma femme, ne sait l'horrible fonction que j'ai remplie jadis

Il dit ces paroles avec chaleur et continua :

— Nous étions en 1780 environ, j'étais marié depuis quelque tems; ma femme tomba dangereusement malade : un cancer et une fièvre mortelle compliquèrent et assemblèrent leurs souffrances. Aucun médecin ne vint chez moi.

Un soir, ma femme était prête à rendre le dernier soupir. J'étais assis à côté de son lit, de manière à tourner le dos à la porte; tout-à-coup j'entends crier les gonds, ma femme se réveille, lève les yeux, jette un cri terrible et s'évanouit. Je me retournai, je restai frappé de stupeur !... il me sem-

bla voir l'esprit du premier criminel que j'avais exécuté.

Cette ombre s'avança lentement et le feu des yeux du grand vieillard qui s'approchait, me fit bien voir qu'il vivait. Je me levais, quoique tremblant, pour le questionner et me mettre sur la défensive, lorsqu'il m'ordonna, par un signe de main, de m'asseoir à ma place.

Il prit un siége, et tâta les mains de ma femme. Après cet examen, il se retourna vers moi, et me fit la plus horrible proposition.....

A cet instant l'ouvrier hésita, mais, pressé par le général, il lui dit enfin tout bas : « Il m'a de-

mandé le corps d'un homme vivant. »

Béringheld frémit, le bourreau épiait avec une curieuse anxiété l'expression de la figure du général ; jugeant cependant que le mouvement d'horreur qu'il venait de manifester n'avait rien qui le regardât, il ajouta promptement : « j'acceptai !... »

Mais, reprit-il après un moment de silence, ce ne fut qu'après bien des combats et après plusieurs visites de cet étrange personnage dont les raisonnemens me convainquirent, ou plutôt l'amour violent que je portais à ma femme me détermina.

A chaque visite, le vieillard, par un raffinement cruel, suspendait les souffrances de ma femme, et arrêtait les progrès de son mal, en me promettant sa guérison aussitôt que j'aurais consenti à la terrible proposition. J'adorais Marianne et ses plaintes me fendaient le cœur!...

Alors, un soir, je promis qu'à la première exécution, je détacherais de la potence le criminel avant que la corde l'eût fait périr, et que je le livrerais au vieillard.

Je l'ai fait, général!.... dit l'ouvrier; que de gens ont commis de plus grandes fautes pour leurs maîtresses!.... Que vous dirais-je

de plus?... ma femme fut guérie, elle vit encore, et toujours elle ignorera de quel prix j'ai payé son existence.

Ces derniers mots jetèrent le général dans une terreur inimaginable; on eût dit que cette réflexion s'appliquait à lui-même, et qu'elle lui causait des souvenirs si pénibles, qu'ils ressemblaient, dans leurs effets, à des remords cuisans.

Les circonstances, reprit l'ouvrier, qui accompagnèrent les visites de cet être bizarre sont presque effacées de ma mémoire, par suite des événemens de la révolution : il en est de même de

ce qu'il faisait pour arriver à la guérison de ma chère Marianne : tout ce que j'ai retenu, c'est qu'il ne s'est jamais servi que de ses deux mains et de liqueurs qu'il apportait cachées sous son manteau, de telle manière que jamais je n'ai pu les apercevoir. Ma femme était presque toujours *endormie* quand il s'en allait ; il défendait à chacun, même à moi, de s'approcher d'elle : à son réveil, elle ne se souvenait de rien ; j avais beau la questionner sur les drogues que le vieillard lui faisait prendre, elle ne me répondait pas et me regardait d'un air étonné.

Depuis trente-deux ou trente-

trois ans que ces singuliers événemens me sont arrivés, je n'ai pas revu ce vieux médecin ; je n'ai point osé lui demander ce qu'il fit du criminel, qui, du reste, méritait plutôt dix morts qu'une!.. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'en est pas resté de traces.

Enfin, général, il y a quinze jours j'allais à Grammont, j'aperçus un mendiant couvert des haillons les plus ignobles, je ne sais quel sentiment me poussa à examiner ce pauvre, je reconnus le vieillard !... ma stupéfaction me fit rester en face de lui, et, après un moment de silence, je lui rappelai le bourreau d'Angers... Il se

mit à sourire. Alors je lui dis qu'il y avait un malade bien précieux pour la ville, et qu'il devrait bien le sauver.

Je lui parlai de notre maître, de sa jeune fille.... Il me questionna beaucoup sur le caractère de Mlle Fanny, sur les signes particuliers de son visage... Mes réponses le satisfirent singulièrement, et il finit par me dire que, si je voulais voir mon maître guéri, je n'avais qu'à prévenir sa fille; que ce ne serait qu'avec elle qu'il converserait et qu'il communiquerait, parce que des raisons d'une haute importance l'obligeaient à rester caché.

J'ai tu à Mlle Fanny toutes les circonstances qui me concernaient; mais, général, son père va mieux, et elle se rend toutes les nuits....

— Elle se rendait!... s'écria le néral, tiré de sa rêverie par le nom de Fanny.

A cette exclamation, l'ouvrier, apercevant entre les mains du général le collier d'acier que portait Fanny et que Béringheld agitait, en le regardant avec attendrissement, l'ouvrier resta immobile comme si le tonnerre l'eût foudroyé.

— Malheureux! dit le général, tu ne pouvais savoir où tu conduisais la fille de ton maître

L'ex-bourreau, les yeux hébétés et stupéfait, ne pouvait prononcer une seule parole, les idées les plus épouvantables terrassaient toutes ses facultés.

— Tu n'as pas changé de métier, dit Lagloire avec un accent terrible, la jeune fille est morte et c'est toi qui en es cause....

Le pauvre homme s'approchant des mains du général, s'inclina sur le collier d'acier de Fanny, y déposa un baiser respectueux, et, après ce muet hommage, il tomba de douleur.

En le voyant gisant à terre, son compagnon accourut précipitamment, il s'empressa de le relever,

mais l'ouvrier mit la main sur son cœur, comme pour indiquer que c'était là le siége de son mal et qu'il se sentait mourir : il rassembla ses forces pour dire à son camarade :

— J'ai tué M^lle^... Fa...a...anny!

La difficulté qu'il eût à dire cette simple, phrase annonçait une rapide dissolution, sa pâleur devint mortelle, et la clarté du ciel permit de voir ses yeux qui se débattaient contre les coups de la mort : bientôt il serra, par une dernière tentative, la main de son compagnon, son œil resta fixe.... et la chaleur abandonna par degré son corps dénué de vie.

L'ouvrier et Lagloire le mirent sur leurs épaules et le portèrent contre un parapet en pierre qui se trouve au-dessus du rempart, à l'entrée de la ville. Le compagnon ayant déposé son camarade lui ferma les paupières, s'agenouilla religieusement à ses côtés et récita une prière. Lagloire, mu par ce sentiment inné dans le cœur de l'homme, se mit aussi à genoux et joignit sa douleur à celle de l'ouvrier, qui implorait le ciel.

Cette scène lugubre eut pour témoins les gens de la barrière et le général, qui ne cessait de penser à Fanny

Enfin Béringheld, laissant La-

gloire sur ce lieu de misère, ordonna d'entrer dans la ville et de le mener à la maison qui lui était destinée. Le général y arriva bientôt, il se coucha, mais ce fut vainement; le sommeil ne put approcher ses paupières, il ne cessa de penser à Fanny et à tous les souvenirs que cette aventure, ainsi que la rencontre du *Centenaire* (*) devaient éveiller en lui.

Cependant sur le matin, il parvint à s'endormir. Il fut bientôt tiré de ce repos salutaire par les scènes terribles des chapitres suivans.

(*) On verra plus tard la cause de ce nom donné au vieillard.

(*Note de l'Editeur.*)

Lagloire avait eu ses raisons pour rester aux *Portes de fer* avec l'ouvrier compagnon du mort. Il voulait attendre le vieillard qu'il soupçonnait être l'assassin de Fanny, le suivre et le désigner à la vengeance publique.

Le vieillard, marchant d'un pas d'une lenteur incroyable, ne tarda pas à paraître, et le soldat le montra à l'ouvrier, qui trembla de frayeur à l'aspect de cette bizarre machine. . . . . .

. . . . . .

## CHAPITRE IV.

Lemanel. — Sédition des ouvriers. — Le vieillard Tremble. — On veut venger Fanny

Au point du jour, le père de Fanny se réveille, il jette un coup-d'œil à la place où sa fille se trouvait toujours. Il ne la voit point Alors, il se tourne sur le flanc qui lui semble le moins douloureux, et il attend avec impatience l'arrivée de cette fille chérie. Il

tâche de prolonger ce demi-sommeil si doux, qui suit toujours le réveil ; il ne fait aucun mouvement pour atteindre le cordon de la sonnette, afin de demander Fanny, parce qu'il présume qu'elle repose, et qu'il respecte le sommeil de celle qui le veilla tant de nuits.

Cependant les ouvriers arrivaient ponctuellement à la vaste manufacture : tous, étonnés, contemplent, en entrant, le compagnon de l'ouvrier expiré, qui, pâle, abattu, assis auprès de Lagloire, jetait des regards furtifs sur chaque personne qui entrait; il semblait attendre pour parler

que tous les ouvriers fussent réunis.

Le spectacle énergique que présentait la douleur de l'ouvrier et du vieux militaire, agit tellement sur l'esprit de chacun, que personne ne se mit à l'ouvrage, les contre-maîtres eux-mêmes s'approchèrent de ce groupe de douleur, et n'osèrent parler.

Lorsque l'ouvrier eut examiné l'assemblée, reconnu tous ses camarades, il se leva, et ce simple mouvement, annonçant quelque chose de sinistre, imprima la terreur.

— M^lle^ Fanny, dit-il, est morte!

— Morte!... cria l'assemblée

— Elle est morte, et morte assassinée!...

Le silence de la mort n'est pas plus profond que celui qui régna dans le vaste atelier, où deux cents personnes glacées par la douleur, restaient immobiles et les yeux attachés sur l'ouvrier et le vieux soldat.

— Il ne reste plus de traces de M^lle^ Fanny!... Ses seules traces sont dans notre souvenir...

A ces mots, quelques pleurs coulèrent.

— Il est impossible de prouver son assassinat. Le camarade que voici, m'a conduit à l'endroit où elle a péri ; il n'existe aucune preuve.

— Mais son assassin est dans la la ville, à la place Saint-Étienne, où nous l'avons suivi.

La douleur imprimée aux esprits par la mort de cette jeune fille tant aimée, était encore trop dominante pour que l'idée de la vengeance s'emparât des cœurs, et s'il est possible de représenter la stupeur, par l'idée du sommeil, on dirait que l'assemblée n'était pas réveillée.

— Hier encore elle était là.... dit un ouvrier.

— Ici, elle m'a parlé! s'écria un autre.

— Pauvre jeune personne! Comment cela s'est-il fait?...

demanda un des contre-maîtres.

— Je l'ignore, dit l'ouvrier, et quand je le saurais, M^lle^ Fanny n'en serait pas moins morte!..

En ce moment, un murmure sourd et grossissant commença à se faire entendre : ce fut alors que Lagloire qui n'avait rien dit, se levant et regardant l'assemblée avec des yeux pleins d'expression, s'écria d'une voix tonnante :

— Eh! ne la vengerez-vous pas?

Cette parole acheva de mettre le comble à la fureur qui s'emparait de cette masse. Tous sortirent, mus par une rage allumée de cet esprit de justice qui saisit les multitudes.

La nouvelle de la mort de Fanny se répandit dans la manufacture, dans le faubourg, dans la ville, avec une rapidité effrayante.

Pendant que les ouvriers parcouraient les rues en semant cette fatale nouvelle, le père de Fanny entendant sonner à sa pendule une heure à laquelle il était impossible que sa fille ne fût pas levée, tira le cordon de sa sonnette.

Le malade attendit patiemment : ne voyant paraître personne, il sonna une seconde fois, et une seconde fois, personne n'accourut aux sons de cette son-

nette, qui suffisait toujours pour faire accourir d'empressés domestiques.

Une commande importante devait être expédiée dans la matinée, le malade ne vit point paraître son secrétaire, ni le chef d'atelier de sa manufacture. Alors une inquiétude vague s'empare du père de l'amy : il essaye ses forces et parvient à se lever. En s'appercevant qu'il pouvait marcher dans sa chambre d'un pas assez assuré, il se dirige vers l'appartement de Fanny; par précaution, il ouvre la porte de la chambre en évitant le bruit, il s'avance vers le lit de sa fille et il tressaille de joie en le

voyant parfaitement en ordre, car il s'imaginait que Fanny pouvait être malade. Il s'aventure dans les escaliers, le silence de la maison le frappe de terreur; il n aperçoit personne dans les cours, ses jambes tremblent sous lui...; néanmoins, il s'achemine vers les ateliers; il en approche et n'entend pas de bruit; il entre, il les trouve vides.

Seul et abandonné, dans sa propre maison, ne pouvant avoir aucune idée du malheur qui l'attendait, il se dirigea vers l'entrée de son vaste établissement, d'où partait le sourd murmure de plusieurs voix. Il arrive, et son oreille

est frappée de ces mots prononcés par la voix de la surprise.

— Mlle Fanny est morte assassinée?....

— O mon Dieu, oui!...

Le pauvre père, accablé, tomba sur le sable de la cour, en s'écriant: Ma fille!....

La femme de chambre de Fanny, la seule qui fût restée dans la maison, entendant cette plaintive parole et le bruit de cette chute, rentra précipitamment, et traîna le père de Fanny jusque sur une marche, l'assit, appuya sa tête sur un coussin qu'elle forma de son schale, et elle lui prodigua des secours.

Une autre scène, encore plus terrible, se passait en ce moment sur la place Saint-Étienne. Les ouvriers, au nombre de deux cents, avaient traversé toute la ville, en grossissant leur troupe de leurs amis, de leurs familles et d'une masse effrayante de gens indignés, en apprenant la mort de la jeune Fanny Chemin faisant, des circonstances de plus en plus magiques, volaient de bouche en bouche et exaltaient d'autant les imaginations de cette multitude ivre de vengeance. Les soldats arrivés de la veille s'y joignirent, attirés par la nouveauté et par le désœuvrement;

cette foule arrivée à la grande rue, était déjà tellement considérable, que cette rue trop petite pour contenir le torrent, ressemblait, dans toute sa longueur, à un parterre de théâtre. rendu noir par la foule qui se presse dans son enceinte.

Cette masse populaire, composée de visages en fureur, qui, tous offraient des expressions différentes, déboucha sur la place Saint-Étienne, qu'elle envahit tout entière : là, elle réveilla le grand vieillard, et le général Béringheld qui par hasard était logé à l'archevêché, par le plus effroyable tumulte, qu'un peuple

ivre et soulevé par la colère, ait fait entendre.

— Justice!... justice!... arrêtez l'assassin de Fanny!... Justice!... Qu'on s'empare de l'homicide!... A mort!... En prison, en prison l'assassin!... il a massacré Fanny!.... Fanny!.... Qu'on le punisse!.... Justice!.... qu'on l'entraîne!... nous le demandons!... l'assassin!... l'infâme!.... Vengez le père privé de sa fille!... Vengeance!... vengeance!... Que la garde vienne!..,. Qu'on l'emprisonne!.... Forcez les portes!.... Entraînez-le!... Justice!... Allez chercher la garde!.... Où est la garde!... Justice!.... justice!..

Arrrêtez l'assassin!... Qu'il meure sur l'échafaud!... Nous ne lui ferons aucun mal, mais qu'on l'entraîne!... qu'on le livre à la justice!... Courez chez le procureur impérial!..... Au tribunal!.... Qu'on l'égorge plutôt!... Brisez ses fenêtres!... Qu'on le traîne!... A la voirie!... Son corps à la voirie!... Qu on lui fasse comme il a fait!... Qu'on le tue! Rendons-lui la pareille!..... Vengeons Fanny!... Il n'a pas eu d'horreur du sang!... du sang de Fanny!... A la garde!..... Qu'on l'emprisonne!... Il a tué l'innocent!.. Vengeance!.... A la voirie!.... Qu'on le déchire!... Qu'on nous

le livre !... Nous nous ferons justice ! ... Le vieillard ! .... Qu'on livre le vieillard !... Emparez-vous du coupable !.... Qu'il meure !... il a tué Fanny !... Qu'il meure !... le vieillard !..., le vieillard !.... Qu'on le livre !... sur-le-champ !...

Un moment, cette foule arrêta ses vociférations, mais ce silence n'en fut que plus horrible, et une multitude de voix enrouées partirent de gosiers desséchés !...

— Brisez les portes, le vieillard !... le vieillard, livrez-le à la justice !... en prison !... qu'on lui fasse son procès !... qu'il meure !... qu'on l'étrangle !... A la voirie !... Faites justice !... Fanny ! Fanny !..

vengeons!...vengeons Fanny!.... Brûlez la maison!..... qu'on s'en empare..... livrez le vieillard!..... livrez l'homicide!.... livrez l'assassin!.... A l'échafaud le criminel!..... Vengeance!..... vengeons notre père!... A la voirie le vieillard.... A mort!... Des armes!... Prenons des pierres!.... Qu'on le lapide!... qu'on le traîne!... A la garde!... Où est la justice!... Qu'on l'arrête!.... il a tué Fanny!.... il a tué Fanny!.... qu'il meure!.....

Un violent combat était engagé à la porte de la maison : les gens qui l'habitaient l'avaient barricadée ; mais la foule, se poussant par un mouvement de vague sur

cette maison, produisait un effort tel, que ceux qui se trouvaient les plus près de l'habitation, couraient risque d'être écrasés ; ensorte que pour leur propre sûreté, ils cherchaient à enfoncer les portes, et ils montaient vers les fenêtres; mais le mouvement d'impulsion croissant avec les imprécations, ils furent forcés, sous peine d'être écrasés, de repousser l'effort ; ensorte que la place Saint-Etienne offrait l'image d'un flux et reflux de têtes, véritablement effrayant pour les nombreux spectateurs qui se montraient aux fenêtres.

Ces mouvemens arrêtèrent les cris : il n'y avait plus que les extrémités de la foule et quelques voix solitaires du milieu qui s'écriaient encore : Arrêtez l'assassin !.... Vengez l'amy !.... En prison !..... Qu'on l'entraine !.... Justice !... lorsque d'autres cris de joie se firent entendre du côté de la rue de l'Archevêché ; l'on entendit : Voici le Maire !.... voici le Procureur impérial !..... voici la garde ! ..... place ! ..... rangeons-nous !..... on vient l'arrêter !..... place !....

En même temps le général Béringheld et son état-major débouchaient par le cloître Saint-Ga-

tien, et les tambours annonçaient l'arrivée de cette force armée.

—Vengez Fanny!.... Arrêtez l'assassin !.... A mort !.... Livrez-le !... criait-on toujours en laissant passer le Maire, le commissaire et le Procureur-impérial en costumes car ils avaient sagement prévu que cette circonstance en imposerait.

Pendant qu'à travers cette multitude agitée, les autorités civiles et judiciaires se frayaient avec peine un chemin très-étroit, qui se comblait subitement après leur passage, le général Béringheld, à la tête de son état-major, ordonnait, sous des peines sévères, aux soldats de sa division qui se

trouvaient dans la foule, d'en sortir et de se rendre à leurs logemens.

Parvenu devant la maison où était le grand vieillard, le général, condescendant à la prière du Maire et du Préfet, plaça des soldats qui se joignirent à la garde départementale et l'on déploya une force imposante : il en était grandement temps, car la porte de la maison, asile du grand vieillard, ne tenait presque plus, et le Substitut du Procureur-impérial, accompagné du Maire, d'un commissaire de police et d'une escouade de gendarmerie, entrèrent dans la maison.

Elle était déserte, tous les locataires l'avaient abandonnée en emportant leur argent. La foule, cernant la maison de tous les côtés, facilita la sortie des habitans par les fenêtres ; car, cette multitude effrénée n'en voulait qu'au vieillard : aussi, ce n'était qu'après que chaque personne se faisait reconnaître, qu'on la laissait s'enfuir.

Le Substitut parcourut toute la maison ; Béringheld, le Maire et les autres personnes l'accompagnaient. Lorsque le secrétaire répondit à la foule que le vieillard ne s'y trouvait pas, les vociférations recommencèrent : Qu'on

brûle la maison !... on la rétablira, nous la paierons !.... justice !.... Il s y trouvait, on l'y a vu !... etc.

Enfin, le général et le groupe des personnes qui visitaient la maison, arrivèrent dans la pièce la plus vaste qui donnait sur la rue, et, un gendarme regardant dans la cheminée, aperçut le vieillard suspendu dans cet endroit, au milieu du tuyau de cheminée.

Le vieillard se voyant découvert, descendit, et le peuple attentif à ce qui se passait dans cette chambre, dont les croisées étaient ouvertes, poussa des cris de joie à l'aspect du vieillard.

– Il est arrêté !... Victoire ! ...

Vive le Maire !.... Vive le Substitut !..... Victoire !..... Vive notre maire !... Livrez-nous l'assassin !... En prison..... nous l'entraînerons !.... A bas les soldats, il n'en faut pas ! .. Nous le conduirons à la prison !.... Livrez l'assassin !.... Vive notre maire !.... Victoire !.... Qu'il livre l'homicide !..... A la voirie le scélérat !... Qu'on le déchire !...

Le grand vieillard tremblait de tous ses membres, il régnait sur son visage cette peur puérile, cette frayeur terrible qui s'empare de toutes les facultés. Il s'assit sur un fauteuil sans dire mot.

Le Substitut, le Maire et le com-

missaire s'assirent autour d'une table : le général Béringheld se tint debout contre une des croisées, en demandant à la foule du silence par un signe de main. La multitude se tut, et son dernier cri fut : Justice !... justice !...

Lorsque le silence régna dans la place, le vieillard reprit courage ; il s'avança contre la croisée, et, voyant la force armée qui le protégeait, sa peur s'évanouit. Il alla droit à Béringheld, lui fit un signe de tête, qu'il accompagna d'un sourire sardonique ; le général effrayé ne répondit que par un salut, produit par une profonde terreur.

Le grand vieillard s'avança vers la table, autour de laquelle le Substitut et les autres fonctionnaires se parlaient, pendant qu'un secrétaire s'apprêtait à écrire les dépositions. Il s'agissait de décerner un mandat d'arrêt, et l'on s'apercevait qu'il fallait un juge d'instruction. Un gendarme fut détaché pour aller en chercher un.

Arrivé près de la table, le vieillard regarda ces apprêts d'un air ironique, qui aurait glacé la main du secrétaire s'il l'avait aperçu ; puis il dit aux fonctionnaires :

— Savez-vous, Messieurs, contre qui vous procédez?

— Non, Monsieur, interrom-

pit le Maire; nous commençons le protocole d'usage, et dans un instant nous allons vous interroger... Vous sentez que nous sommes portés à ce que nous faisons par notre devoir, et qu il est très-possible que vous soyez innocent de ce dont la voix publique vous accuse. Une fois justifié, s'il n'y a aucun indice suffisant pour vous inculper, nous serons encore forcés, je crois, de vous emprisonner pour assurer votre propre vie contre cette foule, à qui il sera très-difficile d expliquer votre innocence, et personne ici ne serait à l'abri de sa fureur; car les soldats qui sont sous les fenêtres

n'ont pas de cartouches ; et si le soulèvement avait lieu, je ne vois aucune précaution humaine pour se soustraire au danger.

Le vieillard était resté dans une immobilité parfaite ; les assistans furent stupéfaits de son attitude et des singularités que nous avons décrites : ce ne fut qu'après un moment de silence que le Maire demanda au vieillard son passeport et ses papiers.

## CHAPITRE V.

Le vieillard est en danger. — Dépositions. — Le général est compromis. — Fureur du peuple. — Lamanel protège le Centenaire.

Sur la demande du Maire, le grand vieillard, tirant un portefeuille de forme antique, lui présenta une simple lettre.

Après l'avoir lue, le Maire, étonné, la passa au Procureur impérial. Cette lettre était un ordre écrit par le Ministre de la

Police, lui-même, signé par l'Empereur, et contresigné du Ministre. Cet ordre prescrivait de *laisser voyager en toute sûreté, de préter secours, et de n'inquiéter en aucune manière*, le citoyen *Béringheld*. Son signalement, écrit au dos et signé du Ministre, était très-exact et, comme on sait, facile à faire et à reconnaître.

Au nom de Béringheld, le Substitut et le Maire se retournèrent par un mouvement spontané vers le général et furent frappés en même-temps de surprise, en reconnaissant la ressemblance qui existait entre le

vieillard accusé et l'illustre guerrier.

Le Substitut se levant, s'approcha du général, et lui dit à voix basse :

— Général, serait-ce votre père?...

— Non, monsieur, répondit Béringheld.

— Est-il au moins votre parent? .

— Je l'ignore.

— Monsieur, dit le Substitut du Procureur impérial au grand vieillard, l'ordre de Sa Majesté ne suffit pas pour nous dispenser de vous arrêter, si des circonstances aggravantes y donnent lieu ; cette pièce ne fait pas men-

tion du cas où vous vous trouvez, elle ne peut en aucune manière, arrêter le cours de la justice.

A ce moment, le juge d'instruction entra dans la chambre. On donna l'ordre au commissaire de police de chercher dans la foule les personnes qui avaient à déposer dans cette affaire et au bout d'une demi-heure, l'on vit paraître Lagloire, l'ouvrier de la barrière, la femme de l'ouvrier mort, le commis de l'octroi, le médecin qui avait traversé l'avenue de Grammont à la nuit, et le conducteur du fourgon du général.

La foule, avec la constance énergique que déployent les

masses animées par un sentiment violent, restait toujours dans la place Saint-Etienne, et augmentait plutôt que de diminuer. Çà et là les ouvriers de la manufacture entretenaient la fureur générale par leurs récits et leurs discours.

— Vous n'avez pas d'autres papiers, demanda le Juge au grand vieillard?

— Non, monsieur.

— Pas d'extrait de naissance?

— Non, monsieur.

— Quel est votre âge?...

A cette question, le vieillard se mit à sourire légèrement, et ne répondit pas. Chacun le re-

garda avec étonnement et l'on ne put se défendre d'un mouvement de terreur à son *aspect monumental* et froid comme la pierre d'un tombeau.

En l'interrogeant, le maire baissait les yeux pour ne pas voir ce filet de lumière qui brûlait d'un feu rouge et clair en s'échappant du fonds des yeux de l'accusé.

— Votre âge? répéta le juge.

— Je n'en ai point! dit le vieillard avec cette voix cassée qui ne produisait que des sons détachés et sans ensemble.

— Où êtes-vous né?...

— Au château de Béringheld,

dans les Hautes-Alpes, répondit-il.

Le général tressaillit involontairement en entendant nommer le lieu de sa propre naissance, le château de son père, enfin le domaine qui lui appartenait encore.

— En quelle année? dit le juge, avec un air d'abandon et sans paraître attacher de l'importance à sa question.

— *En mil...* Le vieillard s'arrêta comme s'il eût marché au bord d'un abîme, il s'écria en colère : — Enfans d'un jour, *le Centenaire* en sait long! Je ne répondrai plus à rien

que devant mes juges : à la Cour d'assises, si l'on m'y traine!... Ce n'est que là que je dois répondre.

— Comme il vous plaira, dit le juge.

Alors on écouta les diverses dépositions: le médecin accoucheur, déclara avoir vu, sur les onze heures environ de la nuit dernière, Mlle Fanny Lamanel, assise dans la prairie qui se trouve contre le pont du Cher, il l'avait reconnue à sa coëffure, à sa ceinture et à son schale. Mais il dit avoir encore aperçu près d'elle un militaire, il ajouta qu'il n'était pas sûr que ce fut le général Bérin-

gheld, quoiqu'il en eût la taille et les décorations.

Aux derniers mots de cette déposition, tous les yeux se tournèrent sur le général qui rougit.

Le juge d'instruction adressant la parole au général Béringheld, lui demanda s'il était vrai que ce fut lui. — Béringheld dit que c'était la vérité.

L'ouvrier déposa que l'un de ses camarades, mort de douleur en apprenant la mort de Fanny, avait accompagné Fanny jusqu'aux Portes de fer, et qu'elle n'était plus revenue.

La femme du mort déclara, que son mari lui confia, sous le

secret, qu'il avait indiqué l'accusé à Fanny comme pouvant sauver son père, parce que c'était le même homme qui l'avait sauvée, elle, d'une maladie mortelle ; que M^lle^ Fanny se rendait tout les soirs au Trou de Grammont etc.

Le conducteur du fourgon fit observer qu'il avait escorté le vieillard depuis le pont du Cher jusqu'aux Portes de fer, entre minuit et une heure, la nuit dernière.

Lagloire déclara avoir entendu à onze heures et demie, des cris déchirans sortir du Trou de Grammont ; qu'auparavant il entrevit

une jeune fille dans la prairie ; que son général et lui, avaient été témoins de l'évasion du vieillard ; il raconta la disparition du fardeau, puis il invoqua le témoignage de son général.

Alors l'attention des magistrats redoubla, toute l'assemblée se tourna vers le général Béringheld avec la curiosité la plus vive, et le juge d'instruction lui ordonna de déposer tout ce qu'il savait.

Le général, à cet ordre donné avec toute l'autorité magistrale des membres de l'ordre judiciaire, laissa échapper un mouvement de hauteur, parut peu

disposé à répondre, il garda même le silence, et, cette circonstance étonna le groupe de magistrats, qui se regardant déjà entr'eux, témoignaient par leurs fréquens coups-d'œil, qu'une même pensée s'emparait de leurs esprits : cette pensée était que le général pouvait être complice du crime, et l'on doit convenir que l'attitude du général, sa pâleur, ses regards, son inquiétude, prêtaient à cette conjecture; surtout, lorsque l'on comparait ce maintien de criminel, avec l'assurance du grand vieillard, qui, tranquille, jouait avec son vaste manteau, en effrayant par un mouvement

de son œil ceux qui se hasardaient à l'examiner.

Le vieux Lagloire s'avançant près du général lui dit d'une voix suppliante : — Est-ce que mon général voudrait déshonorer son vieux soldat en faisant croire, par son silence, que j'ai menti !... Je sais que, ce corbeau là, dit-il en montrant le juge, vous a fait peu décemment sa question.... mais, général... au surplus, vous êtes le maître, et, mon honneur, ma vie, vous appartiennent.

Le Juge pardonna l'expression du vieux soldat, en espérant que le général parlerait, mais ce dernier garda encore le silence, par

des motifs que lui seul connaissait; ces difficultés, produites par l'honneur et la probité du général, furent promptement levées par le vieillard.

— Général, dit-il en lui tendant et lui serrant la main, que les services que je vous ai rendus, que notre connaissance ne vous empêchent pas de tout déclarer!... je le désire même!...

Le vieillard proféra ces derniers mots avec un sourire digne de Satan, il semblait voir ce Roi des Enfers tel que l'a dépeint Milton, se levant dans le Pandémonium et se moquant des anges.

Le général s'avança, et, regardant parfois le vieillard, il raconta succinctement ce qui fait la matière des premiers chapitres de cet ouvrage. Pendant ce récit le vieillard immobile et la figure calme resta dans la même position ; son visage cadavéreux et blême ne remua point, ses yeux secs et flamboyans furent fixés sur le maire, et il semblait que l'on vit un mort, ou une statue.

Quand le général eut fini, le substitut fit son réquisitoire, le juge signa le mandat d'arrêt, en observant au vieillard que les circonstances qui l'inculpaient lui semblaient beaucoup trop fortes

pour ne pas nécessiter son arrestation.

Lagloire et les autres témoins sortirent alors, ils annoncèrent à la foule curieuse que le grand vieillard, l'assassin de la belle Fanny allait passer. A cette nouvelle, les cris que nous avons rapportés recommencèrent avec une violence étrange.

En entendant cette explosion, le vieillard tressaillit, l'horrible peur à laquelle il était en proie lorsqu'on le trouva dans la cheminée, revint l'agiter : Cette terreur le rapprochait du reste de l'humanité, et le spectacle de ce vieillard craignant la mort, et

la craignant d'une manière ignoble, donnait à l'âme un dégoût, un effroi, qu'il est difficile de rendre.

—Croyez-vous, dit-il en tremblant au maire et au juge, qu'il me soit facile de passer à travers cette multitude furieuse sans aucun danger?... votre devoir est de me protéger, et vous le devez autant pour vous que pour moi, car ils ne vous distingueront pas de moi dans leur rage fanatique. *Allez, je connais les excès du peuple !... j'ai de l'expérience, et il n'y a pas un cheveu de différence entre cette masse de peuple* et celle qui égorgeait à la *Saint-Barthélemy*, au *dix août,*

*en septembre*, pendant *la ligue*, etc.

Le ton de conviction et l'organe du vieillard faisaient passer la terreur dans l'âme, et le maire, écoutant les vociférations de la foule, fut convaincu que Béringheld courait véritablement risque d'être mis en pièces, car on criait avec un acharnement sans égal : A la voirie !... Qu'on nous livre l'assassin !... qu'il meure... etc.

Le magistrat s'avançant à la fenêtre, demanda du silence de la main et harangua la multitude qui, ne pouvant entendre son discours, l'accueillit par les acclamations de : Vive notre maire!

il va livrer le vieillard !... à mort l'assassin !...

Un effroyable cri de joie fut élancé dans les airs et fit trembler le vieillard qui voyait sa mort jurée par ce peuple effréné.

— Général, s'écria Béringheld de sa voix sépulcrale et à demi éteinte, mettez vos troupes sous les armes pour protéger ma sortie et mon chemin jusquà la prison.

— Vieillard, je ne demande pas mieux, mais c'est inutile! mes soldats ne feront pas feu pour vous sur le peuple, d'ailleurs, ils n'ont pas de cartouches, et la foule aurait bientôt rompu leurs rangs.

— Essayons, dit le maire.

Le vieillard fut placé entre le général, le maire, le juge, le substitut, le secrétaire, le commissaire et l'escouade de gendarmerie, mais quand la foule vit les apprêts du départ, sans ménagement pour les plus avancés, elle se jeta sur la maison, avec l'apparence d'une de ces grosses lames de mer et avec une telle furie que le bataillon placé par le général Béringheld fut dispersé, comme les débris d'un vaisseau par une mer courroucée.

On rentra sur le champ, et l'on barricada les portes. La foule se mit à crier de plus belle : ces voix enrouées, ces figures ten-

dues annoncèrent plus que jamais la rage et l'énergie fanatique d'un peuple en colère.

Pour sauver ce peuple aveugle d'une sanglante catastrophe et du malheur d'une procédure qui coûterait la vie à bien des victimes de cette exaltation, si l'on venait à déchirer un homme qui n'était encore qu'en prévention, le maire eut une idée qui ne pouvait manquer d'avoir un plein succès.

Il dépêcha un gendarme et un secrétaire, vers le malheureux père de Fanny. Le secrétaire eut ordre de l'instruire des circonstance où l'on se trouvait, du ser-

vice éminent qu'il allait rendre au peuple, et de lui intimer l'ordre de se rendre à la place Saint-Etienne pour protéger le vieillard que l'on accusait d'avoir assassiné sa fille.

On trouva le père de Fanny dans un état déplorable : sa raison, sans l'avoir abandonné, succombait sous le chagrin dont il était accablé, ses yeux secs, n'ayant pas encore versé une seule larme, restaient fixés sur le siége, ou Fanny avait l'habitude de s'asseoir. Rien ne faisait effet sur lui

Le secrétaire exécuta les ordres du maire. Son récit fini, le père de Fanny parut n'avoir

rien entendu. Alors, le secrétaire épouvanté des périls que couraient et la foule assemblée et ceux qui seraient ses victimes, représenta au malheureux père avec l'énergie que donnent de pareilles circonstances, quel service il rendrait à la ville et à cette foule égarée. — Convenait-il que l'assassin de Fanny fut déchiré par la populace? ne fallait-il pas qu'il périt sur l'échafaud?... on dirait que le père se serait fait justice lui-même! ne devait-il pas retenir ses ouvriers?... etc.

Lamanel, comme mu par une inspiration, qui ne vînt pas de lui, se lève.

J'irai dit-il,..... tout-à-coup, d'un pas ferme, il s'avance, suit le secrétaire, le gendarme, et paraît obéir à une force surnaturlle.

Cependant la foule continuait ses vociférations, son acharnement, croissant à chaque minute, était arrivé à son plus haut degré : l'effroi régnait dans la maison du vieillard, la situation devenait de plus en plus critique et il est impossible de décrire les agitations de l'âme de ceux qui jouent un rôle dans ces sortes de scènes ! Quelle terreur saisissait les magistrats en écoutant ces clameurs répétées depuis le matin avec l'obstination d'un peuple mutiné.

— Qu'ils meurent tous!... criait-

il, ou livrez le vieillard !... Vous ne sortirez pas !... Enfoncez les portes... A mort l'assassin !... Vengez Fanny !.... Qu'on déchire le meurtrier ! Que l'homicide meure ! livrez-le ! A la voirie !... A l'échafaud !... Qu'on l'égorge !.. A mort !.... A bas les soldats !... Le vieillard, le vieillard !... livrez-le !.... qu'il meure !...

Tout-à-coup, à l'extrémité de la foule, un silence auguste et solennel commence, il gagne insensiblement et par degrés toute cette multitude, elle forme d'elle-même un chemin respectueux devant un seul homme, dont la figure abattue, la douleur et les souffrances éteignent les passions

dans l'âme des spectateurs : devant son geste de main, tout s'abaisse, tout s'apaise : à son coup-d'œil, les ouvriers se retirent, et ce magique tableau frappe d'autant plus les cœurs qu'il succédait à une scène d'un tumulte effrayant; le contraste était aussi complet que l'imagination la plus poëtique pourrait le désirer.

Le père infortuné, s'avance au milieu de cette haie silencieuse et parvient à la maison. Il monte il entre dans la pièce où se trouvait l'assassin présumé de sa fille. A son aspect, il frissonna, s'assit sur un fauteuil, car les idées qui lui troublèrent le cœur furent

trop rapidement violentes. Un torrent de pleurs s'échappe de ses yeux et il s'écrie : « Fanny!... Fanny!... ma fille?...

Le général Béringheld, s'approchant de Lamanel, tira de son sein le collier d'acier qui décora Fanny, le présenta à ce père désolé en lui disant :

—Voilà la dernière chose qu'ait portée votre fille.

Lamanel regarde le général, lui prend la main, la serre contre son cœur sans proférer une parole ! mais quel geste ! quel regard ! quelle éloquence !... quelle muette douleur, et quel remerciement?...

— Je voudrais qu'il me fut permis d'en garder un anneau.... reprit le général.

Lamanel contempla le collier avec regret, avec regret il en detacha un fragment et le tendit au général.

— Faiblesses!... s'écria de sa voix sépulcrale le grand vieillard dont le front d'airain annonçait que la sensibilité n'habitait plus sous sa mamelle gauche.

On se mit en marche : le général soutenait le père de Fanny qui protégea, par sa présence, celui que l'on accusait du meurtre de sa fille, les magistrats suivaient.

Quand on aperçut le grand

vieillard, ses proportions gigantesques, ainsi que les circonstances surnaturelles qui le distinguaient du reste des hommes, il s'éleva un sourd murmure qui grossissait déjà, déjà des cris partaient du sein de la foule, déjà le vieillard se réfugiait derrière le corps du père de Fanny, avec tous les indices d'une peur véritablement hideuse, lorsque Lamanel, se retournant, fit signe de la main et regarda l'assemblée avec cet air douloureusement suppliant qui l'avait calmée une fois. Le bruit cessa. Un silence morne et farouche s'établit, semblable à celui qui régna dans

Rome, quand les cendres de Germanicus la traversèrent : le vieillard fut conduit à sa prison sans aucun autre accident ; avant d'y entrer le gigantesque étranger dit au père désolé : «Votre fille existe !...»

Cette parole fut prononcée d'un ton qui en détruisait la vérité : le vieillard ressemblait à ces médecins qui cherchent à faire croire à l'agonisant que la santé est à son chevet.

Aussi, malgré cette ironique consolation, le pauvre Lamanel fut repris d'une attaque si violente, qu'il mourut dans la nuit en prononçant sans cesse le nom de sa chère Fanny.

Un concours immense de peuple entoura la prison, jusqu'à la nuit. Le geolier raconta que lorsqu'il eut verrouillé la porte du cachot sur le vieillard, il entendit sa voix sépulcrale murmurer:

—Je suis sauvé!...

## CHAPITRE VI.

Fuite. — Le général quitte Tours. — Ses Mémoires.

Les événemens de cette journée se trouvaient tellement liés à toute la vie du général Tullius Béringheld, qu'il était impossible qu'il n'en fût pas gravement affecté. L'espèce de maladie morale qui l'agitait lui donna quelque relâche, et, la curiosité s'emparant de son âme, il résolut de rester à Tours, pour connaî-

tre à fonds l'être extraordinaire que jusqu'alors il n'avait qu'entrevu, et puisqu'on tenait ce nouveau Protée enchaîné, de pénétrer ce mystère qui enveloppait son existence.

Il fit appeler son général de brigade, lui remit le commandement de la division, ordonna d'aller à plus petites journées, puisque l'empereur ne devait se trouver à Paris que long-temps après l'arrivée des troupes Puis il résolut de se rendre à Paris en poste, après être resté à Tours le temps nécessaire pour satisfaire sa curiosité. Les troupes quittèla ville dès le lendemain.

Le lendemain soir, le général passa la soirée chez le préfet, il y trouva le juge d'instruction chargé de l'affaire du vieillard, ainsi que le substitut impérial et le maire. Sur la fin de la soirée, ces magistrats restés seuls avec le général, le prièrent de se rendre dans le cabinet du préfet. Là, ce dernier lui dit : — Général, il paraît certain que vous connaissez l'individu qui fait en ce moment le sujet de toutes les conversations de la ville : notre curiosité est arrivée à son plus haut période, et nous désirerions bien connaître.....

Le préfet en était là lorsque

son secrétaire particulier ouvrit la porte du cabinet et se présenta :

M. le comte, dit-il, je viens vous annoncer, ainsi qu'à M. le maire un nouvel incident qui n'est pas le moins extraordinaire de l'affaire Béringheld, c'est que ce vieillard a disparu. Le geolier n'a pas quitté la prison, il a été entouré constamment de personnes dignes de foi; les sentinelles n'ont rien vu, et lorsque le geolier est entré dans la prison pour apporter au détenu le repas du soir, il a trouvé la chambre vide, sans aucune marque de fuite, sans aucune trace, rien de brisé...

Chacun resta stupéfait, excepté

le général. Les fonctionnaires se regardèrent et le substitut s'écria :

— Certes, Messieurs, je suis loin d'être superstitieux et crédule, mais je vous assure que cet homme m'a si bien glacé par son aspect, que je n'osais l'envisager, et que je suis obsédé par une idée que je ne puis empêcher d'errer dans mon imagination ; c'est que cet homme possède un pouvoir hors nature...

— Je suis très-disposé à le croire, observa le maire, et il n'y a que la terreur horrible qui s'emparait de lui, à l'aspect du peuple irrité, qui dérange mes idées : cette peur de la mort le

dépouille à mes yeux de ce surnaturel que vous lui attribuez... Cependant j'avoue, que si je l'avais devant les yeux, je ne pourrais m'empêcher d'être persuadé comme vous...

—Nous ferons, interrompit le préfet, un mémoire détaillé de ces événemens, nous l'enverrons au ministère de la police générale.... et si l'on ne découvre pas le lieu de la retraite du vieillard, si les recherches constatent qu'il n'est pas dans l'étendue de l'empire, vous laisserez là, je crois, messieurs, une procédure qui devient inutile par le manque de preuves et de faits.

— En effet, dit le juge d'instruction : il est impossible de baser sur ces faits un acte d'accusation.

— Et il serait difficile de le soutenir, ajouta le substitut.

—Général, continua le préfet, vous savez que nous n'avons aucun droit à vous demander de satisfaire notre curiosité : après vous avoir témoigné le désir d'apprendre ce que vous pouvez savoir sur cet être bizarre, vous serez à même de nous en instruire ou de nous refuser cette satisfaction ; dans le cas où vous voudriez bien nous mettre au fait de ces circonstances, nous vous ju-

rons tous qu'elles seront ensevelies dans nos consciences.

— Messieurs, dit le général, si le vieillard est échappé, je puis vous assurer que vous ne le reverrez jamais en cette contrée!... d'un autre côté, sa fuite me déconcerte autant que vous, sans que j'en sois étonné; je vous avoue que je comptais pénétrer ici le mystère dont s'enveloppe cet être extraordinaire, et j'avais l'idée vague qu'il lui serait difficile de se tirer de la position fâcheuse où il était. Puisqu'il s'est évadé, mon séjour à Tours devient inutile, je partirai demain. Mais si vous vous proposez de faire un mémoire à l'em-

pereur et à la police générale, je sens que je dois vous donner tous les renseignemens qui sont en mon pouvoir : ma vie toute entière se trouvant liée à ces éclaircissemens, il y a long-temps que j'en ai consigné, dans un écrit, les bizarres événemens, qu'il me serait impossible de séparer des circonstances qui concernent le vieillard Je vous enverrai le manuscrit avant mon départ : je vous le confie, monsieur le préfet, et je compte sur votre obligeance pour me l'adresser à Paris avec la relation fidèle de ces derniers événemens. Je remettrai soigneusement le tout

a sa majesté, et au ministre de la police générale.

Alors on se sépara, les magistrats firent leurs adieux au général. Le lendemain, l'on peut se figurer l'étonnement dans lequel toute la ville fut plongée, en apprenant la fuite du vieillard. Il y eut autant d opinions différentes que de personnes, et les conjectures ne manquèrent pas.

Le général Béringheld partit, mais, une demi-heure avant de monter en voiture, Lagloire avait été porter chez le préfet un paquet cacheté qui renfermait les mémoires de la vie du général écrits par lui-même.

Le soir même, les magistrats qui avaient paru dans l'affaire du vieillard, se réunirent chez le préfet; il décacheta l'enveloppe du manuscrit et lut ce qui suit à différentes reprises :

## HISTOIRE

DU

## GÉNÉRAL BERINGHELD (*)

Avant de commencer l'histoire du général, il est nécessaire de

(*) Il eut été très-fastidieux pour le lecteur d'avoir à lire en entier les mémoires du général Béringheld; on a donc été forcé d'en extraire ce qui se rattachait plus particulièrement au sujet, et d'en faire une nar-

rendre compte des circonstances bizarres qui précédèrent sa nais-

ration suivie, en la coupant cependant par des lacunes nécessaires. On y perdra, peut-être, la manière détaillée et consciencieuse avec laquelle le géneral racontait les moindres détails qui concernent le vieillard et les événemens de sa jeunesse; mais l'on peut répondre que l'on doit y gagner une précieuse rapidité dans l'intérêt.

En ne publiant pas les lettres, les mémoires et les renseignemens qui servent de base à toute cette histoire, je sens qu'à chaque pas je dois des explications. Je préviens donc que les détails déjà donnés sur le vieillard se trouvaient dans une lettre que le général Béringheld avait adressée, à cette époque, à un savant distingué de la capitale; aussi l'on a dû remarquer que la description détaillée du vieux Béringheld n'était pas sorti

sance : on y trouvera, par une singularité remarquable, plus

de la plume sévère d'un auteur : nous l'avons jugée assez curieuse pour la laisser toute entière : il en sera de même pour beaucoup d'autres morceaux de cette histoire, dont on respectera le cachet et que l'on extraira fidèlement des correspondances et des mémoires.

Nous faisons cette observation, une fois pour toutes, afin d'éviter les reproches que l'on pourrait nous adresser, soit sur le peu de vraisemblance, soit sur la différence des styles.

Malgré notre désir de laisser parler le général, nous avons arrangé la narration comme si elle était faite par l'Éditeur, afin de ne pas changer la manière, le genre et la division adoptés. Enfin nous ferons observer que si nous avons retranché quelque chose,

de renseignemens sur le vieillard, que dans la suite de sa vie, mais seulement jusqu'au moment où nous le reprendrons sur la route de Paris.

Son père, le comte de Béringheld, était le dernier rejeton d'une famille illustre dans les annales de la France, et l'une des plus nobles : elle tirait son origine d'un *Tullius Béringheld*, célèbre chez les anciens Germains et dont les historiens romains font mention.

Avant que la France devînt un

rien de ce qui reste n'est inutile, et que l'histoire du général se lie entièrement à cette aventure. (*Note de l'Éditeur*).

royaume, les comtes de Béringheld habitaient les contrées du Brabant, où ils avaient une petite principauté : ils déchurent sensiblement. Enfin, du temps de Charlemagne ils vinrent en France. Des services rendus à l'empereur leur concilièrent l'amitié de ce grand prince, qui leur acheta leur comté, dont le château avait été pillé et détruit par les Saxons. Charlemagne leur concéda en échange un comté, situé au pied des Alpes : il donna même à ce comté le nom de Béringheld, mais ce ne fut que bien tard que le nom primitif s'éteignit, et qu'il fut remplacé par

le mot tudesque de Béringheld.

Les comtes de Béringheld furent alors occupés pendant longtemps à transplanter en France leur fortune ; tout entiers au soin de se rendre respectables par de nombreuses possessions, par une grande quantité de vassaux et un château fort, vaste et bien situé, ils tombèrent, quant à la renommée et à la gloire militaire, dans une espèce d'oubli : ce ne fut guère que sous le règne de Philippe-le-Bel qu'ils reparurent à la cour, dans l'histoire, à la guerre, avec un éclat qui les rendit célèbres. Ils furent comptés parmi les grands vassaux, et le chef de cette fa-

mille se voit souvent dans l'histoire comme un des grands officiers de la couronne de France.

Nous passons sous silence les hauts-faits et les circonstances qui concernent cette famille. Elle arriva à son plus haut degré de gloire et de prospérité sous le règne de Henri III, Henri IV et Louis XIII; mais, à partir du règne de Louis XIV, elle déchut sensiblement pour ce qui regarde les honneurs et les dignités, sans rien perdre cependant de ses importantes richesses : il semblait qu'un *génie* protégeât cette famille, au milieu des grandes secousses qui agitèrent la France, sous les règnes

de Charles IX, jusqu'au règne de Louis XV. Les terres, les biens, la considération, en un mot *le matériel de la vie* fut scrupuleusement conservé et toujours agrandi. Rien ne dégénéra de ce qui est au pouvoir de l'homme, il n'y eut que l'esprit et les qualités morales de l'âme qui vieillirent ; car les races d'hommes ne peuvent pas toujours se soutenir, et il en est des familles comme des plantes qui perdent de leur qualité en restant sur le même terrain.

Le père de Tullius, héritant de l'espèce d'abâtardissement qui s'était emparé du moral des comtes de Béringheld, se trouva l'être

le plus faible et le plus superstitieux qu'il fût possible de voir, un de ces hommes dont la vue n'excite que le sentiment de la compassion. Bon par caractère, il n'avait jamais pu jouir de l'amour de ses vassaux, parce que les gens qui le gouvernaient, commettaient sous son nom des exactions et des violences.

L'espèce d'infirmité morale qui se faisait sentir dans le caractère du comte de Béringheld, s'augmenta singulièrement à la mort d'un de ses oncles, Commandeur de l'ordre de Malthe. Cet oncle, avant de mourir, appela son neveu, ils eurent en-

semble une longue conférence, dont le sujet influa visiblement sur l'esprit du comte. Ce fut depuis cet époque que le pouvoir du confesseur de Béringheld devint beaucoup plus étendu, et son ascendant sur l'esprit du comte ne fut un mystère pour personne.

En 1770, la famille Béringheld fut réduite, par la mort du vieux commandeur, à ce seul comte Etienne de Béringheld, qui, par la réunion des biens de toutes les diverses branches éteintes, devint un des plus riches seigneurs de France et le plus ignoré. Il épousa l'héritière de la maison de Welleyn-Tilna, qui, de son côté, était

aussi le dernier rejeton de cette famille, et qui, de même que Béringheld, se trouva d'un caractère tout à fait nul. Il semblait qu'un malin génie se fût amusé à réunir les deux infirmités de deux familles mourantes, pour en créer un assemblage de faiblesse.

Le comte et la comtesse de Béringheld vécurent dix ans sans avoir d'enfans, et les bruits les plus injurieux coururent sur le R. P. André de Lunada, le confesseur du comte.

Nous allons essayer de rendre compte des cris que poussèrent les cent voix de la Renommée.

On prétendait que le Commandeur avait fait à son neveu une confidence extraordinaire qui embrassait l'existence totale des Béringheld, leur fortune prétendue illégale, etc.

L'on renouvelait, au sujet de cette confession du moribond, tous les bruits qui coururent sur ce Commandeur et sur sa famille.

Ce Commandeur fut toujours accusé de sorcellerie, de magie blanche et noire ; la vente de son âme au diable n'était pas plus oubliée que son goût pour la chimie, la physique, et que la recherche à laquelle il se livrait en-

vers un membre de sa famille. Nous allons expliquer ce fait d'une manière plus claire.

La famille Béringheld, ainsi que toutes les familles, s'était dès long-temps divisée en une multitude de branches. Ce fut en 1430 que George Béringheld eut, pour la première fois depuis l'origine de la famille, *deux fils* qui vécurent tous deux ; l'aîné fut nommé George, et le second Maxime : de manière qu'en 1470, sous Louis XI, la famille se sépara pour la première fois en deux branches, car Maxime eut un fils.

Alors Maxime ayant de la postérité, obtint le titre de comte,

et ajouta le nom de *Sculdans* à son nom, afin que la branche cadette fût toujours distinguée de la branche aînée.

Cette branche *cadette* en forma d'autres, et cet assemblage des branches *cadettes* de la maison de Béringheld, devint une autre maison puissante, en héritant des biens que ses membres acquéraient lorsqu'il ne se trouvait pas d'héritier direct. Ce fut le commandeur Béringheld-*Sculdans*, qui rassembla sur sa tête les immenses richesses de cette maison *cadette*, et qui, par sa mort, les reporta dans la branche aînée, représentée par le comte Étienne,

père du général dont il est question.

Revenons au fils du premier comte Maxime Béringheld-*Sculdans*, fondateur de la maison *Sculdans*, car c'est sur ce fils que roulait toute l'histoire.

Ce fils du premier comte Maxime Béringheld-*Sculdans* était l'objet d'une effrayante légende. Ce Béringheld, second comte *Sculdans*, s'adonna aux grandes sciences, il vécut avec les savans de ce temps, visita dans le cours de sa longue existence, l'Inde, la Chine; il assista à la découverte du Nouveau-Monde, fit le tour du globe, et vécut

depuis l'année 1470, jusqu'en 1572, qu'il disparut, le jour même de la Saint-Barthélemy.

Cette longue existence lui fit donner le surnom du *Centenaire:* l'on prétendait que son esprit revenait sur la terre; et l'on citait toutes les fois qu'il rendait des visites à sa famille. Le fait est que la dernière fois qu'il vint à Béringheld, ce fut en 1550, et il fit présent de son portrait: on fut étonné de trouver au Centenaire une vigueur, une force qui ne sont pas ordinairement l'attribut de la vieillesse. On ne le vit plus depuis ce temps; mais la tradition prétendait que l'on aperce-

vait le Centenaire, et que c'était lui dont le pouvoir magique protégeait la famille.

Voilà comme cette confuse histoire se rapportait au Commandeur *Sculdans* : on disait que ce vieux commandeur s'était mis à la recherche du Centenaire, d'après une vision qu'il avait eue en Espagne, et d'après un mémoire présenté au ministère Espagnol sur une aventure arrivée au Pérou ; que le Commandeur ayant fait le voyage, se convainquit de l'existence du Centenaire et que *Sculdans* mourut pour l'avoir aperçu subitement.

Il s'en serait donc ouvert à son

neveu le comte Étienne, avant d'expirer, et cette confidence reportée par le comte de Béringheld au tribunal de la confession, était le fondement du pouvoir du Père André de Lunada, ex-jésuite. Il aurait, par là, possédé les moyens de perdre le comte, dont les possessions étaient le produit de la sorcellerie, et ce père André, abusant de la faiblesse de son pénitent, caressait l'idée de s'emparer des biens de la famille Béringheld, en empêchant le comte par des moyens bizarres, d'avoir des héritiers.

Tel était en 1780, l'état dans lequel se trouvait la famille de

Béringheld et les bruits qui couraient sur cette illustre maison. Ce préliminaire indispensable évitera toute obscurité par la suite :

Le château de Béringheld était un des plus vastes et des plus romantiques qu'il fut possible de voir : situé, au milieu des montagnes pittoresques qui commencent la grande et belle chaîne des Alpes, il luttait, par sa hardiesse et son étendue, avec les monts sourcilleux qui l'environnaient. Il paraissait montagne lui-même. Le mélange des architectures diverses de différens siècles, le rendait comme les archives de l'art,

et attestait à combien de siècles et de destructions il eut à résister

Il y avait une foule de constructions, une chapelle, des corps-de-logis, de magnifiques écuries, des orangeries, toutes bâtisses qui portaient le caractère d'une grandeur vraiment royale et qui composaient un ensemble tout-à-fait romantique.

De vastes jardins se confondaient à leurs confins avec les Alpes, et les plus beaux points de vue, les plus belles vallées dont la nature seule avait fait les frais embellissaient cet imposant séjour.

Le château était précédé par

une grande cour, au bout de laquelle se trouvait une grille, où commençait alors une immense prairie garnie d'arbres, et après cette prairie, on avait laissé subsister ce qu'on nomme un tournebride. Ce tournebride, était un bâtiment où demeurait le premier concierge du château, cette construction tenait au village dont elle formait la première maison, et le concierge avait fini par conquérir le droit de vendre de l'avoine, des fourrages et du vin.

Alors les voyageurs s'arrêtaient à cette espèce d'auberge, tenue par ce concierge, et c'était à cet

endroit que se rassemblaient les domestiques du château ainsi que les plus riches du village. De ces conciliabules partaient les bruits que nous avons rapportés succinctement, afin d'éviter au lecteur de les entendre conter par Babiche, la femme du concierge, la présidente-née du cercle du tournebride.

Le 28 février 1780, il se tenait à ce tournebride une séance, à laquelle on peut faire assister le lecteur pour le mettre au fait de l'événement qui empêcha la famille Béringheld de s'éteindre.

Il était neuf heures du soir, un vent de bise, harcelait avec tant

de vigueur la porte démantelée du tournebride, qu'à chaque instant on croyait qu'elle allait être emportée. Chacun des assistans se rapprochait de plus en plus d'un feu de bois de sapin, qui jetait tant de clarté que l'on n'avait pas besoin de chandelle.

Le gros concierge, habitué à entendre régulièrement les voix glapissantes des collègues de sa femme Babiche, dormait dans un coin de la cheminée; à l'autre coin était la sage-femme du village, vieille sorcière qui cumulait avec ses fonctions *obstétriques*, le droit de dire la bonne aventure, de jeter des sorts, de nouer l'ai-

guillette, de guérir avec des paroles magiques et des simples bien choisis. Elle avait environ quatre-vingt-dix ans, et sa figure desséchée, sa voix rauque, ses petits yeux verds, ses cheveux blancs qui s'échappaient de dessous un mauvais bonnet, ne contribuaient pas peu à fortifier les idées qu'elle entretenait sur son compte.

Ayant vu naître la population presqu'entière du village, connaissant les généalogies de chacun, les mystères de la naissance, les histoires de chaque famille; il était impossible qu'elle ne fut pas une autorité, et une puissance redoutable du village de

Béringheld, surtout lorsque les pères l'avaient représentée à leurs enfans en bas âge, comme une sorcière, ou tout au moins comme une femme à vénérer.

A côté d'elle, venait Babiche, grosse femme, fraîche et jolie; contre Babiche était le plus fort épicier du lieu, nommé Lancel. Trois ou quatre commères octogénaires tenaient le milieu.

Le gros concierge avait à sa gauche, le garde-général des forêts de la couronne, homme aimable, instruit, musicien, marié depuis peu, et qui ne trouvant pas accès au château, venait quelquefois écouter les nouvelles

qui se débitaient au cercle du tournebride. Il était l'homme d'affaires de plusieurs maisons dont les propriétés se trouvaient aux environs, sa femme extrêmement jolie, et d'un caractère assez aimable pour briller sur un plus vaste théâtre, venait rarement à cette assemblée ou sa dignité aurait été compromise.

— Le Père de Lunada, a fait renvoyer ce matin le jeune homme que madame avait pris en affection, disait la concierge, il ne laissera pas, si cela continue, une seule tête qui soit du genre masculin, j'ai toujours peur lorsqu'il passe à cette grille et qu'il

jette sur cette maison son grand œil sournois, qu'il n'aperçoive mon pauvre Lusni.

— Me voici!.... s'écria le concierge endormi qui s'entendant nommer par sa femme, crut que sa despotique moitié l'appelait.

— Le fait est qu'il prend de rudes précautions pour s'assurer le gâteau, dit une des commères.

— N'est-ce pas pitoyable de voir périr une des plus nobles familles, et les anciens protecteurs de tout le village.

— Ne calomniez pas ce saint homme, s'écria le politique concierge, qui sait s'il n'est pas à rôder ici près.

— A quoi servirait au Père de Lunada de posséder les biens immenses de la famille Béringheld, repartit le garde des forêts, il n'a pas d'héritiers, il jouit dès-à-présent de toute l'opulence qu'il peut souhaiter; son ordre est aboli, partant, je n'aperçois aucun but dans sa conduite, et si madame la comtesse n'a pas d'enfans, c'est qu'elle est stérile.

— Si le comte et sa femme viennent à mourir, il ne restera pas grand chose au révérend Père... s'écria Babiche : il jouit, c'est vrai!. mais il ne possède pas!..

A ces mots la vieille sage-femme agita sa tête de droite à gauche,

ce qui fit tomber ses cheveux blancs sur son col noir et ridé. Elle éleva, vers le ciel, ses mains décharnées, chacun se tut, car ces préambules annonçaient que Marguerite Lagradna voulait parler, on se serra donc les uns contre les autres et tous les yeux furent attachés sur la sage-femme, dont les yeux brillans roulaient avec vivacité ; il semblait qu'un démon l'agitât, et que, tel qu'un poëte, elle eût une inspiration dont la verve voulait s'échapper comme une flamme, ou un torrent.

## CHAPITRE VII.

La sorcière. — Ses discours. — Prédictions. — Arrivée de l'esprit.

— Malheur à Lunada!... Malheur, s'écria Lagradna, malheur à lui, s'il veut toucher à la fortune des Béringheld!... elle est sacrée !.... tous ceux qui cherchèrent à l'envahir sont *mal morts* !....

Lagradna avait une manière de prononcer et de jetter ses mots qui plongeait l'âme dans une es-

pèce de frayeur, elle paraissait tellement pénétrée de ce qu'elle disait, qu'elle en faisait passer chez les autres la conviction ; on était ému rien que par ses simples gestes.

— D'ailleurs , continua-t-elle après un instant de silence, et en regardant les solives du plafond; la race des Béringheld ne doit pas s'éteindre, elle durera autant que le monde!... que ce monde-ci!.. et Lagradna frappa la terre avec la longue canne qu'elle portait toujours.

— Il y a long-temps que je sais cela, ainsi que la prédiction de *Bérîngheld-le-Centenaire*, et elle

chanta d'une voix rauque et cassée :

Ma race ne mourra
Que lors qu'il nous cherra
Une grosse montagne
Dans la rase campagne
De la Vallinara ;
Ainsi nous périra
Le dernier de ma race,
Que rien, que rien n'efface.

En chantant, ces mauvais vers d'une voix chevrotante, Lagradna avait imprimé une attention singulière à ses auditeurs.

—Comment voulez-vous qu'une montagne écrase quelqu'un dans la Vallinara?... — Vous avez entendu la prédiction?... reprit-

elle d'une voix sonore et en se levant debout dans la chaumière qui parut alors trop petite, eh bien ? .. j'ai vu ce matin, celui qui l'a faite!... oui je l'ai vu!... et voilà la seconde fois de ma vie. La première ce fut lorsqu'en 1704, écoutez!... on avait accusé le Comte Béringheld le LXXII^e, de la mort de la jeune Pollany, dont on trouva le squelette dans le souterrain de la tour carrée. L'arrêt de mort était à la veille d'être rendu, les biens allaient être confisqués : il faisait nuit noire et je revenais des montagnes par la Vallinara, le vent soufflait, et les forêts grondaient comme le tonnerre, j'avais

peur et je marchais en chantant la complainte de Béringheld-le-Centenaire... Arrivée au milieu de la Vallinara, je vis une grande masse noire, se mouvoir dans l'obscurité, et éclairée par deux petites lueurs bien distinctes, comme je me dirigeais vers Béringheld et que la masse allait aux montagnes, nous devions nous rencontrer... D'abord, je crus que c'était Butmel, qui venait à cheval à ma rencontre....

. . . . . .

A ces mots la sage-femme, tomba sur sa chaise, resta immobile, et des pleurs, s'écoulant de ses yeux, roulèrent dans les

sillons formés par les rides de son visage. Cet accès de douleur, dans un âge si avancé fit tressaillir l'assemblée qui se souvint alors que Lagradna n'avait jamais été mariée ; qu'elle n'aima qu'une fois dans sa vie ; que Butmel, l'amant chéri de Lagradna, fut celui sur lequel le crime du meurtre de Pollany fut rejeté d'une manière inconcevable et par une trame invisible; qu'on le transféra à Lyon où il fut condamné à mort; enfin, qu'il mourut accusé d'avoir tué Pollany ; que toute les fois que le nom de Butmel sortait de la bouche de Lagradna, elle tombait dans une

rêverie qu'il ne fallait pas interrompre, sous peine de la voir livrée à un accès de folie. Bientôt Lagradna reprit :

— Il me semblait déjà le voir avec son sourire!... son chapeau sur l'oreille, un bouquet à la main, et la joie peinte sur le visage... pauvre Butmel!.. tu ne souris plus, dit-elle en regardant la terre, et quel est l'infernal génie qui t'a fait tirer à quatre chevaux pour un crime que tu n'avais pas commis ?... toi, un crime?... toi, l'âme la plus honnête!. et, Pollany était mon amie!.. la tienne!.. ah tu ne souris plus!.. mais, dit-elle avec un accent dé-

chirant, tu es dans les cieux, avec les anges!...

Cette idée, qu'elle exprimait les yeux levés vers le ciel, fit disparaître un moment ses rides, son visage parut voir Butmel, et elle caressa une chaîne, composée de grains de verre, que son amant lui avait donnée. Son extase, pendant laquelle chacun tâchait de ne pas respirer, cessa par degrés; elle revint à elle, en disant: Ce n'était pas lui que je croyais apperçevoir dans la Vallinara!... je marche toujours... je vais!... je vais! je vois que les deux lumières sont deux yeux,

la masse, un homme ; et cet homme, un cadavre.

Une horreur indéfinissable s'empara des assistans, à ces mots prononcés avec des repos, des accens et des gestes qui donnaient à Lagradna l'air d'une Sybille dans un antre. On croyait voir ce qu'elle dépeignait : le feu ne jetant qu'une faible lueur qui éclairait la chambre à peine, Marguerite se trouvait alors colorée, par un reflet rougeâtre, ce qui la rendait susceptible de produire un effet profond sur l'imagination, surtout en racontant une pareille histoire à de pareils auditeurs.

— Ce cadavre!.... continua-t-elle d'une voix à faire trembler les plus aguerris, c'était l'esprit de Béringheld-le-Centenaire !.... je l'ai reconnu!...

—Comment? demanda le garde des forêts, puisque c'était la première fois que vous le voyiez.

— Comment?... reprit Lagradna avec volubilité, mon père ne l'avait-il pas apperçu en septembre de l'an 1652, quand Jacques Lehal fut emporté de son chalet sans qu'on l'ait jamais retrouvé, et que le comte Béringheld LXX apprit la mort de celui contre lequel il devait se battre en duel le lendemain. L'adversaire du comte de Béringheld était un

comte de Vervil; tous deux devaient se battre à mort, et Vervil passait dans ce temps pour le plus adroit à l'épée : le trépas de Béringheld paraissait donc inévitable. Ce redoutable adversaire mourut à deux lieues d'ici, dans le col de Namval; une pierre énorme tomba sur son carosse... Mon père *a vu l'esprit* détacher la pierre!... alors il me raconta comment il avait entendu dire, à son grand père, que l'esprit ne paraissait jamais, sans qu'il arrivât des malheurs à ceux qui menaçaient les Béringheld, et qu'une mort sinistre saisissait toujours quelqu'un quand le Centenaire passait dans une contrée.

Mon père, à cette époque, m'avait déjà tout détaillé, et lorsque je rencontrai l'*esprit* du Centenaire, comme je vous le disais tout-à-l'heure, je reconnus sa voix qui n'a rien d'*humain*, cette voix qui parle comme celle des vents et des tempêtes; alors, je n'ai pas pu soutenir la lumière de ses yeux; quand il a passé, j'ai aperçu sa grosse tête blanche qui *sentait la* tombe; ses pas n'ont point retentit sur le sable, il était léger comme le vent du matin; et, comme ma tête se trouvait sortie du fossé qui me cachait, j'ai vu, lorsqu'il a levé son pied, j'ai vu ses os desséchés et aucune chair dessus....

Aussi, l'arrêt fut cassé, l'affaire du comte de Béringheld appelée à Paris, où on l'acquitta, et Butmel a été la victime! . . .

. . . . . .

Des pleurs coulèrent encore et la vieille se tût. On n'osa pas interrompre son silence ; d'ailleurs, l'aspect vénérable de la misère d'amour de cette femme inspirait un profond sentiment de compassion. Elle agita sa main décharnée, la tendit, et découvrant ses os, elle dit :

— Ce bras a été jeune, recouvert d'une peau douce, et Butmel le pressait souvent !.... mais maintenant, je vis, mon bras est ridé, et Butmel est mort!... je

suis morte aussi.... mon cœur est mort.... on croit que je vis!...

— Sachez, reprit-elle d'une voix sonore et ferme, sachez, que j'ai revu l'*Esprit* ce matin... malheur au Père Lunada, s'il convoite les biens de la famille Béringheld !... l'*Esprit* est dans la contrée, j'ai revu la neige de sa tête, les os de ses pieds; il était sur le sommet du *Péritoun :* assise au bas de la montagne, j'ai pensé m'évanouir, en apercevant que le vent impétueux n'agitait pas son grand manteau brun, et qu'il se tenait ferme sur ses pieds; j'ai cru qu'il m'annonçait ma mort, j'ai demandé dans le village si

quelqu'un n'avait pas disparu... Le Centenaire jetait un œil de feu sur les vieux murs du château... ah ! notre comtesse aura un enfant... allez, c'est Lagradna qui vous le dit, retenez-le bien !.. et vous, M. Véryno, prenez garde à votre femme? elle est jolie comme Pollany !... (le garde des forêts tressaillit de frayeur); et vous ! Babiche, prenez garde à Lusni?... il ressemble, pour la taille, à Jacques Lehal ! (la concierge se signa et dit un *pater*) l'*Esprit* voltige sur la contrée !.. il est rare de le voir deux fois par siècle...il y aura du nouveau !... car, si l'esprit n'emporte pas quelqu'âme avec

lui, il ferait plutôt revenir des morts!...

Le feu s'était éteint sans que personne osât se lever pour y remettre du bois de sapin; il s'échappait du foyer, des cendres, une flamme bleuâtre qui, parfois, éclairait le visage de Lagradna : cette lueur voltigeait dans la chambre comme les paroles de la sage-femme dans l'imagination de ses auditeurs : elle les avait lancées une à une, et le peu d'idées qu'elles contenaient contribuait à donner à l'âme une espèce de vague et de rêverie pesante. On s'étonnait de l'entendre parler, d'écouter ses diffuses paroles, ce-

pendant elle réussissait à inquiéter. Au moment où elle se rassit, un violent coup de vent se fit entendre et la cloche du tournebride retentit.

Personne ne se leva pour aller ouvrir, parce que l'on supposait que le vent avait seul agité la cloche ; mais tout-à-coup, lorsque l'on n'y pensait plus et que le vent était appaisé, la cloche fut sonnée avec une vigueur et une constance qui prouvèrent qu'un être de chair et d'os remuait le pied de biche qui se trouvait terminer la chaîne ; alors le chien se mit à aboyer d'une manière qui sembla lugubre.

Personne ne fit mine de se lever.

— « Eh bien Lusni, mon ami? s'écria Babiche.

— Allons-y tous,... répondit Lusni à l'interpellation cadencée de sa femme.

A ces mots, Lusni jeta dans le foyer une poignée de branches de sapin, une lueur subite éclaira la chambre, et, le courage renaissant dans l'âme de chacun, le garde des forêts alluma une chandelle, et Babiche, Lagradna, et Lusni, en arrière-garde, se dirigèrent avec le garde vers la grille.

—Viendrez-vous?... s'écria une

voix rauque, forte, pleine et d'un accent glacial.

— C'est lui !... dit Lagradna que vient-il chercher?...

— Qui, lui?.. demanda Véryno.

— Béringheld-le-Centenaire.

Le groupe resta cloué par la peur, à moitié chemin de la grille, et la chandelle indiqua, par le vacillement de sa lueur, la terreur du bon Lusni qui se repentit d'avoir écouté Lagradna.

—Viendrez-vous, enfans d'un jour? répéta la voix terrible qui accompagna cet ordre d'un ton de maître.

— Allons donc, venez? s'écria une voix douce et qui se rappro-

chait davantage du flexible organe des hommes.

Lagradna, saisissant la lumière des deux mains du concierge, se dirigea lentement vers la grille; Babiche, poussée par la curiosité, la suivit; Véryno eut honte de se voir surpassé en courage par deux femmes, il s'avança donc sur leurs pas; alors Lusni fit quelque démonstration, mais il se tint à une honnête distance; quand aux trois commères, elles se groupèrent sur les marches du tournebride.

—Depuis quand cette grille ne s'ouvre-t-elle plus au premier coup de cloche? dit encore la voix terrible pendant que Lagradna faisait résonner la serrure.

—Depuis que Butmel est mort injustement!... répondit la sage-femme dont la tête n'était plus bien présente, et à l'âge de quatre-vingt-dix ans cela arrive assez souvent.

A peine Lagradna avait-elle achevé la dernière syllabe du dernier mot, qu'un éclat de rire horrible retentit dans les airs et parvint jusqu'aux murs du château qui le répétèrent. Tous les assistans furent glacés d'épouvante.

—*Butmel vit encore!...* continua la voix en riant d'un ricanement infernal. Un moment de silence suivit cette phrase, et des larmes amères sillonnèrent le visage de Lagradna.

—Vous êtes à Béringheld!... proféra encore cette voix. Elle partait du gosier d'un homme d'une stature énorme. Il s'adressait, en ce moment, à un autre homme en uniforme, qui depuis qu'il était arrivé, ne cessait de lorgner sa valise, de brosser son habit en se servant de ses manches, et de regarder s'il ne lui manquait rien. Il ne s'occupait que de lui et de son cheval. Le géant, après avoir montré le château, jeta un coup d'œil sur le groupe, et ce coup d'œil sembla à tous les assistans faire pâlir la lumière de la chandelle. Le guide de l'officier disparut avec une effrayante rapi-

dité; toutefois, l'on entendit le galop d'un cheval.

—L'avez-vous vu?... dit Lagradna au concierge, à sa femme, au garde-chasse et aux trois autres vieilles femmes; quel œil!... Ne croyez pas que ce soit un cheval qui galoppe!... l'*Esprit* s'amuse. Soyez certains qu'il n'a pas plus de cheval qu'il n'y a de poil dans le creux de ma main.

Le groupe resta immobile, ne regardant personne, ou plutôt craignant de voir.

—Que diable avez-vous donc? leur demanda l'officier qui avait fini l'inventaire de lui-même et qui s'amusait de l'effroi peint sur

les figures. Il descendit de cheval, passa soigneusement son bras dans la bride et il reprit :

— Je vous garantis que mon guide monte un véritable cheval et un bon cheval encore !... Jamais je n'ai eu tant de plaisir à causer avec un homme... il ne m'a rien demandé pour le service qu'il m'a rendu; c'est fort poli, car il était en droit d'exiger quelque chose.

— Votre guide, un homme ? dit Lagradna, vous avez fait route avec un *Esprit!*...

— Que veut cette folle avec son *Esprit ?*... reprit l'officier en fronçant le sourcil. Allons, conduisez-moi au château ?

—L'avez-vous vu?... demanda Lagradna.

—Moi, pas du tout! il fait noir comme dans un four! et, quand on a une valise!... dit-il en regardant avec inquiétude la croupe de son cheval; allons, continua l'officier, en voyant tous les yeux tournés sur sa valise, allons, menez-moi au château?

Le concierge saisit sa lumière, mit sa main du côté du vent pour qu'elle ne s'éteignît pas et il guida l'étranger à travers l'avenue; Lagradna et Babiche accompagnèrent l'étranger, afin d'ouvrir la seconde grille qui devait être fermée.

Il régnait dans l'habillement de l'inconnu une régularité, une tenue qui donnaient l'idée d'un caractère exact et minutieux. Les traits de sa physionomie ne démentaient pas cette opinion : on l'aurait plutôt pris pour un bon négociant, calculant tout, jusqu'à la vie, que pour un militaire, personnage ordinairement décidé et aventureux.

— Si ce n'est pas une indiscrétion, pourrais-je vous demander où vous avez pris ce guide, dit la sage-femme à l'inconnu.

— Je me suis égaré, répondit-il; au moment où je franchissais

les montagnes qui précèdent la Val... ven...

— Vallinarra, s'écria la sage-femme.

— C'est cela même, reprit l'étranger, alors j'ai entendu le galop d'un cheval qui me suivait, j'attendis que le cavalier fut arrivé près de moi, je lui demandai le chemin de Béringheld, il m'y conduisit fort obligeamment, et pendant la route, il me parla d'une foule de choses peu connues, d'anecdotes curieuses.

—Qui ne concernent, certes pas le temps présent !... répliqua Lagradna.

— C'est vrai, dit l'officier

frappé d'étonnement à cette réflexion.

—Vous n'avez donc pas regardé ses yeux de feu.

— Il avait une lumière dit l'officier.

— Une lumière !... c'était son œil, s'écria Lagradna.

A cette observation, l'étranger resta immobile d'étonnement et il murmura tout bas : « serait-ce mon médecin?... Un œil de feu!... que ne l'ai-je examiné!

—Et cette voix? reprit la sage-femme.

—*C'était la sienne!* s'écria l'officier stupéfait.

Pendant que l'officier s'avan-

çait vers le château, il s'y passait une scène dont le récit suffira pour dépeindre les personnages qui l'habitaient.

Dans une antique salle à manger, autour d'une table bien servie, étaient le comte, sa femme et le Père de Lunada. Devant le Révérend Père, on voyait les débris de différens mets les plus exquis, ce qui prouvait authentiquement que la fleur de son teint et la fraîcheur de sa carnation étaient soigneusement entretenues par les attentions des maîtres du château. Les vins les plus savoureux et mille friandises venaient d'être prodigués au Père de

Lunada, lorsque, se tournant vers la comtesse, il lui observa que l'on n'avait pas encore ajouté de lit de plume à son coucher.

— Ce n'est pas, ma fille, par sensualité que je fais cette demande.

— J'en suis bien persuadée, répondit une jeune femme placée dans un fauteuil dont le dos était d'une hauteur énorme, et où elle paraissait ensevelie.

—Mais pourquoi, reprit Lunada, dans cette vie, ne pas profiter des commodités qui peuvent la rendre agréable. Le Seigneur ne les a permises que pour dédommager ses serviteurs de leurs

combats avec le démon. Mon fils, envoyez-moi de cette liqueur dont la bouteille se trouve devant vous; je crois que si ma digestion ne se faisait pas bien, je ne pourrais pas prier avec toute la ferveur que l'on doit mettre à ses prières. Le comte donna la bouteille à un laquais.

— Vos prières n'ont pas encore réussi à nous faire avoir des enfans, dit le comte de Béringheld.

— Mon fils, Dieu est sage, et ne fait rien en vain : s'il a permis la dispersion de notre *Société*, ce fut pour punir la terre; et, si vous n'avez pas encore de postérité, ne l'attribuez qu'à vos pé-

chés ? il faudra redoubler vos pénitences, vos austérités, vos jeûnes, j'y joindrai mes prières.

— Mon père, observa la comtesse, ne pourrait-on pas consulter des gens de l'art, pour savoir s'il n'y aurait pas des moyens...

A ces mots, l'effroi se peignit sur la figure de l'ex-jésuite : — Penseriez-vous que les hommes soient plus puissans que Dieu ?...

A cette exclamation, la comtesse se tut, sa figure reprit cette passibilité froide que donne l'extrême dévotion. Son mari, la bouche béante, les yeux étonnés, regardait le visage de son confesseur, dont l'expression était le vé-

ritable baromètre de toute la maison.

—Il n'y a rien à attendre que de Dieu! reprit le P. de Lunada.

Cependant il faut convenir que le dessein du P. de Lunada, n'était pas aussi criminel qu'il pourrait le paraître. Le R. P. faisait autrefois partie de la société célèbre des jésuites. A l'abolition de cet ordre, il se réfugia en Italie, et, revenant en France quelque temps après, il fut accueilli par le comte de Béringheld.

Le P. de Lunada était très-instruit, mais il avait une profonde ignorance sur certaines matières : convaincu de la vérité de

la religion, mais encore plus convaincu de la grandeur de sa profession de jésuite, son caractère présentait un singulier mélange d'esprit et de simplicité, de bonté et d'astuce, d'ambition et de désirs ; enfin, pour tout dire, l'esprit de la société de Jésus n'avait pu réussir à gâter son caractère primitif.... et, sans faire du P. de Lunada un fanatique, un génie, ou un ambitieux, la société de Loyola lui avait inculqué ses principes et sa religion particulière qui, à chaque instant, contrariaient les idées naturelles du R. P. Il s'en suivait un singulier combat dans la con-

duite, les idées et le caractère du R. P.

Ainsi, le P. de Lunada désirait, si le comte de Béringheld ne devait pas avoir d'enfant, que la fortune de la maison lui revint plutôt qu'à l'Etat; mais, il n'aurait pas commis la moindre action qui eût exigé de l'énergie, pour s'en rendre maître, et empêcher le comte et sa femme d'avoir des héritiers. L'on peut assurer que l'empire que le R. P. exerçait sur les maîtres du château n'avait rien de despotique, il résultait des circonstances bizarres qui permirent la réunion de trois êtres aussi faibles, parmi lesquels

le P. de Lunada se trouva le plus fort.

Ainsi, le château présentait le maussade aspect de ces trois êtres cheminant dans la vie, en n'ayant pour s'y conduire que le flambeau de l'ex-jésuite, flambeau composé de toutes les décisions de l'église, que le R. P. appliquait selon son intérêt; et, comme tous ceux qui gouvernent, il était jaloux de son autorité; c'est ce qui faisait que, n'étant pas précisément le maître, il avait à batailler avec les gens qui le rendaient odieux, sans qu'il en donnât de grands motifs. Ainsi, l'on errait au château de Béringheld,

dans un labyrinthe d'intrigues domestiques, de petites tracasseries, etc., que la faiblesse des maîtres et la hardiesse des domestiques entretenaient toujours; et dans un château habité par un petit nombre de personnes, on doit sentir combien ces riens étaient augmentés par les bavardages et la présence continuelle des mêmes individus. En un mot, qu'on se figure le palais de la *Sottise* livré à des subalternes en l'absence de la déesse.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE

## DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

CHAP. Ier. Le rocher de Grammont. — Le général. — La jeune fille. — Serment..... P. 7

CHAP. II. Histoire de la jeune fille. — Le manufacturier. — Sa maladie. — Le vieillard.—Fanny s'échappe. 38

CHAP. III. Le vieillard. — Ses traits. — Le sacrifice. — La ressemblance. — Douleur du Général. — Histoire d'un ouvrier..... 68

CHAP. IV. Lamanel. — Sédition des ouvriers. — Le vieillard tremble. — On veut venger Fanny..... 119

CHAP. V. Le vieillard est en danger. — Dépositions. — Le général est compromis. — Fureur du peuple. — Lamanel protège le Centenaire. 146

Chap. VI. Fuite. — Le général quitte Tours. — Ses Mémoires..... 177

Chap. VII. La Sorcière. — Ses Discours. — Prédictions. — Arrivée de l'Esprit..... 216

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME

# LE CENTENAIRE,

OU

# LES DEUX BÉRINGHELD,

PUBLIÉ

PAR M. HORACE DE SAINT-AUBIN,

AUTEUR DU VICAIRE DES ARDENNES.

## TOME DEUXIÈME.

PARIS,
POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1822.

# LE CENTENAIRE,

OU

# LES DEUX BÉRINGHELD.

## ROMANS NOUVEAUX

*Qui doivent paraître incessamment à la Librairie théâtrale et romantique de* POLLET.

---

*La Luthérienne*, ou la Famille morave, par Victor Ducange, 3 vol. in-12.

*Polidore*, ou Mémoires d'une famille grecque, au dix-neuvième siècle, par Mme Tercy, avec des notes topographiques et historiques, par Charles Nodier, 2 vol. in-12.

*Le Bonnet de police*, par Saint-Hilaire, 2 vol. in-12.

*Le Divorce*, ou le Mari comme il n'y en a guère, par le chevalier de Propiac, 3 vol. in-12.

### *Sous presse.*

*Le Vicaire des Ardennes*, par Horace de Saint-Aubin, 4 vol. in-12.

*La Sœur de Saint-Camille*, ou la Peste de Barcelonne, par le chevalier de Propiac, 2 vol. in-12.

*Le Tartare*, ou le Retour de l'Exilé, par A. de Viellerglé, 4 vol. in-12.

*Michel et Christine*, par le même, 3 vol. in-12.

---

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.

# LE CENTENAIRE,

OU

# LES DEUX BÉRINGHELD,

PUBLIÉ

PAR M. HORACE DE SAINT-AUBIN,
AUTEUR DU VICAIRE DES ARDENNES.

TOME II.

PARIS,
POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.
1822.

# LE CENTENAIRE,

OU

# LES DEUX BÉRINGHELD.

## CHAPITRE VIII.

L'officier angevin. — Sa frayeur. — Béringheld-le-Centenaire est au château. — Départ précipité.

Nous avons laissé l'officier s'avançant, sous l'escorte de Lagradna, de Babiche et du concierge,

vers le noble manoir du comte de Béringheld, à qui le R. P. de Lunada vient de prononcer l'arrêt formidable, par lequel il décidait, que, quand à la procréation d'un héritier présomptif de la famille des Béringheld, il n'y avait plus rien à attendre, que de l'intervention divine. A cette ordonnance sacerdotale, le comte baissa la tête d'un air confus, et sa femme lui lança un regard, qu'il serait très-difficile d'expliquer, par la multiplicité des idées qu'il renfermait. Le comte sourit à sa femme d'une manière plus significative qu'à l'ordinaire, et tout ceci, d'après le caractère de

ces deux époux, indiquait quelque chose d'extraordinaire.

En effet, la proposition de se livrer au bras séculier, pour faire cesser la stérilité de la comtesse, avait été méditée, pendant un mois entier, entre les deux époux : ils examinèrent longtemps, avant de la présenter a leur confesseur, si elle ne renfermait aucune hérésie, et s'ils pouvaient s'en occuper ; la comtesse avait même osé parler du pouvoir de Lagradna, mais cette femme sentait trop la magie et le fagot, pour que le comte osât la faire venir. La comtesse, rendue hardie par l'espoir d'avoir

des enfans, se contenta de caresser cette idée en elle-même.

Ce fut au milieu du silence, pendant lequel les époux réfléchissaient au peu de succès de leur proposition, que le concierge vint avertir qu'un étranger demandait à parler à Monseigneur.

—Faites-le entrer, dit le comte.

Aussitôt, l'officier se présenta et salua le comte en le regardant avec attention, puis il s'exprima en ces termes :

— Monsieur le comte, il y a quelques mois que je suis revenu des États-Unis, où j'ai servi loyalement les insurgés. En les

servant, j'ai reçu un coup de feu que je n'ai pas pu rendre, ce qui fait que je le dois aux soldats anglais du lord Cornwallis. Après avoir inutilement payé des Chirurgiens d'outre-mer, qui ne m'ont pas guéri, je m'en retournai en France pour arrêter ma maladie dont les suites étaient assez graves pour devenir mortelles. Après avoir consulté et *payé* inutilement les hommes les plus célèbres, je résolus d'aller finir mes jours aux lieux de ma naissance : je suis d'Angers. Le hasard voulut que je fusse logé dans la maison où demeurait le bourreau, je ne m'en aperçus

que trop tard, ajouta l'officier, en voyant le mouvement qui échappa au comte, à sa femme et au P. de Lunada; mais au total, le bourreau me parut riche et ne devoir rien à personne.

Sa femme était à la mort, et j'entendais dire à chacun qu'il devenait très-étonnant qu'elle ne mourût pas, d'autant plus qu'aucun médecin ne la soignait.

Elle commença bientôt par aller mieux.

Je vous demande pardon? mais tout ceci se rattache à ma présence en ces lieux, et, d'ici à Angers, le chemin a vu de mon argent et l'argent est rare!...

Soupçonnant du mystère, voyant le mari soucieux, j'examinai ce qui se passait. Dormant peu à cause de mes souffrances. je finis par apercevoir que toutes les nuits, un vieillard remarquable par plusieurs singularités, et entre autres, par une étonnante caducité, s'introduisait dans la maison. Etonné de ce mystère, je questionnai le bourreau, il m'apprit que cet homme lui avait promis de guérir sa femme, je ne sais pas à quelle condition! cela ne me regardait pas. La nuit suivante, j'attendis ce vieillard à son passage, en lui demandant de me guérir, s'il en avait le pou-

voir. Il me regarda, Monsieur le comte!.. ah je puis dire que jamais la figure de cet homme ne sortira de ma mémoire! une flamme noire.....

En ce moment, l'officier, ayant regardé, par hasard, les tableaux qui garnissaient les murs de la salle, jeta un cri; et, chancelant sur ses jambes, il tomba sur une chaise, en désignant du doigt un des portraits. Chacun se retourna pour le voir; c'était le portrait de *Béringheld-Sculdans*, surnommé *le Centenaire*.

Une visible anxiété se montra sur le visage de chacun.

—Le voyez-vous?...s'écria l'offi-

cier terrifié, ses yeux remuent encore. Je viens de les voir remuer... C'est *lui !*...

Ce qui redoubla la stupéfaction de l'étranger, c'est que sur le bas du cadre du portrait, il y avait cette inscription : « *Béringheld, anno* 1500. »

— Je vous jure, répéta l'officier, que les yeux du portrait m'ont lancé le feu clair que j'ai remarqué dans les yeux du vieillard, et qu'ils se sont remués.

Le P. de Lunada effrayé, regardait alternativement et le comte Béringheld qui était pâle comme la mort, et le portrait, dont les yeux noirs n'offraient point le

feu diabolique que décrivait l'officier.

— Voyez, continuait ce dernier, quelque chose agite la toile!...

Personne n'osa bouger pour vérifier le fait et le comte sonna.

— Saint-Jean, ôtez ce cadre... Et Béringheld indiquait du doigt, en tremblant, le portrait de Béringheld-le-Centenaire.

Saint-Jean fit de vains efforts pour enlever le cadre, car il était comme incrusté dans le mur. Les spectateurs se regardèrent avec étonnement, et le P. de Lunada, conservant, malgré le sentiment qui l'agitait, le sang-froid ecclé-

siastique de son ordre, demanda :

— Enfin, Monsieur, pourrait-on savoir ce qui vous amène ici ?...

— Vous ne tarderez pas à le savoir !... mais où en étais-je ? demanda l'étranger troublé qui ne cessait de regarder le portrait.

— Au vieillard... répondit le comte en tremblant.

— Cet être surnaturel sourit à ma demande, et me dit ces paroles que leur singularité m'a fait retenir : — Enfant d'un jour, tu veux vivre ta journée ?... j'y consens. Je te guérirai, mais jure-moi d'accomplir ce que je vais te demander.... et tu seras guéri !

Rien n'était plus juste, je fis le serment, et j'atteste le ciel que j'avais l'intention la plus forte de le tenir.

— Je ne veux de toi, reprit le vieillard d'une voix cassée et prête à s'éteindre, qu'un bien léger service! c'est de porter et de remettre, toi-même, une lettre que je te donnerai, pour le comte de Béringheld, en son château.

Et il m'indiqua parfaitement bien le chemin de ce village, il me dépeignit même l'entrée, le tournebride et les montagnes.

— Monsieur le comte; je fus promptement guéri, je trouvai la lettre sur ma table, le lende-

main de ma guérison, et je m'empresse ne m'acquitter de ma promesse. *Ce que l'on a à un autre doit se rendre*, n'importe que ce soit argent, or, paroles, ou service.

En disant cela, l'officier tira de son sein une lettre qu'il présenta au comte Béringheld, en ajoutant : — Maintenant, je ne dois plus rien à personne.

Ce dernier la prit en tremblant, l'ouvrit, et semblait craindre les caractères tracés sur le papier. Il lut ce qui suit :

« Le comte de Béringheld doit savoir que sa race n'est pas destinée à s'éteindre. »

» Le premier mars de l'année 1780, un homme se présentera en son château pour lever tous les obtacles. »

» On aura soin qu'aucune personne étrangère à la famille ne se trouve dans les grands appartemens du château de Béringheld, le jour indiqué. »

» Le médecin arrivera la nuit, et devra trouver la comtesse au lit, dans la chambre d'apparat du château. »

B. S.

Tel était le contenu de ce singulier message. Le comte pâlit en lisant les caractères. Une

anxiété parut sur son visage, il craignit de penser, et tâcha de se maintenir dans une imbécillité d'imagination, un sommeil de l'âme, afin de bannir l'idée qui l'effrayait: il présenta cette lettre à sa femme et il fixa ses yeux sur le visage de la comtesse. Quand elle eut achevé, elle regarda son mari, et tous deux, mus par la crainte, se tournèrent vers le P. de Lunada.

La pénétration habituelle de ce dernier lui fit découvrir facilement, qu'il y avait du mystère dans cette lettre: ne manquant pas de cette habileté monastique, apanage de ceux que leur intérêt

force d'étudier le cœur humain, il baissa les yeux, et ne parut avoir aucune envie d'apprendre ce dont il s'agissait, s'apercevant bien que tôt ou tard les deux époux l'en instruiraient. Cette manière adroite de ne pas aller au-devant du pouvoir, était ce qui assurait le plus l'ascendant du P. de Lunada, sur ses nobles hôtes.

Néanmoins, la figure pâle du comte annonçait au R. P., qu'il ne pouvait empêcher une multitude de pensées bizarres, de voltiger dans son imagination, en l'accablant des lourdes sensations d'un rêve pénible; au lieu que le visage de la comtesse indiquait

une joie véritable, la joie d'une femme qui conçoit l'espérance de devenir mère; mais cette joie était visiblement affaiblie par la crainte, que le P. de Lunada ne trouvât du danger pour la conscience, dans une chose qui paraissait aussi surnaturelle.

On ne pouvait pas parler d'une telle affaire devant l'étranger. Après quelques paroles insignifiantes, le comte ordonna de le conduire à l'appartement destiné aux amis qui visitaient quelquefois le château, et, lorsque l'officier fut parti, la comtesse s'écria :

— Quelque mystère qui règne dans cette aventure, je ne puis

pas m'empêcher de me réjouir, si elle a l'heureux résultat que l'on nous annonce.

— C'est naturel, dit le comte.

— N'est-ce pas après demain le 1er mars, continua la comtesse?

— Je ne sais, répondit Béringheld.

— C'est demain le 1er mars, répondit le jésuite.

— C'est vrai, dit le comte.

—Demain!.. répéta sa femme, avec un mouvement de surprise et de crainte ; je ne croyais pas que.... Et elle tomba dans une profonde rêverie.

— Adieu, mon fils, que la paix soit avec vous! dit le prêtre en

prenant sa lumière, et se dirigeant lentement vers la porte.

Telle chose que pût dire la comtesse, elle ne tira de son mari que les monosyllabes : *oui* et *non*, elle n'obtint même pas un sourire, un regard, et la phrase d'amitié que le comte avait souvent sur ses lèvres, quand il parlait à sa femme. Au moment où elle se levait pour s'en aller, l'on entendit le bruit de plusieurs voix confuses, la porte s'ouvrit précipitamment, et Lagradna parut en s'écriant : « J'entrerai!.... »

— Monseigneur, dit-elle, en profitant de la terreur que son aspect séculaire devait produire,

je ne puis pas vous cacher, que l'esprit de Béringheld le Centenaire rôde dans la contrée, et qu'il est dans le château ! Je l'ai vu entrer !.....

A ces mots, l'effroi le plus grand s'empara du comte, de sa femme et des deux domestiques, qui avaient voulu empêcher Lagradna d'entrer. Le comte, fit signe de la main à la sage femme de se taire, puis il ajouta, après un moment de silence: — Allons trouver le P. de Lunada.

Il n'y avait plus que le valet du comte et la femme de chambre de la comtesse qui ne fussent pas couchés, ils suivirent leurs

maîtres, ainsi que la vieille sage-femme, et l'on se dirigea vers l'appartement du P. de Lunada. — Saint-Jean portait les deux flambeaux, et ce groupe silencieux de terreur traversa les longues galeries du château.

Le comte était le plus tremblant, mais pour ne pas le faire paraître, il marchait avec assurance. Tout-à-coup un cri perçant retentit dans les galeries, et l'on conçoit facilement la peur que ce cri dût exciter dans l'âme de gens d'un esprit assez faible, errans et seuls dans un vaste château, loin de tout secours, au milieu d'une nuit sombre ac-

compagnée de toutes les circonstances bruyantes des vents de l'équinoxe d'hiver. Saint-Jean laissa tomber les deux flambeaux; il y en eut un qui brûla toujours, en répandant une faible lueur qui se perdait dans cette immense galerie. On s'arrêta pour écouter, et, malgré le vent qui s'engouffrait, malgré les cris des oiseaux nocturnes, le bruit des bois et des eaux, l'on entendit des pas rapides.... un homme parut à l'extrémité de la galerie, il s'arrêta, éleva sa lumière pour distinguer ceux qui étaient dans cet endroit, et la comtesse, qui n'avait pas les mêmes motifs que

son mari pour trembler de tout ce qui venait d'arriver, reconnut leur hôte, qui s'approchait avec tous les diagnostiques de l'effroi, sur son visage.

— M. le comte, dit-il d'une voix altérée, je suis brave et je ne crains pas de me mesurer avec le premier venu, pourvu que ce soit un homme de chair et d'os comme moi!.. vous m'avez offert l'hospitalité avec franchise, je vous dois des remercîmens... acceptez-les?... car, pour un empire, je ne resterais pas dans votre château, je viens d'y revoir mon médecin, mon guide, et votre ancêtre!.....

A ces mots, chacun sentit les vertiges de la peur, resta immobile, retenant son haleine.

— Oh! j'ai bien reconnu l'original du portrait qui se trouve dans votre salle! je lui dois la vie, je le sais? mais, je l'ai payé en accomplissant ce qu'il m'a demandé: je n'ai rien à lui, ni lui à moi, et maintenant, je me soucie fort peu, d'après toutes ces circonstances, de me retrouver avec lui. J'aime mieux être à cheval, dans la *Vallinara*, égaré même, et cette nuit, que dans votre château, avec ce diable d'homme qui ne me semble pas un *homme*. Car, si j'ai bien lu l'inscription du por-

trait, l'original est né, ou peint en 1500?.. je ne suis ni religieux, ni superstitieux, je conviens qu'il y a des effets bizarres dans la nature, on peut se ressembler de plus loin, ce peut être un jeu!.. mais, je suis bon gentilhomme Angevin, croyant en Dieu, voulant vivre tranquille : je laisse les grands seigneurs s'amuser comme ils veulent!. par ainsi, je n'entreprends pas d'expliquer ce que je viens de voir de mes yeux, parce que c'est inexplicable, et que d'ailleurs cela ne me regarde pas ; seulement, je suis prudent, je n'aime ni la justice séculière ni la justice ecclésiastique... ce

sont de bonnes institutions, néanmoins?.. en conséquence, comme tout ceci devient par trop étrange, adieu, *Monseigneur*!. vous n'avez rien à moi, ni moi à vous, j'ai rempli mon serment, je suis quitte, peu m'importe ce qu'il en adviendra, c'est votre affaire! j'ai l'honneur de vous saluer.

Là dessus, l'étranger, brossant sa manche blanchie par le mur, salua profondément le comte de Béringheld, et descendit rapidement l'escalier. On l'entendit se diriger vers les écuries, il amena son cheval dans la cour, déposa sa lumière sur le perron, et s'éloigna au grand galop.....

## CHAPITRE II.

Apparition. — Lunada réduit au silence. — La comtesse au lit.

On doit, pour peu que l'on ait de l'imagination, se figurer la juste terreur qui s'empara de ce groupe, en voyant un militaire brave préférer de s'en aller par une nuit froide et orageuse, à rester dans un château, habité par un être sur lequel on savait qu'il exista, de tout temps à Bé-

ringheld, les traditions les plus contradictoires, mais les plus étranges selon toutes les versions.

Le comte ordonna à Saint-Jean de se rendre dans sa chambre, et de l'y attendre; il pria sa femme de se retirer dans la sienne; puis, il se dirigea, seul, vers l'appartement du P. de Lunada.

Béringheld trouva le Révérend Père, lisant son bréviaire. En apercevant le comte, il le déposa sur sa table; et, fermant les yeux, mettant les deux premiers doigts de sa main droite contre sa joue en rabattant le reste de sa main sur ses lèvres, il parut disposé à écouter le comte.

— Mon père, dit Béringheld, la révélation que je vous ai faite au tribunal de la pénitence, lors de la mort du commandeur *Sculdans*.

— Je l'ai oubliée, mon fils, s'écria l'adroit Jésuite, elle ne peut être rappelée qu'en confession.

— Qu'importe, mon père, vous l'avez regardée comme une instigation du démon, mais aujourd'hui, l'existence de l'être que m'a signalé mon oncle Béringheld au lit de mort ne peut plus être révoquée en doute, il est au château...

—Il est au château!.. dit le prè-

tre en se levant avec toutes les marques de la frayeur.

— Lagradna et l'officier l'ont vu, ajouta le comte.

— Ce ne peut-être que le démon, ou bien votre ancêtre aura fait un pacte avec l'ennemi des hommes.

—Jugez, mon père, reprit Béringheld, jugez, si le commandeur est mort de frayeur, ce qui doit nous arriver!..

— Mon fils, le seigneur est juste, il ne permet point que le tentateur soit le plus fort.

— Que faire? dit le comte, car *il* ordonne que tout étranger soit hors du château, demain

soir pendant toute la nuit, et *il* doit lever les obstacles qui nous empêchent d'avoir de la postérité...

—Que me dites-vous!.. s'écria le P. de Lunada, voyons cette lettre.

Le comte la donna à l'ecclésiastique, qui la lut. Le P. de Lunada ne manquait pas d'une certaine fermeté, et ses premières réflexions lui prouvèrent que le diable n'écrivait point, qu'il était physiquement impossible de lui résister; il pensa aussi intérieurement que la présence des êtres de cette nature, n'avait jamais été un article de foi, que depuis long-temps cette

idée était reléguée parmi les rêveries.

Cependant dans cette occurrence, un grand nombre de circonstance se présentaient d'une manière surnaturelle ; puis, il vint à se rappeler que plusieurs prisonniers de l'inquisition, sûrs de la mort, avouèrent posséder un pouvoir qui leur était inconnu et dont ils ne pouvaient se rendre compte; enfin, les exécutions de plusieurs sorciers lui revinrent dans la mémoire. Il tomba dans une rêverie que son pénitent n'osa point interrompre, et le résultat en fut : que l'on devait se tenir sur ses gardes, armer du

monde, et qu'il passerait la nuit du 1r mars, à la porte de la chambre d'apparat, avec l'eau bénite, les livres saints et le St.-Sacrement; que chacun se mettrait en prière; que l'on prendrait toutes les précautions nécessaires pour résister, soit au démon, soit à des hommes; enfin, que la comtesse ne devait pas s'exposer à cette aventure mystérieuse.

Le comte, rassuré par les paroles du bon prêtre, se disposait à sortir, lorsqu'il entendit un léger bruit:

— Je crois, dit-il, que l'on marche dans le corridor.

— Chut!... s'écria le P. de Lunada.

Ils s'arrêtèrent, et retinrent leur haleine.

La porte parut remuer, le prêtre et le comte se sentirent glacer d'horreur, quand le mouvement devint en effet réel, et que, la porte ouverte, un grand vieillard, d'une taille énorme, jetant par les yeux un feu sardonique, s'avança lentement et d'*une manière incorporelle!* cette masse les *enchante*, les *charme*, par une espèce d'*incantation* La plus sombre horreur saisit les deux spectateurs. Le vieillard s'arrête, il les regarde fixement et

ils sont cloués comme par une force supérieure, inévitable, hors nature.

Béringheld reconnait son ancêtre, l'original du portrait, mais il était accablé par les symptômes de la plus effrayante vieillesse, et d'une décrépitude telle que l'on croyait entendre le craquement des os d'un squelette. L'esprit du comte est frappé de la plus profonde terreur, de cette terreur glaciale et pénétrante, qui transperce tout un homme, âme et corps. En effet, depuis cette apparition, il devint sujet à des absences; et sa raison, sans l'abandonner entièrement, le

quittait par intervalles. Alors il tombait dans une rêverie profonde.

Cette grande ombre magique, et cette apparence de vie qui l'animait, firent dresser les cheveux du P. de Lunada; il appellait vainement à son secours le pouvoir de la raison pour chasser le froid qui se glissait dans son âme, il ne pouvait révoquer en doute, la présence de cette *fumée humaine* et la lueur ironique de ses deux yeux, qui, seuls, décélaient la vie,

Le vieillard lève son bras, et, du doigt, il montre et désigne le comte de Béringheld qui crut voir s'ouvrir les gouffres infernaux.

— Comte de Béringheld, laissez-nous seuls!.. et, ne craignez rien, ma présence n'est jamais, pour votre famille, qu'une source de prospérités!...

Les sons de cette voix profonde qui semblait sortir d'une voûte, avaient une espèce de bienveillance, un ton d'amitié qui cependant ne rassuraient en rien. La force intérieure, au dessus de la force physique, déployée par le seul mouvement du bras de cet homme, qui paraissait sortir de la tombe armé de tous les pouvoirs surnaturels, cette force morale qui résulte des idées, subjugua le comte, il sortit le

visage décomposé, les yeux égarés et la tête dans un état de désorganisation difficile à rendre.

Pendant que ceci se passait dans l'appartement du confesseur, la comtesse que nous avons laissée dans la galerie avec la sage-femme, s'était tournée vers cette singulière femme, qui ne semblait point étonnée de cet événement extraordinaire, comme pour lui demander ce qu'elle en pensait.

— Madame, lui dit Lagradna, rien n'est plus vrai...

— Venez dans ma chambre, interrompit la comtesse, et vous m'apprendrez tout.

Madame de Béringheld s'assit à côté de la cheminée, et elle fut stupéfaite d'entendre Lagradna lui dire :

— Madame vous aurez des enfans, croyez-moi? il y a deux heures je parlais ainsi, et, je le répète, l'esprit qui veille sur la famille Béringheld, ne se montre que dans des occasions importantes. Ce grand vieillard ne se nourrit pas de nos alimens ! mon aïeul l'a vu tout aussi vieux que je viens de le voir!.. le père de mon aïeul l'a rencontré en 1577 au pied des monts du Chili, et je ne me rappelle que bien imparfaitement, l'histoire

d'une jeune péruvienne, qui mourut dans un grand vase de terre et que mon bisaïeul a enterrée. Il y avait alors des gens qui poursuivaient *le Centenaire* pour le livrer à l'Inquisition; mais il échappait, disait-on, à toutes les poursuites : quoiqu'il en soit, mon bisaïeul a dit à mon grand père, que les bruits qui couraient sur *le Centenaire* s'éteignaient, en ce que la mort de ceux qui l'avaient vu ou qui s'en plaignaient, empêchait de donner un corps aux recherches. Les mémoires faits aux ministres se perdaient et les grands ne croyaient plus à ces récits, parce que l'on revenait de

*la magie et des grandes sciences*, que plus on allait moins l'on y croyait, et qu'ensuite le vieillard se faisait rarement voir deux fois dans le même endroit.

C'est à lui que la famille Béringheld doit sa splendeur ! *il voit les Rois!* on l'a rencontré sous diverses formes, quelques fois à pied comme un mendiant, d'autres fois dans un brillant équipage, sous le nom d'un prince.

S'il arrive, madame la comtesse, soyez sûre que vous aurez de la postérité.....

Le récit incohérent de Lagradna, plongea la comtesse dans un état extraordinaire, elle s'étonna

d'avoir pu entendre une suite de phrases qui paraissaient dictées par la folie, et cependant une curiosité invincible l'agitait, à cause de la coïncidence des idées de la sage-femme, avec l'ordre intimé par la lettre qu'elle avait lue.

— Mais, dit la comtesse, on m'empêchera certainement de me trouver demain soir, seule, dans l'énorme chambre d'apparat de Béringheld, et ce n'est que là....

— Madame, répondit Lagradna, pourquoi faut-il que vous y soyez ?

— C'est l'ordre donné par une lettre....

—Ecrite par *le Centenaire!* s'é-

cria la sage-femme ; allez-y, Madame, et pour cela mettez tout en œuvre.

— Mais comment y parvenir ?

— Il faut, ajouta Lagradna, témoigner la plus grande répugnance, vous coucher ici de bonne heure, et pendant la nuit vous acheminer et rester dans la chambre, je m'y cacherai si vous voulez ?

L'espoir d'être mère, enfante des désirs bien violens, et l'on a vu des femmes faire certainement beaucoup plus qu'il n'était exigé de la comtesse ; aussi cette dernière avait-elle déjà décidé en elle-même d'obéir aux ordres de

l'auteur de la mystérieuse lettre.

La sage-femme venait de sortir, laissant la comtesse plongée dans la rêverie, lorsque le comte entra chez sa femme; elle fut effrayée de l'expression qu'il portait sur son visage, et Béringheld, s'asseyant sur un fauteuil, passa la nuit tout entière sans dire un seul mot.

Jamais le Père de Lunada n'ouvrit la bouche sur la scène qui dut se passer entre lui et l'étrange personnage que Lagradna appelait un *Esprit*. Le bon prêtre est mort sans que même, à son chevet funèbre, il en ait dit un mot; et, lorqu'on lui parlait de cette

entrevue, le Révérend Père témoignait énergiquement que les questions à ce sujet lui déplaisaient souverainement.

Quoiqu'il en soit, le matin il descendit, comme à son ordinaire, dire la messe. Lorsqu'il vit le comte de Béringheld, il calma par des discours très-sages la frayeur de son pénitent, il tâcha de lui prouver qu'il n'y avait rien d'extraordinaire dans l'apparition dont ils furent témoins, et il ajouta :

— Mon fils, vous ne devez rien négliger de ce qui concerne la gloire et la prospérité de votre illustre famille ; vous auriez quel-

que chose à vous reprocher si vous ne cherchiez pas à profiter des avis d'un inconnu ; il n'en peut rien résulter de malheureux pour madame la comtesse, puisque personnen'a intérêt à sa perte, et, mon fils, le seigneur, a des voies qui semblent quelquefois bien écartées. Ainsi, je vais obéir moi-même en me retirant du château pour cette nuit, et, si nous avons le bonheur de vous voir de la postérité, je me consacrerai bien volontiers à son instruction.

— Mais, mon père, s'écria le comte, qui vous porte à penser?

Le moine s'était déjà éloigné, et s'en allait, à pas précipités vers

le village, à travers la longue prairie qui se trouvait entre le château et le tournebride.

Le comte ne sachant à quoi s'en tenir, resta toute la journée plongé dans l'irrésolution la plus cruelle.

— M. le comte, dit la comtesse, que pensez-vous de cette lettre, et que devons-nous faire ?

— Tout comme vous voudrez, Madame !

— Croyez-vous qu'il y ait du danger ?

— J'en pense ce que vous en pensez.

— Ferais-je bien d'aller dans la chambre d'apparat ? demanda la comtesse.

— Très-bien, dit Béringheld.

— Mais, si je n'y allais pas, M. le comte?

— Vous en êtes maîtresse, répondit-il.

— Lagradna a préparé la chambre ce matin, reprit madame de Béringheld.

— Hé!... s'écria le comte: puis il retomba dans une rêverie dont il fut impossible de le tirer.

Le soir arriva, la comtesse s'habilla, et, laissant son mari seul dans les appartemens du château, elle se rendit à la chambre d'apparat, qui se trouvait au milieu de la façade du château, du côté du parc. Elle y trouva la

vieille sage-femme qui avait tout préparé. Onze heures sonnèrent, et Lagradna, sur l'ordre de la comtesse, se retira après avoir allumé une lampe, qu'elle posa sur la cheminée. Cette lampe jeta une faible lueur, insuffisante pour éclairer la vaste chambre où se coucha madame de Béringheld.

Lorsqu'elle se trouva seule dans le lit immense, qui, de temps immémorial, servait aux comtes de Béringheld la première nuit de leurs noces, elle tomba dans une singulière rêverie.

## CHAPITRE X.

La nuit. — La Comtesse enceinte. — Ce qu'on en dit. — Accouchement extraordinaire. — Tullius au monde.

Il est deux heures, la nuit est calme, la voix de l'orage s'est tue, la lune répand dans la vaste chambre, une lumière pure qui efface la lueur rougeâtre de la lampe, la neige qui abonde sur les montagnes et sur les arbres produit un reflet d'une vivacité sévère. La comtesse de Beringheld dort

d'un profond sommeil, ainsi que le château, le village, la nature, tout, excepté *celui qui ne dort jamais.*

Au milieu de son sommeil, et après avoir cru distinguer le léger bruit que l'on suppose produit par les fantômes, la comtesse se sent touchée par des mains glaçiales, un frisson mortel la parcourt, une voix se fait entendre, une lueur éclaire son lit nuptial. Elle croit encore songer, tant cette lueur parait venir d'une cause surnaturelle, tant cette voix indéfinie et inexprimable ressemble à celle que l'on écoute

avec tant de peine dans les songes, mais bientôt une chaleur infernale succède, elle reste passive, et. . . . . .

. . . . . .

Jamais la comtesse ne fut plus gaye et plus brillante que le lendemain de cette nuit passée dans la chambre d'apparat des comtesses Beringheld. Du reste, comme elle a gardé jusqu'à sa mort le plus profond silence sur les événemens qui suivirent son réveil, nous avons remplacé la lacune causée par cette réserve, ainsi qu'on l'a vu, et nous nous sommes arrêtés, aux dernières circons-

tances dont elle ait donné le détail (*).

— Nous pourrons avoir des enfans ! dit-elle à son mari le lendemain en déjeunant.

— Vous croyez? répondit-il.

— J'en suis certaine ! ajouta-t-elle.

— Le ciel en soit béni !..... Et, après cette exclamation, leur entretien s'éteignit.

Le père de Lunada revint au château. Trois mois après la joie

(*) Lorsqu'il y aura des lacunes, elles indiqueront que l'on a retranché des choses de peu d'intérêt qui se trouvaient dans les mémoires du Général.

(*Note de l'Editeur.*)

règna dans le village, dans le château et dans les environs, lorsque la nouvelle officielle de la grossesse de Mme. la comtesse fut annoncée.

Mais on ne put empêcher que les bruits les plus absurdes, tous éloignés de la vérité ne courussent, et que les circonstances qui avaient accompagné cette grossesse ne fussent rapportées avec des commentaires et des observations dans lesquels brillait la malignité.

Malgré son éloignement, son peu d'étendue, le village de Béringheld possédait un notaire; ce petit notaire avait de l'esprit,

ce qui est à noter; il était méchant, ce qui le rendait redoutable; son dos n'offrait pas une surface parfaitement égale, sa figure de fouine annonçait la fausseté, mais tout cela ne pouvait pas l'empêcher d'être notaire, et d'avoir de l'esprit; cependant, son esprit ne lui donnant pas d'occupation, ni d'actes à faire, il parlait plus qu'il n'écrivait: or, il se permit de dire, en apprenant toutes ces circonstances, que Mme. la comtesse ayant plus de bon-sens qu'on ne le croyait, et cachant son jeu sous une niaiserie affectée, s'était jouée de son mari, du confesseur et de toute

la maison; que, s'entendant avec Lagradna, l'esprit de Béringheld le centenaire et l'officier ne formaient qu'une seule et même personne; que, d'après ce qu'on rapportait, il penchait à croire, que cette personne était identique avec le corps d'un jeune mousquetaire fort spirituel qui, quinze jours avant cet événement se trouvait à la ville voisine, et qui tous les étés chassait dans les montagnes, à plus d'une bête; qu'enfin, dans le 18e. siècle, il devenait honteux de croire à des revenans et aux sorcelleries.

La dessus, et en réponse au petit notaire, Lagradna, montant

sur son trépied prophétique, faisait observer que l'*Esprit* n'avait pas quitté la contrée, et que, tôt ou tard, il arriverait malheur au petit notaire s'il continuait à médire.

Si mille personnes se rangèrent du parti de Lagradna, le notaire voyait aussi beaucoup de monde se mettre de son parti, donc il y avait deux factions à Béringheld, mais toutes deux furent réduites au silence.

Quelque temps après avoir répandu ces calomnies, qui se trouvaient colorées d'une teinte légère de vérité, le petit notaire bossu revenait de faire un inven-

taire lucratif, il traversait la redoutable Vallinara, monté sur sa mule et à la nuit noire, un fermier qui suivait le même chemin heurta contre le tabellion évanoui, il le ramena au village de Béringheld, et ce pauvre notaire bossu mourut dans la nuit, des suites d'une frayeur.

Entouré de tous les secours possibles, son visage ne montra jamais que l'expression la plus hideuse de la peur, ses yeux en convulsion erraient dans l'appartement, comme s'il eût redouté d'y rencontrer quelque chose d'horrible!.... et, telle question que l'on ait pu lui

faire, il expira sans répondre autre chose que : « *Oui, je l'ai vu!... je l'ai vu!* »

Lagradna, qui ne manquait pas de pérorer dans la chambre, s'écria : que c'était probablement le comte *Béringheld-le-Centenaire!*—A ce mot, le petit notaire essaya de produire un signe de tête affirmatif, mais il rendit le dernier soupir sans pouvoir achever ce mouvement de tête : ses membres se retirèrent et se rétrécirent par l'effet de la violente convulsion qui termina sa vie.

Cette mort imprima la terreur la plus profonde dans le village,

au château et dans les alentours; l'on n'osa plus sortir pendant la nuit, et la Vallinara fut regardée comme un lieu très-dangereux.

La grossesse de Mme de Béringheld se passa très-heureusement; car elle ne ressentit aucune de ces douleurs qui assaillent ordinairement les femmes enceintes.

L'on remarqua qu'elle regardait très-fréquemment le portrait de Béringheld-Sculdans, surnommé le Centenaire. Quant au comte, il baissa singulièrement pour le moral et pour le physique. On fut étonné de voir la comtesse s'entretenir souvent avec la vieille sage-femme, qui lui raconta tout

ce qu'elle savait sur l'*Esprit* de Béringheld : M^me^. la comtesse prenait un singulier plaisir au récit de ces aventures magiques, que Lagradna amplifiait considérablement. La sage-femme, au moyen de ces histoires mystérieuses, s'ouvrit l'entrée du château et s'attira l'attention et les bonnes grâces de la comtesse.

Enfin le mois de novembre arriva : la vieille sage-femme assura positivement que Béringheld-le-Centenaire n'avait pas encore quitté le pays ni les montagnes; elle ajouta l'avoir aperçu sur le sommet du Péritoun, son pic favori; et Lagradna, prenant

texte de cette apparition, prédisait une foule de malheurs.

Le comte, voyant que ces discours produisaient un effet dangereux sur l'esprit de sa femme, et n'aimant pas, d'ailleurs, ce sujet de conversation qui lui causait toujours des attaques de mélancolie, défendit de parler désormais au château de ces traditions et de tout ce qui concernait son ancêtre; le père de Lunada, de son côté, seconda le comte dans cette occurence.

Mais l'on ne pouvait empêcher que la comtesse n'eût appris par la vieille sage-femme 1°. que le Commandeur Sculdans avait ré-

vélé au comte de Béringheld l'existence du chef des branches cadettes de la maison de Béringheld; 2°. que Sculdans-le-Centenaire causa, par son apparition, la mort du Commandeur, et que l'*Esprit* du Centenaire s'était montré le 28 février 1780, année dans laquelle on se trouvait, aux environs du château, et dans le château, etc., etc. Enfin, Lagradna n'oubliait pas l'histoire de Butmel, condamné à être tiré à quatre chevaux à Lyon, celle de la Péruvienne, celle du comte de Vervil, etc. etc.

Ce fut ainsi que l'on arriva jusqu'au 2 novembre. La comtesse

s'étonnait elle-même de n'être pas encore accouchée; et, comme elle ne ressentait aucune douleur, l'on n'avait pris aucune précaution pour s'assurer d'un homme de l'art, car Lagradna jusques-là suffisait pour conduire Mme. de Béringheld, qui se confiait singulièrement dans les lumières de la sage-femme.

Cette année, le mois de novembre se trouvait exempt des brouillards et des froids qui forment son apanage ordinaire; les arbres gardaient encore quelques feuilles d'un jaune foncé, qui tombaient sous le moindre effort du vent.

La comtesse, assise à sa fenêtre, admirait les riches teintes du crépuscule, qui, dans les Alpes, ne manquent jamais de produire des effets pittoresques : le soleil colorait le ciel et les créneaux du château par des reflets d'un rouge brun qui portaient à la méditation ; aussi le comte, enseveli dans une profonde rêverie causée par quelques mots que sa femme venait de prononcer et qui se rattachaient à Béringheld-le-Centenaire, se tenait de bout sans mot dire.

En ce moment, des douleurs extraordinairement vives saisirent M^me^. de Béringheld ; elle se

plaint, se retire de la croisée, et s'assied : les souffrances se répètent avec plus de violence! alors le comte fit monter à cheval un domestique et le dépêcha à la ville voisine, afin qu'il ramenât promtement un homme de l'art, car, d'après la grosseur démesurée du ventre de la comtesse, on présumait qu'elle donnerait peut-être le jour à deux jumeaux.

Les douleurs devenant plus pressantes, le P. de Lunada fut obligé d'aller lui-même chercher Lagradna. Elle arriva, les cheveux blancs épars et le visage rempli d'une horreur extrême : elle dit à l'oreille du comte, en

entrant, qu'elle venait d'apercevoir le Centenaire debout sur les créneaux qui dominaient la chambre de la comtesse, et que malgré le vent qui s'élevait, son manteau brun n'était même pas agité.

Les cris de la comtesse devinrent déchirans, et sa voix, perçant les murs, retentissait au dehors : bientôt Lagradna déclara, tout bas, que M^me^ se trouvait dans le plus grand danger, et qu'il fallait un secours plus qu'humain pour la sauver.

La désolation régnait dans le château; le comte de Béringheld, effrayé et n'étant pas de caractère à pouvoir soutenir de tels

assauts, pleurait à chaudes larmes en voyant sa femme prête à périr, et en l'entendant pousser des cris affreux.

Lagradna, assise à côté de la comtesse, n'osait prendre sur elle, de commencer une opération aussi difficile qu'urgente, et, laissant la nature livrée à elle-même, elle se contentait d'annoncer le danger.

Au milieu de ce tableau et du trouble excité par un tel événement; au moment où la comtesse arrivée au dernier degré des souffrances humaines, succombait et se taisait; que Lagradna, regardant le comte immobile et stupide, lui faisait signe que sa

femme allait expirer, en ne pouvant se débarrasser de son enfant, et qu'il fallait une opération dangereuse, qu'elle frémirait d'entreprendre sur une comtesse : Enfin, pendant cet instant de silence effrayant, en ce qu'il précédait la mort, on entend résonner dans la galerie des pas d'une lourdeur étonnante, les planchers tremblent sous le poids qui les accable, la porte s'ouvre avec fracas, et le grand vieillard, l'image exacte de l'ancêtre du comte, s'avance!.. le comte s'évanouit à ce spectacle, Lagradna essaye de contempler à son aise, ce terrible témoin de tant de siè-

cles, mais elle reste immobile en envisageant cette masse cadavéreuse, ces mains desséchées, et surtout cet œil que l'on ne pouvait voir impunément.

Le comte est dans un état mixte, entre la vie et la mort, la veille et le sommeil; il ne sait que croire, et il éprouve tous les effets produits par les serpens de l'Afrique, sur leur proie. Enfin, fixé sur la feuille de parquet où il est, il ressemble à un homme que le tonnerre a foudroyé sans l'abattre.

La comtesse, en sentant des mains glacées errer sur son corps, se réveille de son profond acca-

blement !. elle crie et, soulevant sa paupière de plomb, elle essaye d'entrevoir l'être qui, par de savantes manœuvres et des sucs qu'il tirait de plusieurs fioles, adoucissait le travail horrible de la nature... son œil mourant aperçoit le crâne pétrifié de cette *ombre d'homme*, elle reconnaît l'objet des récits de Lagradna... et un cri terrible d'épouvante partit de son gosier désséché. — La terreur qui se glissa dans son âme fut telle, qu'elle prédomina la souffrance corporelle. —Pendant qu'elle était en proie aux douleurs de cette agonie morale et physique, le grand vieillard pre-

nant un acier brillant, qui fit trembler Lagradna, réussit à sauver et la mère et l'enfant.

La sage-femme, pendant toutes ces opérations dirigées par la science la plus profonde et l'amitié la plus touchante, *restait stupéfiée* et contemplait ces événemens comme ceux d'un songe. En effet, elle croyait rêver, car plusieurs fois il lui semblait impossible que la comtesse pût vivre, après un travail aussi dangereux ; et chaque geste, chaque secours, chaque remède paraissait à Lagradna, sortir de l'ordre ordinaire des choses, tant ils aidèrent ou plutot domptèrent la nature.

La comtesse évanouie, fut replacée commodément dans son lit par le Centenaire. Ce vieillard lui glissa, à travers les dents, une liqueur dont les effets puissans firent reparaître les couleurs vitales sur les joues de cette mère souffrante : un doux sommeil s'empara d'elle... Alors l'étranger se livra à un singulier exercice : il consistait en des mouvemens d'une lenteur incroyable, par lesquels il semblait qu'il commandât aux maux et à la nature. Lagradna remarqua, que, bien qu'il s'étudiât à ne pas toucher à la comtesse endolorie, qu'il semblait craindre d'approcher, le

efforts de cet étonnant vieillard, n'en enlevaient pas moins le reste des souffrances, et le visage de la malade rayonnait, à mesure que le magique médecin se fatiguait à cette bizarre opération. Bientôt elle aperçut (chose incroyable!) des gouttes de sueur s'échapper du crâne gris et massif de l'être surnaturel qu'elle envisageait. Toute la puissance céleste qu'il déployait, avait, en sortant de sa vaste machine, envahi la chambre trop étroite pour ce vainqueur de la mort: Lagradna ne voyait plus rien, qu'à travers un nuage de fumée bleuâtre.... Enfin, le nuage s'é-

paissit, et la vieille sage-femme tomba évanouie! il en fut de même du comte, dont les sensations furent peut-être encore moins précises et plus indéfinies que celles de Lagradna, car il assista à cette étrange scène, plutôt comme un débris de tombeau, que comme un être doué des organes de la vie. . . . . .

. . . . . .

Enfin, Lagradna se réveille. La chambre est purifiée, il s'exhale dans l'air une odeur rendue salutaire par sa légère suavité. A la lueur de plusieurs bougies, la sage-femme étonnée aperçoit l'effrayant colosse souriant à un

garçon trois fois plus gros que ne doit l'être un enfant qui vient au monde; il le balançait mollement; et la figure vaste et bizarre de ce vieillard prenait un caractère indéfinissable : ses yeux étaient mille fois plus pétillans et le feu qui s'en échappait n'avait rien que de doux. Le sourire qui se jouait sur son visage ressemblait à une tempête partielle, qui ne ride le vaste océan que dans un seul endroit. Bientôt il déposa l'enfant sur le lit de la mère; fit un signe impératif à Lagradna en lui montrant sur la table de nuit, une liqueur que la comtesse devait prendre; et, regardant

encore une fois l'enfant et la mère, il se disposait à partir : Lagradna croyait déjà le voir s'envoler par la croisée, se dissiper en fumée, ou s'évanouir par degrés, comme un reflet de soleil qui cesse, lorsque, surmontant sa peur, par l'effet de son silence et de son *enchantement*, elle se met à genoux, et s'écrie : —Butmel?... puisque vous êtes maître de la vie et de la mort, Butmel?... rendez-moi Butmel?

Lagradna crut apercevoir un horrible sourire se former sur les lèvres de cet homme, alors elle eut regret à sa question : tout-à coup, le Centenaire lève son grand

bras, par un mouvement à la fois, plein de puissance et de majesté; il lui montre l'orient, et dit d'une voix solennelle.—*Tu le reverras!*

A cette voix, à ce son qui semblait sortir de dessous un aqueduc et qui imprimait à l'âme l'idée de la voix d'Horeb ou de Sinaï, Lagradna, tremblante, n'osant interpréter cette parole sinistre, resta agenouillée et les mains tendues vers cette être bizarre qui, se tournant vers la mère endormie, lui mit sa main sur le crâne, en dirigeant à cette place, tout le feu vif de ces deux yeux qui brillaient comme deux bûchers. Puis, cette masse énorme, dont

la cîme touchait presque le plafond, se retira à pas lents, sans produire aucun bruit : ce monument *humain* paraissait se mouvoir en obéissant à une puissance hors nature. Il passe devant le comte, s'arrête, lui tend la main, serre la sienne, et disparaît de la chambre, de la galerie, du château, de la contrée avec une telle légèreté, une telle rapidité, un tel mystère, que personne, depuis cette apparition, ne le vit plus. Le comte tient sa main toujours tendue, celle de l'étranger était glaciale, et avait passé à la sienne tout le froid d'un pôle.

Lagradna jeta un cri perçant,

en remarquant, que le gros enfant ressemblait parfaitement au vieillard, avec cette différence, qu'il portait un caractère de jeunesse et de fraîcheur, partout où la décrépitude des tombeaux et le froid de la mort se faisaient sentir chez *le Centenaire.* A ce cri, le comte accourt et fut frappé d'étonnement; ses organes se dérangèrent pour toujours; cette dernière scène fut trop forte pour son âme dénuée d'énergie et pour son imagination puérile: dès-lors l'enfance fut son état, la tombe son plus bel espoir et la seule chose qu'on pût lui souhaiter en voyant sa triste existence.

La nuit était très-avancée. Lagradna et le comte achevèrent de la passer au chevet de la comtesse, dont le visage calme et reposé, souriait en dormant. L'aube ne tarda pas à blanchir les créneaux du château de ses couleurs matinales; et, lorsque le jour fit pâlir la lumière des bougies, la comtesse se réveilla !.... Quel reveil !...

— Souffrez-vous, Madame? dit Lagradna.

— Moi, pas du tout, répondit-elle.

— Vous avez bien souffert, reprit le comte?

— Quand donc? dit-elle en ca-

ressant son enfant, dont les yeux étaient déjà ouverts.

L'étonnement de la sage-femme fut grand à ces paroles, ou plutôt il n'y a point d'expression pour le rendre ; elle resta ébahie, regardant tour-à-tour le comte et la comtesse.

Le délire d'une mère qui voit son premier né peut s'excuser, mais ce qui prouva que la comtesse n'avait qu'un bien faible souvenir des événemens de la nuit, tout en sachant qu'elle était mère, c'est qu'elle se leva comme à son ordinaire, et qu'elle prit le grand air à sa fenêtre.

— Madame, vous risquez votre

vie ? . . . s'écria la vieille sage-femme.

— *Il* m'a *dit* que non (la surprise fut au comble), *il* m'a *dit* que je n'avais rien à craindre.

Et la comtesse, comme se souvenant d'une recommandation, que Béringheld-le-Centenaire lui aurait faite, se tourna vers sa table de nuit, et but la liqueur d'un seul trait.

— Personne ne vous a parlé ! dit le comte.

— Personne ! s'écria-t-elle avec un léger accent d'ironie, il m'a parlé toute la nuit !...

— Qui?...

— *Je ne sais*... j'en ai un sou-

venir confus, comme celui de mes douleurs et de mon sommeil. *Il* n'est pas d'une organisation commune, ses os sont dix fois gros comme les nôtres, ses nerfs sont roides, ses fibres comme des tuyaux de fer.

— Qui?.. dit le comte.

— *Lui !* répondit-elle avec naiveté.

— Mais.... observa le comte terrifié.

— Je n'en sais pas davantage, reprit-elle, *et... il m'est défendu de dire le reste !*

A ce dernier mot, elle regarda son enfant, qu'elle balançait, sans s'étonner de la ressemblance

qu'il avait avec le portrait de *Béringheld-Sculdans, dit le Centenaire*; et elle lui présenta son sein, en ayant eu la joie de lui entendre jeter un cri ; première jouissance ! il lui sembla que son enfant lui avait parlé.

— Il est né le jour des *morts*, dit Lagradna.

— *Il est peut-être destiné à vivre long-temps*, répondit la comtesse.

Tout le château fut plongé dans une surprise inexprimable, en apprenant toutes ces circonstances, qui furent encore rendues plus incroyables par les commentaires qu'on y ajouta. Il

passa pour certain, dans toute la contrée, que *le diable* avait accouché M^me^ de Béringheld, et que le fils du comte était un effrayant prodige. Au milieu du tumulte et des bruits, M^me^ de Béringheld resta calme et ne s'occupa que de son enfant, qu'elle idolâtrait.

## CHAPITRE XI.

Butmel et Lagradna. — Histoire de Butmel. — Enfance de Tullius.

Le comte de Béringheld fit baptiser son fils par le complaisant P. de Lunada, avec le nom de Tullius, c'était celui du premier chef de cette famille antique.

Marguerite Lagradna retourna chez elle, le lendemain du baptême : la comtesse lui avait don-

né une somme d'argent considérable en lui disant :

— Tiens, Lagradna, c'est par *son* ordre que je te remets cette petite fortune, *il* m'a dit de te répéter les mots qu'*il* a proférés, après ta prière pour revoir Butmel.

Lagradna se rappelant que Mme de Béringheld dormait alors du plus profond sommeil, et que *l'homme* s'était contenté de poser la main sur le crâne de la comtesse, ne mit plus en doute que l'esprit de Béringheld ne sortit de la tombe, par un décret du ciel, pour opérer de telles merveilles.

— *Je ne veux pas*, m'a-t-il dit, *que Lagradna souffre plus long-temps, le terme est expiré, si je l'avais su plutôt, si j'étais venu en ces lieux auparavant, j aurais allégé par la fortune, sa misère d'amour!... qu'au moins elle soit heureuse, heureuse tout-à-fait, pendant quelque temps.*

La comtesse, en répétant ces mots exactement, paraissait les retenir gravés dans son âme par une force supérieure et immuable dans ses effets. . . . . .

. . . . . .

Lagradna, se dirigeait vers sa chaumière, à l'instant où le so-

leil dorait les montagnes des magnifiques couleurs de son couchant : des nuages orageux s'élevaient lentement à l'orient, et semblaient les linceuils du jour, prêt à s'évanouir; une douce chaleur se faisait sentir, et cette belle soirée d'automne, qui semblait tenir du printemps, produisait dans l'âme l'effet d'une *renaissance* ; on eût dit que la nature ne pouvant mourir sans regret, rassemblait ses forces en un dernier effort, pour se voir encore une fois, avec une apparence printanière, avant de s'ensevelir dans les crêpes funèbres de l'hiver.

Le village, placé dans un site pittoresque, resplendissait de toutes les beautés de la nature : sa vue bocagère, douce, sublime, et remplie d'une foule d'harmonies, causait, surtout en ce moment, une sensation délicieuse ; mais cette sensation apportait à la sage-femme un douloureux plaisir, et redoublait sa mélancolie délirante. En effet, cette soirée ressemblait exactement à celle où elle et Butmel échangèrent leurs dons d'amour et se promirent leurs cœurs.

La malheureuse se le rappela, de douces larmes roulèrent dans ses rides.

Tout en ne croyant pas à la prédiction du Centenaire, elle marchait, entourée du prestige enchanteur de la nature, en sentant son cœur se rajeunir; et, déjà sa démarche n'avait plus cette pesanteur des pas de la vieillesse...

—Enfin, se dit-elle, si Butmel doit revenir ce ne peut être que dans cet instant...

Elle approche, et, sur le banc qui garnit sa porte ombragée par un rosier planté de la main de Butmel, elle voit un vieillard en cheveux blancs, fidèlement assis à la place qu'autrefois Butmel occupait, et qui ne fut jamais occupée par d'autres. La vieille s'a-

vance!.. ellereconnaît Butmel qui lui tend les bras ! ses pieds poudreux, son front couvert de sueur et son attitude, annoncent qu'il revient d'un long voyage.

— Butmel !.... mon cher Butmel !....

— Marguerite, ma chère Marguerite !....

Les deux vieillards mêlent l'argent de leurs chevelures ; la sage-femme, en délire, montre, avec le geste de la folie, le collier de grains de verre qui ne quitta jamais son col, et Butmel lui fait voir la modeste tasse qu'elle lui a donnée (*).

(*) Les amours de Butmel et de Margue-

## HISTOIRE DE BUTMEL.

Après que les larmes enivrantes
d'une telle joie eurent coulées ;

rite Lagradna forment, dans le manuscrit du général, une histoire qu'il a racontée avec trop de simplicité et de naturel pour que nous n'ayons pas eu soin de la recueillir, en la dégageant de cette relation, au milieu de laquelle elle se trouve disséminée. Ici, cette aventure dont nous avons retranché précédemment les détails, nuirait évidemment au sujet de cette narration. Nous n'avons donc laissé que les circonstances indispensables au lecteur, pour connaître la vie de la sage-femme, puisque Lagradna joue un rôle dans les mémoires du général; mais, nous le répétons, on a rejeté toute l'histoire de la sage-femme dans un seul ouvrage.

lorsque Lagradna et son cher Butmel furent seuls devant un foyer de branches de sapin; que l'amante, presque centenaire eût demandé par quelle fatalité ils se revoyaient après plus d'un demi-siècle? Voici en peu de mots ce que répondit Butmel : (*)

On trouvera une note qui concernera cette aventure, à la fin du 4e volume. Alors, les gens qui aiment à se sentir l'âme agitée par des émotions douces et *naturelles* pourront se satisfaire.

(*Note de l'Éditeur.*)

(*) Cette aventure, contenant des renseignemens sur le *Centenaire*, nous l'avons laissée : elle se lie évidemment à l'histoire du général et se rattache à tous les événe-

— L'on m'emmena à Lyon, où un arrêt du grand-conseil enjoignait de me juger. Mon procès ne fut pas long : deux ou trois témoins, que je ne connaissais pas, et dont les noms ne m'indiquaient pas qu'ils fussent d'ici, déposèrent contre moi. Ma condamnation me parut écrite avant seulement que ces trois hommes eussent parlé. Ils en dirent bien plus qu'il n'en fallait pour me faire passer pour un épouvantable cri-

mens que l'on vient de rapporter, en un mot, elle fait corps avec tous les documens que le général a rassemblés, touchant son ancêtre.

(*Note de l'Éditeur.*)

minel... Je n'ai même pas retenu leurs noms ! ma perte était jurée, et quand j'aurais été sûr de vivre je ne leur en aurais jamais voulu. Cependant il y en eût un qui me sembla un bien grand scélérat! je le plaignis au fond de mon âme. Je n'avais pour moi que mon innocence et mon langage simple et naïf, je fus condamné. L'on me reconduisit dans ma prison, je me mis à penser à toi, à ta douleur!.. je songeai combien tu serais plus malheureuse que moi, puisque tu me survivrais !

Lagradna s'approcha de Butmel, prit sa main desséchée, la

serra dans les siennes qui ne l'étaient pas moins ; et, reportant cette main sacrée sur son cœur, elle rassembla tous les feux de l'amour dans le regard attendri qu'elle jeta sur ce vieillard en cheveux blancs.

— Vois mes rides, dit-elle, vois les traces de ma douleur !... tu es le seul homme qui sois entré dans cette chaumière depuis que tu en es parti !....

Il y eut un moment de silence, bientôt le vieux Butmel reprit :

La veille de mon supplice arriva bien vite (Lagradna frémit), je dormais du plus profond sommeil, et je rêvais à toi, lorsque

j'entendis dans mon rêve le bruit d'une lourde chute, elle fut suivie des sons d'une voix sépulcrale qui m'appelait par mon nom, — « Butmel !... Butmel !.. » Cette voix avait dans mon songe une telle réalité, que je me réveillai..... Juge de ma terreur, quand au milieu de mon cachot souterrain, que des murs épais environnaient, j'aperçus un homme d'une telle stature, qu'il était obligé de pencher vers la terre son énorme tête. Je frémis encore d'horreur en pensant à sa chevelure, à son front et à la grosseur de ses membres. Il tenait une lampe et me regardait avec une

tendresse qui me fit trembler. La porte de fer qui fermait ma prison n'était point ouverte : l'idée d'un pouvoir surnaturel s'empara de mes esprits à l'aspect de cet être, auquel je ne pouvais assigner aucune place dans la création.

— C'est l'esprit de Béringheld-le-Centenaire.

— Ce fut justement l'idée que j'eus ! il me dit d'une voix sourde, qui n'avait plus les caractères de la voix humaine, car c'étaient des sons rauques presqu'indéfinissables : — Butmel, tu es innocent. je le sais ! le vrai coupable devait se soustraire à la peine que les

enfans des hommes appliquent à leurs semblables, parce qu'il est des actions nécessaires. Cette raison, plus qu'humaine, ne peut pas être expliquée à ceux qui ne vivent qu'un jour. Apprends que le comte Béringheld était innocent aussi; mais, la justice humaine ne pouvait se passer d'une victime, et pour ton malheur je t'ai choisi !...

Ces mots portèrent un trouble dans mon âme, et je fus incapable de penser.

— Je dois donc, continua-t-il, te délivrer et ne pas souffrir que tu meure. Suis-moi? et regarde ce que la connaissance de tous les

lieux où l'homme réduit son semblable au désespoir, me donne de puissance pour devancer quelquefois le bourreau quand on est criminel!.. et pour sauver l'innocent.

A ces paroles, il porta sa main dans la voûte, et une énorme pierre, qu'il soutint sans fatigue, se détacha : il me prit par les pieds et m'éleva dans le vide formé par l'absence de cette pierre ; puis, me remettant la lampe, il m'ordonna de me placer à gauche, et plaçant ses mains sur le bord de la voûte brisée, il s'enleva par la seule force de ses poignets jusqu'à ma place. Dans un clin-d'œil il fut à mes côtés, une

corde fixée dans la pierre qui gissait en bas lui servit à la remettre à sa place dans le ceintre humide de mon cachot; et, unissant nos forces, nous l'attirâmes jusqu'à ce que le vieillard examinant une ligne noire tracée de notre côté, jugea qu'elle était arrivée au niveau de toutes les autres. Du mortier se trouvait tout préparé, il la maçonna, de manière à ce que dans vingt-quatre heures il devenait impossible de reconnaître par où nous nous étions enfuis.

Nous rempâmes dans un boyau très-étroit, qui nous conduisit dans un des égoûts de la ville, et

de-là sur le Rhône où une barque nous attendait.

Tout ce que m'ordonna cet être magique portait un tel caractère, il régnait dans toute sa personne une si grande conscience de sa force plus qu'humaine, qu'il semblait savoir d'avance que personne ne lui résisterait.

Son ascendant sur moi m'empêcha de faire une seule réflexion, je n'avais pas le courage de penser; et, lorsque je voulais lui parler, ma langue était comme glacée dans ma bouche. En fuyant ainsi je m'avouais criminel !...

Telle fut l'idée que j'eus, lorsque nous fûmes à Marseille. Le vieil-

lard m'emmena sur un vaisseau, et nous partîmes pour la Grèce. Je vis cette terre des souvenirs, puis, nous arrivâmes en Asie, sans que mon guide eût prononcé une seule parole devant moi : Il savait toutes les langues et jetait l'épouvante dans toutes les âmes. Il me conduisit jusque dans les Indes, dans un pays dont j'ignore le nom.

Nous traversâmes une foule de pays et de nations, et partout mon guide miraculeux allait trouver, dans un endroit écarté des villes, des vieillards ou des femmes qu'il plongeait, par son seul aspect, dans le plus profond étonnement, et auxquels il parlait leur langue.

A voir les hommages qu'on lui rendait, il était facile de présumer qu'on le prenait pour un *Dieu.* Les uns lui remettaient des plantes, objets des plus longues recherches; les autres, des produits animaux ou des raretés qui ne se rencontrent qu'une fois par siècle, tels que la graine du *Soan-Leynal*, ou la boule qui se forme dans la cervelle du tigre, et que les Tartares nomment *likaï.*

Enfin, nous arrivâmes vers une montagne extraordinairement élevée, près d'un fleuve d'une étonnante largeur. Le grand vieillard me fit gravir ce pic audacieux : environ à la moitié, nous rencon-

trâmes une grotte profonde, à l'entrée de laquelle était un vieillard vénérable. Aussitôt qu'il aperçut mon guide, il se prosterna à ses pieds et les baisa : Le Centenaire ne parut pas faire grande attention à ces marques de respect auxquelles il paraissait habitué.

— Butmel, me dit-il en français ( c'étaient les premiers mots que je lui entendais prononcer depuis Lyon), Butmel, il était impossible de vous laisser en France où vous auriez été découvert ; et, par une foule de raisons, vous ne pouvez plus y rentrer : la première, c'est que je ne le veux pas.

Vous ne manquerez de rien en ces lieux ; vous serez choyé. L'on vous fera vivre long-temps ; vous jouirez de tout, excepté de la liberté; car je vous défends de passer le pied de cette montagne. Lorsque la face des pays que nous avons quittés sera renouvelée, lorsqu'une génération aura passée, si vous vivez encore, alors vous pourrez revoir votre patrie! Fussé-je au bout de l'Univers, je donnerai l'ordre de votre départ et ces vieillards, dépositaires sacrés d'une science inconnue, entendront ma voix, verront mon signal, alors, le jour où vous serez libre vous sera signifié.

Ayant dit, il se tourna vers le vieillard, s'entretint avec lui dans un idiôme barbare; puis, le lendemain il disparut, accompagné d'une foule de vieillards singulièrement vêtus, qui, tous le contemplèrent avec respect et le suivirent long-temps des yeux.

L'on m'assigna, pour demeure, une grotte tapissée de coquillages et ornée d'une foule de choses. L'on me prodigua toutes les jouissances de la vie orientale, mais toutes les fois que je voulais franchir le pic de la montagne, je trouvais un homme armé qui s'élançait sur moi.

Sur cette montagne je fis connaissance avec des hommes et des femmes de diverses nations : ils m'apprirent leurs langages ; et tous ces êtres, enlevés à leur patrie par les bras de mon guide, me contèrent les choses les plus surprenantes : leurs aventures semblaient se disputer les événemens les plus surnaturels où toujours le Centenaire jouait le principal rôle.

Je t'en raconterai souvent, et tu frémiras plus d'une fois (*). Je fis la remarque suivante : tous

(*) Ces aventures ont été recueillies et seront publiées sous le titre de *Mémoires du Collége des Bramines du Mont-Coranel.*

ces individus obéissaient ponctuellement à leurs gardiens et paraissaient les aimer. A certaines heures, le gardien arrivait, prenait la main de celui dont la personne lui était confiée, et, sur-le-champ, l'homme ou la femme baissait la tête, en suivant ce qu'ils nommaient *le bramine*. Je les questionnai plusieurs fois sur cette singularité; personne ne put me répondre, il n'y en eut qu'un qui, une seule fois, me dit : *je vais dormir !*

Enfin, il y a environ *neuf mois, vers le* 1er *mars* 1780; mon Bramine me dit que le Centenaire venait de lui ordonner de me

laisser partir, enfin, que tu m'attendais, car il t'appela de ton nom de Marguerite Lagradna. Je fus stupéfait, je partis... et, me voici !....

Lagradna laissa voir sur son visage la plus profonde horreur.

— Butmel, dit-elle, le Centenaire était ici il y a deux jours ; il y était il y a neuf mois ; et, il y a neuf mois, lorsque je fus lui ouvrir la grille, je lui criai : — « Butmel ! Butmel ! » — il lança un effroyable éclat de rire, et me répondit *que tu n'étais point mort !*

Butmel resta pétrifié ; ces deux vieillards, se jetant un furtif regard, n'osèrent pas se retour-

ner : le bruit du vent les épouvanta ; ils laissèrent leurs diverses pensées voltiger dans leurs imaginations affaiblies, sans se hasarder à se les communiquer : seulement, Butmel, après un long silence, s'écria : — « L'on m'a raconté des choses plus extraordinaires encore! mais, en apprenant de semblables événemens, l'esprit s'effraie toujours.... Marguerite, craignons Dieu ! et ne cherchons pas à pénétrer de pareils mystères . . . . . .

. . . . . .

Telles furent toutes les circonstances qui accompagnèrent la naissance du général Tullius Bé-

ringheld : nous les avons rapportées avec la plus grande fidélité, parce que le général paraît, dans son manuscrit, y attacher une espèce d'importance.

Ce n'est, pour ainsi dire, que maintenant que commence la vie du général. Nous verrons, par la suite, comment elle peut se lier à tous les événemens du passé, du présent et de l'avenir de cette narration.

## CHAPITRE XII.

Mort du Comte. — Enfance de Tullius. — Ses dispositions. — Comment la révolution n'atteignit pas la famille Béringheld. — Veryno joue un rôle.

Mme DE BÉRINGHELD nourrit elle-même son enfant; elle déploya pour lui toutes les forces de l'amour maternel porté au dernier degré : il semblait que cette âme faible et nulle, dans tout le reste, eût été dédommagée par la nature en recevant une dose de tendresse, où s'était refugié tout

l'esprit et le sentiment qui peut animer l'âme d'une femme. Son fils lui tenait lieu de tout, elle l'adorait, se contentait d'un geste, d'un regard, et une douce correspondance semblait s'établir entre les yeux de la mère et du fils.

Elle jouissait, par une jouissance continue, suave et délicieuse, de tous les plaisirs des mères. Elle assistait au développement de ce petit être, comme à un spectacle, et elle en savoura toutes les peines. Elle eut tous les sourires de son fils, son premier mot, son premier pas, heureuse et mille fois plus heureuse que l'âme qui s'en-

vole des limbes vers le séjour céleste !....

Le P. de Lunada prit aussi beaucoup d'affection pour le petit Tullius, et il remarqua, dans l'héritier de cette maison, des indices qui prouvaient qu'il en serait le régénérateur.

Quant au comte de Béringheld, il mourut un an après dans un état d'imbécilité, qui fit regarder sa mort comme un bienfait. Depuis long-temps son deuil était porté dans l'âme de M^me^ de Béringheld. Sa mort produisit l'effet d'une nouvelle que l'on annonce à quelqu'un qui en est instruit depuis long-temps.

Il avait nommé le P. de Lunada tuteur de son fils, conjointement avec la mère ; mais le bon Père ne prit qu'un pouvoir tout-à-fait hors des attributions de la comtesse, il le fit naturellement, et de lui-même, car depuis que la comtesse avait un fils, son caractère prenait une sorte de consistance ; enfin son âme paraissait *retrempée* par cet événement qui jette dans la machine féminine tant de vigueur et de disposition à tous les courages et à tous les efforts : de-là leurs traits admirables et leurs faiblesses!...

L'enfance du jeune Tullius offrit des singularités assez remar-

quables, en ce qu'elles présageaient ce qu'il deviendrait un jour. Il déploya, dès l'âge de huit ans, une tenacité et une ardeur extraordinaires, dans tout ce qu'il entreprenait. Rien, sous sa main, n'était indifférent; et, jusque dans les palais de boue que ses doigts enfantins élevaient avec bonheur, on distinguait une recherche, un goût qui trahissaient une âme amie des porportions et des traits divers répandus dans la nature, et dont le peintre, la poëte, le musicien, ont appelé la réunion, *le beau idéal*. Il avait une singulière aptitude pour découvrir, chercher et trouver, mais une

fois qu'il arrivait à son but, qu'il parvenait à un résultat, tout était dit, il volait à une autre conquête. Par exemple : un jeu nouveau le captivait tout entier ! une fois su... il le quittait en se lassant tout-à-coup de ce jeu. Il en était de tout ainsi. Tullius employait toutes ses facultés pour conquérir en ne voulant jamais que des combats. Pour lui, le repos était une calamité.

Le P. de Lunada s'étonna des progrès que Tullius fit dans les sciences faciles que le bon jésuite lui apprit, et il s'étonna encore plus du dégoût que le jeune homme manifesta pour les ri-

chesses monastiques et l'ergotage des théologies.

Les idées de Tullius grandirent avec lui d'une manière étonnante: sa mère, au comble du bonheur de cette perfection, l'idolâtrait, et le jeune Béringheld fut habitué à voir tout plier sous sa volonté. Cette obéissance de la part d'êtres plus grands et plus forts que lui, loin de le rendre despote et capricieux, lui démontra, une fois pour toujours, qu'il ne fallait jamais rien demander que de juste et d'honnête. Agissant en cela bien autrement que tous les enfans, cette anomalie d'esprit indiquait déjà un homme

extraordinaire, que la raison éclairait de bonne heure de son divin flambeau.

Les mathématiques lui plurent singulièrement, il en apprit tout ce que le bon P. de Lunada en savait, il en sut même bientôt davantage.

Au milieu de toutes ces qualités, il y en avait une qui brillait au suprême degré : c'était une certaine tendance à l'exaltation mêlée à un certain ensemble de grandeur chevaleresque qui lui rendait *la foi du serment* une chose sacrée; qui le portait à admirer Régulus revenant chercher la mort; les Spartiates; Aristide;

Thémistocle, mourant plutôt que de combattre contre sa patrie, etc. Son âme de feu semblait avoir été conçue par des substances recherchées avec un soin curieux par l'auteur de ses jours. Aussitôt que l'on causait avec ce jeune enfant, on oubliait la laideur originale et spirituelle de son étrange figure, pour admirer la vivacité de ces réparties et son âme taillée, sur des proportions grandioses, dans tout ce qu'il y a de noble et de plus sublime dans la nature humaine.

Néanmoins, on remarquait encore ( c'est au P. de Lunada que nous devons ces observa-

tions, car il s'apercevait de tous ces diagnostiques) on voyait, dis-je, que cette tendance à tout découvrir l'amenait à un profond dégoût pour les choses humaines, à une mélancolie extrême; et l'on pouvait répondre que ce jeune génie ne vivrait qu'en trouvant un sujet inépuisable de recherches et de travaux.

Une fois qu'il était détrompé de sa croyance sur telle chose que ce fût, son enthousiasme cessait, tout finissait, et il fallait un autre aliment à sa curiosité et à son ardeur. A le voir, on aurait dit que le feu animait ses veines, qu'il y roulait des torrens et

cette grande activité, cette force énergique ne diminuaient en rien sa bonté naturelle et sa pitié touchante.

Ainsi, l'on peut imaginer avec quelle aptitude et quelle enthousiasme il parcourut le champ vaste des sciences. La bibliothèque de Béringheld lui fournit les élémens et les livres nécessaires. Il dévora tout.

Son amour pour sa mère allait à l'excès, si toutefois on peut imaginer qu'il y ait de l exces dans ce sentiment qui, tel énergique qu'il devienne, n'aura jamais le nom de *passion*, parce qu'il ne s'y trouve rien de

ce qui ravale les passions. Il ne renferme que ce qu'il y a de pur et de grand. C'est presque le seul sentiment parfait chez l'homme.

Aussi Mme de Béringheld, heureuse, vivait de la vie de son fils, et elle tremblait en songeant avec quelle furie les passions se déchaîneraient dans cet âme énergique et grande, incapable de ces choses mitoyennes qui dévoilent des esprits étroits et des conceptions rétrécies. De grandes vertus ou de grands crimes, selon leur position; telle est l'enseigne, telle est la devise de ces caractères destinés à pla-

ner en aigles, ou à mourir dans la fange.

— Mon père, disait-il étant tout petit, pourquoi l'univers est-il rond?

—Parce que Dieu l'a fait ainsi.

— Mais l'homme ne connaît pas tout l'univers, ainsi comment sait-il qu'il est rond?..

Le P. de Lunada, frottait la manche de sa soutane, en baissant les yeux, et son intelligence était à bout.

— On l'imagine, répondit-il.

— Ah! je vois, dit l'enfant avec un malin sourire, on dit cela pour s'en débarasser; car, s'il n'était pas rond, comment

en trouver la fin et le terminer.

— C'est cela mon petit, reprenait Lunada, il est infini.

— Qu'est-ce que l'infini? mon père?...

— C'est Dieu, répondait le jésuite, pour couper court.

— Je ne comprends pas, s'écriait l'enfant, et il réfléchissait toute la journée, en regardant Lunada d un petit air sournois.

A dix ans, il écoutait avec avidité, les récits que la vieille Lagradna et Butmel lui faisaient, tour-à-tour, des mystéres de sa naissance, des traditions qui couraient sur son ancêtre Béringheld-Sculdans le centenaire, lequel

vivait encore, quoique né en 1450, et qui parcourait l'univers depuis trois siècles et demi, en conquérant toutes les sciences et tous les pouvoirs.

On sent tout ce que ces faits merveilleux, racontés par Lagradna et Butmel, surtout comme témoins, devaient produire sur l'imagination du jeune enfant, ami de tout ce qui tenait au romanesque et à l'extraordinaire.

Quant aux faits, que la sage-femme avait appris de son père et de son grand père, relativement à Béringheld le centenaire, ils se coordonnaient si bien, qu'il

était impossible de ne pas y croire, et Tullius ne se trouvait heureux qu'entre les deux centenaires, encore amoureux, qui lui racontaient ces histoires d'une voix cassée, dans une chaumière et au coin d'un feu qu'ils tenaient, disaient-ils, de la libéralité du Centenaire.

Puis, toutes les histoires des habitans du mont Coranel, étaient une mine féconde, que le vieux Butmel rendait inépuisable, par la manière lente et longue dont il racontait.

Ces prodiges, ces enchantemens, les diverses descriptions du Centenaire, et les formes bizarres

sous lesquelles il apparaissait dans tous les pays du monde, se gravaient dans la jeune tête de Tullius : il admirait le bonheur de cet être privilégié qui devait connaître toutes les sciences, savoir toutes les langues, toutes les histoires, et qui portait dans son crâne la somme totale des connaissances humaines.

Ainsi, dès sa plus tendre enfance, Tullius était frappé de la vérité de ces récits, et lorsqu'il rentrait au château, en regardant sur le *Péritoun* pour tacher de voir le grand vieillard, il demandait à sa mère si les histoires du ménage centenaire étaient véri-

tables, et Mme de Béringheld, prenant un air grave, lui répondait:

—Tullius, j'ai vu le Centenaire, c'est à lui que je dois la vie: en vous mettant au monde, nous aurions péri vous et moi, sans sa science. Tullius, vous le verrez quelque jour, car *il* vous aime.

—Mais, petite mère, disait l'enfant; est-ce qu'il a 300 ans?

— Je l'ignore, Tullius, tout ce que je puis dire, c'est que j'ai vu le vieillard que t'a dépeint la vieille Marguerite.

— Et je lui ressemble!..

A ces mots, et pour ne pas répondre, la comtesse prenait son

enfant, le couvrait de baisers : puis, sa curiosité irritée le faisait retourner chez Lagradna, pour entendre encore tout ce que Butmel et sa femme savaient.

A douze ans, Tullius ne rêvait que des grecs et des romains, il parcourait les montagnes en leur donnant les noms de tous lieux célèbres dans l'histoire, et là, il s'échauffait en voyant le Péritoun, baptisé du nom de Capitole; il admirait les Thermopyles, le cap *Sunium*, et la Vallinara était tour-à-tour la plaine de Chéronée, Orchomène, le Champ-de-Mars et le Forum.

A quinze ans, il comprit les

mystères de la vie sociale, il s'apperçut que l'on gouvernait les hommes en leur mettant un frein comme à des chevaux, c'est-à-dire en se rendant maître de leurs goûts, en flattant leur amour-propre, et servant leurs passions. Il vit le monde divisé en deux classes distinctes, les grands et les petits ; il conçut que tout homme devait d'abord, pour son propre bonheur et pour pouvoir faire celui des autres, se mettre dans la classe des puissans.

A seize ans, il ne pensa plus qu'à la gloire, aux batailles, et à tout ce qu'il y a d'éclatant dans la vie : le pouvoir, les hauts faits,

les triomphes, le séduisirent, et la trompette éclatante, qui réveillait Thémistocle, vint étourdir son oreille.

C'est ici, c'est à cet âge que nous allons le prendre, en passant sous silence, ses chasses dans les montagnes, ses courses et ses espièglerie, qui, toutes cependant, portaient un singulier caractère d'originalité et montraient des idées, qu'il n'est pas permis à tous les enfans d'avoir, sous peine d'être des *génies*.

On était en 1797. Les effets de la révolution avaient été nuls pour le village et le château de Béringheld, que leur situation

rendait inaccessibles aux conséquences meurtrières du système d'alors. Le jeune Béringheld étant mineur, il ne pouvait être l'objet d'aucune envie et d'aucune haine.

D'un autre côté, le représentant du peuple, et le chef du département, dont le village de Béringheld fit partie, se trouvèrent d'anciens moines, amis du père de Lunada, et avec lesquels il avait eu des correspondances secrettes touchant la compagnie de Jésus, ( correspondances autrefois criminelles, qui pourraient bien expliquer comment l'*esprit* du Centenaire avait imposé silence au R. P., lors de leur fameuse

conférence nocturne ), ainsi le P. de Lunada, tuteur de Béringheld, préserva son pupille et sa mère de toute tentative.

C'est ici le moment de reparler du garde général des bois de la couronne, et de sa jeune et aimable femme. Ce garde, nommé Véryno, fut chargé, par le père de Lunada, de l'administration de tous les biens de la famille Béringheld. Lors de la mort du comte, l'immensité des propriétés, ne les rendaient pas propres à être gouvernées par le P. de Lunada et M^me^ de Béringheld : Véryno, en dirigeant cette vaste fortune, était dans son élément;

la nature l'avait créé, tout à la fois honnête homme et administrateur. A l'époque où tout citoyen pouvait prendre sa part de souveraineté générale, Véryno favorisa le premier élan de notre révolution, il s'en mêla en honnête homme, ne commettant aucune barbarie et secondant son opinion, par des moyens doux, que tout homme pourrait avouer, avec honneur même.

Il réussit à réaliser les sommes que la famille Béringheld possédait à Paris, chez les banquiers; et, prévoyant des malheurs, il eut le bon esprit d'envoyer cet or à Béringheld, où il dormit enfermé

soigneusement. La maison Béringheld possédait encore de grands châteaux, dans diverses départemens, partout l'on n'y vit que l'homme d'affaires Véryno, que le pouvoir des grands, qui se succédèrent dans la machine républicaine, rendait invulnérable. Enfin, l'honnête Véryno fit entendre, à Mme de Béringheld, que ses châteaux inutiles devaient être abattus parce que leur destruction, par l'ordre du citoyen Béringheld son fils, lui procurerait de l'argent sans diminuer les revenus, et, ce qui serait encore plus précieux, une sauve-garde par une espèce d'approbation au système

alors en usage : de plus, Véryno semait la nouvelle que le jeune Béringheld allait se rendre aux armées, comme simple soldat.

Ces manœuvres savantes et l'habileté de Véryno parèrent tout les coups, et la maison de Béringheld ne souffrit en rien de la tourmente révolutionnaire.

Un seul jour, en l'absence de Véryno, l'ordre fut expédié d'arrêter M^me^ de Béringheld et son fils, comme étant *Aristocrates* ; mais une puissance invisible envoya le signataire à l'échafaud.

Véryno reçut des avis très salutaires d'un homme qu'il ne rencontra jamais. Ce fut ainsi que

ce sage administrateur augmenta les capitaux de la famille et les siens propres, par des opérations tracées dans certaines lettres anonymes, qui ne le trompèrent jamais.

Toutes ces explications données, nous allons entrer dans les détails de la vie du général.

## CHAPITRE XIII.

Désirs de Tullius. — Fuite projetée. — Elle échoue. — Une Marquise tombe des nues.

On était en 1797, le jeune Tullius, âgé de 17 ans, effrayait chaque jour sa tendre mère en ne parlant que des armées françaises, de leurs succès, de leurs revers, et de son envie démesurée d'aller partager les lauriers dont tant de fronts se couvraient.

— Suis-je fait pour passer ma vie dans un château gothique, au

milieu de ces montagnes, et vivre en hobereau, sans que l'on puisse dire après moi . — Il fut un Tullius digne de ses ancêtres?

— Mon fils il y a des gloires qui ne font pas trembler les mères sur la vie de leurs enfans, disait madame de Béringheld.

— Les sciences, répondait le vieux père de Lunada, offrent un vaste champ où l'on moissonne des lauriers que des malheurs partiels ne souillent jamais. Mon Tullius, voyons! découvre une planète, invente un poëme, sois Newton, sois orateur, musicien et ton nom, mon enfant, passera d'âge en âge!...

A ces mots, l'œil du jeune homme s'enflammait, il voyait une larme sur la joue de sa mère et il courait l'essuyer en l'embrassant.

Alors madame de Béringheld détournait l'ardeur de son fils sur un autre sujet en lui parlant d'aller à la recherche de Béringheld le Centenaire. Alors elle obtenait quelques journées de répit, car le jeune homme songeait profondément lorsqu'il examinait les mystères renfermés dans le fait de l'existence de Béringheld-Sculdans.

Cent fois il lisait et relisait la lettre mystérieuse qui paraissait écrite par le personnage qui assista sa mère dans sa couche la-

borieuse, les initiales qui servaient de signature lui semblaient évidemment celles des noms de Béringheld-Sculdans.

Un événement vint ajouter à ses incertitudes sur la vraisemblance d'un pareil fait, que sa raison lui faisait révoquer en doute. Véryno, l'intendant, arriva au château; et, rendant compte de toutes ses opérations, il parla de lettres anonymes : Tullius demanda sur-le-champ à les voir pour les comparer à celle du 28 février 1780.

Véryno, tirant de son portefeuille la première venue, présenta-la suivante :

« Sortez de Paris aujourd'hui, » parce qu'un mandat d'arrêt est » décerné contre vous par le parti » qui triomphe.

» Rentrez après demain, parce » qu'il n'y aura plus de danger.

» Vendez vos assignats aussitôt » que vous le pourrez, car ils vont » tomber dans le discrédit. »

B. S.

Le jeune Tullius frémit et pâlit en reconnaissant l'écriture grosse, lourde, lâche et tremblée du billet mystérieux. Mais bientôt, reprenant son caractère énergique, il résulta de cet événement que sa dose de curiosité fut aug-

mentée d'une dose encore plus forte, et qu'il ne put mettre en doute l'existence d'un être mystérieux qui protégeait sa famille.

Enfin, les nouvelles de l'armée devinrent de nature à tout contrebalancer dans l'esprit du jeune Tullius, et sans rien dire, il se disposait, le 10 mars 1797, à patir de Béringeld avec Jacques Butmel, neveu du fiancé de Lagradna, lorsqu'une aventure l'arrêta.

Un des soins du père de Lunada, et même son soin principal, avait été de préserver le jeune homme du *pêché de la chair*, pour nous servir des expressions du vieux jésuite; il y était parvenu en main-

tenant Tullius dans une tension d'esprit perpétuelle, au moyen des études et des travaux dont il le surchargeait. D'un autre côté, il ne lui dépeignit le beau sexe que sous les couleurs les plus sombres ; il lui démontrait qu'en se livrant aux femmes, on se préparait des chagrins produits par leurs petites passions et leurs fantaisies qui nous subjuguaient par une singulière loi de la nature; que les grands hommes ne conservaient leur génie et leur activité qu'en ne perdant pas leur énergie dans ce commerce matériel et sans charme. Enfin, le bon père, ayant toujours un faible

pour son Ordre, représentait que ce qui rendit sa Société si puissante, c'est que tous ses membres faisaient vœu de chastete, ce qui tournait ces esprits vers les *sommités*, et les grandes découvertes.

Madame de Béringheld gémissait de voir son fils privé d'un des plus vifs plaisirs, la source de tant de douceurs, mais elle ne trouvait point d'argumens victorieux quand le père de Lunada lui disait que son fils se sauverait de l'enfer par la chasteté, et que du reste sa passion pour les femmes arriverait toujours assez tôt.

Madame de Béringheld pensait que si cette privation devait pro-

curer à son fils la félicité des anges, il fallait bien en prendre son parti, parce qu'un bonheur éternel valait beaucoup plus que quelques instans d'un bonheur fugitif.

Alors le père de Lunada faisait observer qu'il n'y avait pas de privation pour Tullius, parce qu'on ne désire pas ce qu'on ignore

La comtesse, tout en se taisant et malgré sa grande dévotion et sa confiance dans les avis de Lunàda, ne pouvait s'empêcher de souhaiter au fond de l'âme, de voir son fils le plus heureux possible : or, comme une femme sait

à quoi s'en tenir sur cet article, elle trouvait son fils malheureux. Elle n'osait toucher cette corde si sensible; mais elle aurait de bon cœur sacrifié quelque chose pour qu'une femme du grand ton, entre trente-cinq et quarante ans, habitât un château à une lieue du sien; que cette femme fût belle, spirituelle, et que, sage héritière des maximes d'une cour détruite, elle aimât les jeunes gens plutôt que les hommes d'un certain âge.

Tullius, ignorant sur cette partie autant qu'il était savant sur d'autres, n'en ressentait pas moins ce que Saint-Augustin ap-

pelle *des avis de la nature*. Chaque fois que dans les montagnes, il rencontrait une jeune fille, jolie, à la taille svelte, il s'enflammait, la regardait, n'osait lui parler ni lui serrer la main, et l'embrasser lui paraissait impossible. On voit qu'il n'existait pas de lycées dans cette partie de la France; car si le jeune Béringheld y avait été mis seulement vingt-quatre heures, je réponds qu'il aurait, au sortir de classe, embrassé les jeunes filles, sans rougir ou en rougissant.

Cependant Véryno l'intendant avait eu en 1781 une fille qu'il nomma du doux nom presqu'ita-

lien de *Marianine;* elle marchait alors vers seize ans; souvent elle rencontrait le jeune Béringheld dans les montagnes, mais comme ils étaient aussi timides l'un que l'autre, leurs discours n'allaient pas seulement jusqu'au demi-tiers de l'alphabet de l'amour, et leurs promenades n'aboutissaient guères qu'à cueillir des fleurs, prendre des oiseaux, ou chasser, Tullius, avec son fusil et Marianine, avec un arc et des flèches. Marianine et Tullius, ayant un doux penchant l'un pour l'autre, en restèrent au serrement de main; cependant, la jeune fille, comparativement plus âgée,

était aussi la plus avancée dans l'alphabet; et Béringheld, tout laid qu'il se présentait à sa jeune et timide imagination, ne lui en paraissait pas moins le plus joli garçon du monde, ayant l'âme la plus belle, la plus franche que l'on pût trouver.

La tendre Marianine n'exprimait rien qu'avec un sourire, et ce sourire devenait indéfinissable à force de grâce, lorsqu'elle parlait à Tullius. Pour elle, Béringheld déployait toutes ses forces, son éloquence, son savoir. Ces deux êtres charmans s'aimaient sans que le jeune homme s'en doutât; pour Marianine... la question est indécise.

Ainsi, le 10 mars, Béringheld se disposait à quitter ses chères montagnes, le bon Lunada, Marianine et sa mère : il devait partir pendant la nuit, et il ne rentra au château qu'après être convenu avec Jacques du signal et des apprêts.

Le déjeûner se passa d'une manière silencieuse ; madame de Béringheld remarqua en tremblant l'expression inaccoutumée du visage de son fils ; ce visage était un miroir fidèle des pensées qui se pressaient dans son âme. L'on y lisait comme dans un livre. Or, on ne quitte pas une mère adorée, on ne la laisse pas dans

le chagrin, sans faire de sérieuses réflexions, et madame de Béringheld, trop peu physionomiste pour les deviner, était toutefois trop bonne mère pour ne pas voir que son fils avait de l'inquiétude et qu'il roulait quelque projet dans sa jeune et bouillante cervelle.

Le jeune homme se leva brusquement après le déjeûner, et passa de la salle à manger sur le perron du château; sa mère l'y suivit tout doucement.

— Qu'as-tu donc, mon fils? tu fronces le sourcil, et ta figure ressemble à celle de ton ancêtre *le Centenaire!*.... et elle se mit

à sourire, mais ce sourire déguisait une inquiétude mortelle.

Tullius s'était détourné ; sa mère, suivant le visage de son fils, aperçut des larmes qui firent venir les siennes : à son tour. Tullius regarda sa mère, et, la prenant dans ses bras, il la serra avec force en l'embrassant à plusieurs reprises.

— Tu as du chagrin, Tullius, dis-le moi? ce n'est peut-être rien, et si c'est quelque chose nous serons deux à pleurer.

Ces touchantes paroles ébranlèrent l'ame du jeune voyageur.

En ce moment, ils virent, dans l'avenue qui précédait le tourne-

bride, un cavalier singulièrement habillé qui faisait galopper son cheval à bride abattue, tellement que le coursier semblait avoir pris le mors au dents.

Tullius ne connaissait, dans le pays, personne assez habile pour diriger un cheval avec autant de dextérité, et ce qui dérangeait encore plus les conjectures qu'il formait, c'est que le cavalier vêtu de blanc, portait un chapeau à plumes que l'éloignement ne permettait pas de distinguer. Bientôt, le cheval franchit le tournebride; alors Beringheld aperçut une robe, un chapeau de femme, un grand schall, et

cependant les jambes du cavalier androgyne pendaient de chaque côté du cheval, et étaient chaussées par des bottes à l'écuyère.

En une minute la prairie est franchie, le cheval tout sanglant tombe mort au perron, Tullius arrive assez à temps, et est assez adroit pour saisir dans ses bras une femme qui se serait infailliblement tuée : il la pose à terre, elle se met à rire, monte lestement les marches en faisant retentir le perron du fer de ses bottes qui furent couvertes par une robe de drap blanc, puis elle appliqua ses gants sur le nez de Tul-

lius, en lui disant : — On vous remercie, beau page !....

Aussitôt, elle se tourne vers Mme de Béringeld, et lui dit :

—Suis-je bon écuyer, comtesse?..

— Hé par quelle aventure vous trouvez-vous, ma chère, dans un pareil équipage? s'écria madame de Béringheld.

— Ah! vous allez le savoir! » et la jeune femme jette avec grâce ses bottes à droite, à gauche, en agitant ses jambes comme si elle eût voulu donner deux coups de pied; elle sort, de chaque énorme botte, les deux plus jolies jambes, et les deux plus jolis petits moules à souliers de satin blanc que l'on

puisse voir; puis, prenant la comtesse par la main, elle entra, en chantant, dans la salle, s'assit, et demanda à manger en ôtant son chapeau : alors elle laissa voir ses beaux cheveux noirs et un col qui semblait tourné par Myron, et posé sur ses épaules par Phidias.

L'esprit, la gentillesse, la pétulance, l'ensemble gracieux de tous les mouvements de cette sylphide, avaient pétrifié le jeune Tullius : il ne pouvait concevoir l'idée d'une pareille femme, car madame de Béringheld et le reste des femmes du village, Marianine exceptée ainsi que sa mère, ne

lui representaient pas le sexe de manière à lui en donner une haute idée. Marianine, la belle Marianine, était d'un genre de beauté tout opposé à celui de l'inconnue, dont la vivacite et la grâce piquante faisaient rester Béringheld dans le plus profond étonnement.

La singulière phrase par laquelle elle l'avait remercié de lui avoir sauvé la vie, le peu d'importance qu'elle paraissait y attacher, son coup de gant sur la figure, son joli mouvement pour chasser ses grosses bottes, son pied délicat, sa jambe si bien faite et la recherche de toute sa

personne, furent autant de traits qui changèrent les idées du pauvre Tullius.

L'on peut juger de son empressement à suivre l'inconnue, et à se tenir à côté de sa mère, en fixant ses deux yeux sur l'étrangère.

La jeune femme en le voyant serré contre la robe de madame de Béringheld se mit à rire, et s'écria :

— Il a l'air d'un petit poulet qui ne peut sortir de dessous l'aîle de sa mère.... pourquoi l'ai-je appelé beau page? je m'en repens en vérité!.. Ces paroles, et le fin sourire dont elle les accompagna,

piquèrent au vif Béringheld qui rougit et jura en lui-même de montrer qu'il était plus qu'un poulet.

— Mais, me direz-vous, ma chère... reprit la comtesse.

— Oui.... oui.... dit la jolie femme qui mangeait avec une appétit admirable ; je pense, chère amie, que vous avez entendu parler de tout ce qui se passe ; hé bien, nos marquisats ne sont plus de mise, et depuis sept ans la nation cherche un autre costume... Ah ! dit-elle en s'interrompant, nous portons les cheveux à la *titus*, des robes à la *grecque*, des chapeaux à la

*victime*, il y a des femmes qui sont divines...

Et l'inconnue de manger, de sourire de la manière la plus aimable ; chaque mouvement était une grâce, chaque geste un attrait, chaque parole une perle qu'elle jetait.

— Depuis long-temps nous passions pour polis, reprit-elle, et autrefois on n'aurait pas souffert que l'on emprisonnât une marquise de Ravendsi : tout est changé ; un beau matin, sans attendre que j'aye fait ma toilette, on m'a claquemurée sans me demander « *es-tu chien*, *es-tu loup ?*... ce n'est pas tout, ma

chère amie, on a voulu me tuer ; conçois-tu cela ?.... un jeune officier des mousquetaires gris m'a fait sauver de ville en ville, de forêt en forêt, et j'ai gagné ce pays-ci ; arrivée à G... l'on m'a reconnue, je ne sais comment.

— A ta beauté, reprit Mme de Béringheld.

— C'est possible ! dit la marquise en riant et montrant les plus jolies petites dents à travers deux lèvres de corail ; bref, j'ai trouvé là un honnête citoyen, car l'on s'appelle *citoyen*, nous sommes des *citoyennes!*... ce citoyen, donc, se nommait Véryno.

— C'est notre intendant.

— Ah! vous avez encore des intendans !... s'écria la marquise de Ravendsi : les nôtres ont levé le masque! ils se trouvent aussi riches que nous ; en vérité, tout change!... quoi qu'il en soit, ce matin j'ai pris la culotte de peau d'un gendarme, son cheval, ses bottes et me voilà. Je suis arrivée promptement, car l'on avait mis des gens à ma poursuite... mais pour la forme. Un ancien jésuite l'ami de je ne sais quel père de Lunada, que vous devez avoir ici ; lequel jésuite ou capucin est maintenant représentant indigne du peuple français, a pris sur lui de fermer les yeux, et le

citoyen Véryno m'a dit que je ne serais point inquiétée ici. Quant à mes biens, mon hôtel, mes diamants et mes robes, qui soignera tout cela ?... néant. Mais, comme disaient nos gens avant d'être peuple, le soleil luit pour tout le monde, par conséquent il doit luire pour les marquises.

Cette volubilité, l'esprit que madame de Ravendsi mettait dans ses moindres paroles, ses gestes, ses sourires, sa moindre attitude, firent éprouver au jeune Béringheld les effets de l'*incantation*. Il était immobile et suivait de l'œil tous les mouvements vifs, mutins, légers, de cette jeune

femme. Madame de Ravendsi, fut flattée au dernier point de ce muet hommage, de cette admiration stupide qui prouvent la beauté d'une femme, bien plus énergiquement que les paroles les plus exaltées, et les compliments les plus sincères.

— Pour quelque temps, ma chère comtesse, vous serez mon soleil et ma providence, sans que je vous souhaite de venir prendre votre revanche à Ravendsi.

— Vous êtes ici chez vous, dit madame de Béringheld avec le sang-froid et la gravité qui ne l'abandonnaient que lorsqu'il s'agissait de Tullius. Cette phrase ainsi

prononcée avait un caractère de vérité, de franchise qui mettait à l'aise. Je ne croyais pas, reprit la comtesse, que vous dussiez venir ici en proscrite, après vous avoir vue aussi brillante à la dernière fête de la cour en 1787.

— Vous n'êtes donc pas revenue à Paris, depuis, interrompit la marquise.

La comtesse montra, par un geste, que son fils avait rempli tous ses moments. Le jeune Béringheld embrassa sa mère.

La journée fut pour Tullius un moment : quand la nuit arriva, quand Jacques vint faire le signal convenu, Béringheld descendit,

et dit à son confident que leur départ n'aurait lieu que dans quelques jours.

Je ne crois pas que l'on puisse dépeindre, ni rendre par des paroles les millions d'idées qui se pressent dans la tête d'un jeune homme pendant la nuit, lorsque, dans la journée, il a entrevu vaguement et pour la première fois, qu'une femme tient dans ses mains son bonheur, et que nous dépendons d'elle. Tullius ne rêva que de madame de Ravendsi; il étudiait, en lui-même, tout ce qu'il pourrait lui dire; il arrangeait d'avance ses phrases, il repassait dans son imagination les

grâces mutines qui se jouaient sur cette jolie figure pleine de vivacité et d'esprit, et il ne savait que penser de ce nouveau sentiment qui se glissait dans son âme.

Il la comparait à Marianine, et il s'étonnait de ce que Marianine ne fît naître en lui que des sentimens d'une candeur inimaginable, d'une suavité divine, tandis que le souvenir d'un geste de Sophie de Ravendsi l'éblouissait, en excitant chez lui une foule de désirs : l'une parlait au cœur, l'autre aux sens et à la tête.

## CHAPITRE XIV.

Déclaration d'amour. — Chagrin de Marianine. — Bonheur de Tullius.

Un jeune papillon qui voltige de fleur en fleur; un cygne qui se joue dans les eaux d'un lac; un coursier déployant ses forces et livré à ses gaîtés naïves, dans la prairie qui l'a vu naître; un cristal dont les facettes brillent d'une foule de couleurs, en changeant à chaque instant; les ca-

prices, d'un enfant, et les caprices d'une onde qui s'insinue gracieusement dans les sinuosités d'une roche marine, ne sont que d'imparfaites images de M^me^ de Ravendsi : ayant épuisé les trois règnes pour en donner une idée, il ne me reste plus qu'à laisser le champ libre, à ce que l'on n'a rangé dans aucune cathégorie, je veux parler de cette imagination brillante, don céleste! qui fait que vous vous figurez cette pétulante marquise avec un nez retroussé, des yeux d'une limpidité pleine de mutinerie, enfin vive comme la poudre, légère comme une femme, de l'esprit jusqu'au bout

des ongles ; jolie comme une grâce, mais une grâce maligne ; originale comme la nature, et je consens à perdre mes *Mémoires des Bramines du Coranel*, si ce que vous imaginez n'est pas vrai !

A côté de ce portrait mettez Tullius Béringheld, n'ayant aucune idée du ton et des manières qui forment le code des petits-maîtres, disant ce qu'il pense tout haut, l'air gauche dans les attitudes que l'on doit prendre, gauche dans les compliments qu'il essaie, enthousiaste, oubliant tout ce qu'il sait pour déchiffrer le *livre d'amour*, et paraissant n'y rien comprendre ; consultant

le père de Lunada, qui n'était pas très-instruit, n'osant regarder M^me^ de Ravendsi qui se moquait de lui; enfin voyez-le, aimant jusqu'à la moquerie qui le perçait d'outre en outre? alors, vous aurez une idée de ce qui pouvait se passer dans le château de Béringheld.

Un mois après l'arrivée de cette pétulante marquise, le jeune Tullius était déjà méconnaissable et sa mère jouissait en secret des changemens que les observations piquantes de M^me^ de Ravendsi produisaient dans les manières de son fils. — Enfin, un soir Tullius était assis sous un peuplier à côté de la marquise qui

ne pouvait s'empêcher d'admirer le sublime aspect d'une soirée de ce beau mois de mai qui contient les espérances de la nature, qui voit les premiers feuilles et les premiers boutons.

— Je n'avais jamais imaginé que la campagne pût être plus belle qu'une décoration d'Opéra, dit M^me^ de Ravendsi.

—L'Opéra est donc bien beau, s'écria Tullius, si les hommes ont pu donner l'idée d'un pareil spectacle : voyez, madame, ces montagnes éloignées dont les cîmes pyramidales se dessinent avec fierté sur l'azur des cieux! ces vastes vallées aëriennes semblent

vouloir retenir les ruisseaux de pourpre et de lumière dont la source se tarit en colorant ces crêtes neigeuses par des teintes d'une telle richesse que jamais le pinceau ne pourra les retracer! voyez ce vallon dont chaque brin d'herbe est chargé d'une émeraude et d'un diamant, par l'effet bizarre des rayons du soleil qui trouvent passage à travers les montagnes!.. et, ce spectacle est complet, puisque deux êtres tels que nous l'admirent et le comprennent. En face la nature, à l'aspect de ses magiques tableaux, à côté de son chef-d'œuvre, comment l'âme ne pren-

drait-elle pas des sensations extrêmes?...

Tullius s'abandonnant à son enthousiasme, parla avec une éloquence dont la source était dans les yeux de la marquise qui, tout étonnée, regardait le torrent s'échapper des lèvres du jeune homme; elle sentit sa légèreté disparaître, son âme participer à l'ardente imagination de Béringheld, et elle resta les yeux fixés sur cette figure dont tous les traits de laideur devenaient les traits du génie et de l'enthousiasme.

—Je vous aime! dit enfin Tullius avec cette voix qui, de sonore et

de majestueuse qu'elle fut, s'abaissa vers les sons de la timidité et de la prière.

Ce mot rendit la marquise à elle-même, elle se mit à rire et s'écria : — « Il y a un mois que je le sais !..... mais ajouta-t-elle avec un ton qui transporta Béringheld de joie et de bonheur, il n'y a qu'une heure, qu'une minute que la mémoire de ma tête a passé dans mon cœur.

Béringheld ne sachant pas que pour ces cas là, il y a des phrases toutes faites comme : *Femme charmante !... Femme adorable !....* etc., se contenta de serrer la marquise dans ses bras,

et de s'asseoir à côté d'elle, en la regardant avec une expression que je laisse à rendre aux génies qui peignirent Corinne et Endymion.

Mme Ravendsi s'aperçut bien de l'ignorance du jeune homme d'après ces mouvemens dictés par la seule nature, et elle se mit à rire, ce qui rendit Tullius honteux et tremblant : il crut que la marquise se moquait de lui, et il l'exprima avec une énergie de parole qui peignit son âme en proie à la douleur.

—Pauvre enfant!... s'écria Mme de Ravendsi; allons, levez-vous, ajouta-t-elle avec cet accent de

tendre compassion et de douce ironie que les femmes savent si bien prendre. Aussitôt elle prit le bras du jeune homme et s'appuya dessus de manière à mettre le comble à l'embarras et à l'incertitude de Tullius, qui ne dit plus rien jusqu'à ce qu'il fut au château.

Mme de Ravendsi laissa Béringheld se plonger dans cet océan de délices qui vient inonder l'âme d'un homme, lorsqu'il a dit *j'aime*, et qu'il s'aperçoit que celle à qui ce mot est adressé répond à tout ce qu'il signifie: mais la marquise, vive et spiri-

tuelle, s'attacha à cette âme naïve beaucoup plus qu'elle ne s'imaginait devoir le faire, et elle entraîna Tullius dans le vaste champ d'un sentiment réel.

Néanmoins, elle n'en resta pas aux premières lettres de l'alphabet, et sans aller jusqu'au Z, on peut affirmer, d'après les aveux du général, que madame la marquise fit épeler à son jeune ami beaucoup plus que les deux tiers, ce qui doit s'arrêter à la dix-sept ou dix-huitième lettre.

On doit concevoir avec quelle ardeur une jeune imagination et un homme du caractère de Béringheld se jetèrent dans la car-

rière qu'ouvre cette première sensation : bien que son cœur ne ressentit rien pour la marquise, (ce dont il ne s'apercevait pas) comme cette femme s'adressait aux sens et à la tête d'une manière étonnante, il s'en suivait un espèce de reflet moral qui faisait croire au jeune homme que cette passion était réellement ses premières amours.

La marquise avait subjugué tellement son âme, que depuis qu'elle habitait le château, Marianine fut effacée du souvenir de Tullius, de telle sorte qu'il semblait qu'il ne l'eût jamais connue, et cependant, on pouvait hardi-

ment répondre qu'elle seule s'était gravée dans son âme et dans son cœur d'une manière inéfaçable ; et, s'il eût été dans les montagnes, s'il eût vu Marianine, le prisme brillant de l'amour de la marquise se serait brisé comme une bulle de savon qui heurte contre un rocher. Mais Béringheld, rangé sous une domination trop puissante, ne sortait même pas du château et ne connaissait qu'une seule place, celle qu'occupait Mme de Ravendsi.

Si la marquise n'avait mis aucun sentiment de tendresse dans l'*éducation* du jeune Tullius, elle eût joué un rôle qui la rendrait, aux yeux de certaines per-

sonnes, une femme d'un caractère vil : cependant, cette manière d'agir aurait sauvé le jeune Béringheld d'un précipice vers lequel il courait à grands pas.

En effet, subjuguée par le contact de cette âme sublime et portée vers tout ce qu'il y a de noble et de généreux, la marquise suivait la pente que Béringheld imprimait à leur sentiment l'un pour l'autre : et madame de Ravendsi, oubliant sa vie passée, le temps, les lieux, les circonstances, s'abandonnait au charme inexprimable de faire le bonheur d'un homme digne d'elle, le premier qu'elle eût trouvé, malheureu-

sement trop tard. Elle avait trop de finesse et d'esprit pour ne pas s'apercevoir que Béringheld ne l'aimait pas d'amour, et, pour empêcher qu'il ne s'en aperçut lui-même, elle le tenait sans cesse en haleine, et mêlait à ses caresses ravissantes un empire tel, que tout en condescendant à chaque désir, elle gardait une dignité et un vouloir qui contrastaient singulièrement avec son genre d'esprit, ses grâces piquantes, ses saillies, et ses manières qui ne semblaient pas comporter cette domination : enfin, c'était une maîtresse toujours *maîtresse*.

Le château de Béringheld pa-

raissait à Tullius, ainsi qu'à sa charmante amie, le seul point qu'il y eut dans l'univers : leurs jours s'écoulaient au sein d'une mer de voluptés d'autant plus durables, que l'esprit, le goût et l'âme, participaient à ces plaisirs, et les variaient par des conversations enchanteresses. La jeune marquise semblait savoir toutes les sciences et elle écoutait son ami avec une attention qui le charmait. Madame de Béringheld brillait par la seule expression de sa joie. Cette mère, cette tendre mère n'avait jamais passé de momens aussi agréables, surtout quand elle venait à songer

que la marquise préservait ainsi son fils des dangers des armées auxquelles il avait voulu se rendre.

Enfin, le jeune Tullius, croyant à *la foi du serment*, envisageait cette liaison sous un aspect étrange, mais qui résultait des désinences de son caractère. Il attachait toute son âme à celle de sa maîtresse, elle était tout pour lui, il y concentrait toutes ses affections. Son bonheur reposait tout entier sur ce brillant tissu de joie, d'espérance, de sensations, de plaisirs, qu'agitait Mme de Ravendsi. Elle avait étendu de ses doigts légers ce réseau fragile sur la vie de ce

jeune exalté, qui, à chaque instant, lui faisait jurer de l'aimer toujours.

Aussi, elle disait en riant à la comtesse : — « votre fils est charmant, il a la bonne foi de me demander si je l'aimerai toute ma vie !... et de rire aux larmes.

Cet enthousiasme profond qui donne aux âmes véritablement sensibles des plaisirs si violemment purs et grandioses, des plaisirs qui diffèrent de ceux du vulgaire, de la différence qu'il y a entre les pyramides d'Egypte et les constructions mesquines de la *modernité*; cet enthousiasme, disons-nous, est la source de

peines, de chûtes tout aussi grandes. Ces cœurs qui battent pour l'immense et pour les conceptions fortes, n'éprouvent rien que d'infini : par suite de cette destination qui les traîne aux cieux, ils sont, ou sur les nuages, ou plongés dans un enfer de souffrance, parce qu'ils ne connaissent point les petites lignes qui séparent les extrêmes.

L'âme de Béringheld avait, comme nous l'avons dit, une pente vers le dégoût et la mélancolie lorsqu'il atteignait une *sommité* quelconque et qu'il arrivait au bout d'une carrière : Mme de Béringheld, n'ayant pas assez de

connaissance du cœur humain, ne concevait aucune crainte pour son fils, mais le père de Lunada voyait avec peine s'amonceler un nuage à l'horizon.

La situation d'âme du jeune Béringheld ne pouvait être un secret pour personne: dans tout le village, il n'était bruit que de madame de Ravendsi et du jeune Tullius.

Ces discours parvinrent à l'oreille de Marianine, ils firent pâlir ses joues rosées. Elle aimait le compagnon de ses courses, elle l'aimait d'amour.

Si madame de Ravendsi était pétulante, vive et sémillante, Ma-

rianine réunissait les qualités contraires dans un même degré de perfection.

Marianine, pâle de cette pâleur qui n'exclut pas les couleurs timides de l'innocence, Marianine, touchante et contemplative, portée à la méditation par son caractère et les belles scènes qu'elle voyait sans cesse au sein des montagnes, ne devait concevoir, et ne conçut que des sentimens d'une pureté, d'une élévation semblable à celle des cîmes de la chaîne des Alpes. Les milliers de boucles que formait sa chevelure noire semblaient tournées par la main de la nature, et lorsqu'elle re-

muait la tête pour les chasser de dessus un front d'ivoire, siége d'innocence, on voyait ses deux yeux briller comme deux étoiles qui percent l'écharpe grise d'un nuage de la nuit. A la voir assise sur un rocher, tenant son arc et ses flèches d'une main, et de l'autre la timide tourterelle qu'elle regrettait d'avoir percée; chacun eût deviné que la première torche que l'amour allumerait pour elle, éclairerait ses derniers pas dans la vie; qu'elle serait belle de toutes les beautés de l'âme comme du corps. Aussi son père et sa mère l'idolâtraient, elle était tout leur amour, leur orgueil, leur joie, leur vie.

Un instant, ils eurent le chagrin de craindre que sa taille svelte, sa jolie taille pleine de volupté, de grâces et d'élégance, ne tournât; un savant chirurgien ordonna de faire faire au bras droit beaucoup d'exercice; alors Marianine devint une jeune chasseresse parcourant les montagnes solitaires qui bordaient le château de Béringheld. Comme nul danger ne la menaçait, en ce que des gardes forestiers lui formaient une escorte sans cesse sur pied, elle se livra au penchant qui l'entraînait vers les bois et les rochers; enfin, partout où la nature, déployant sa magnificence, imprime

à notre âme une tendance vers la pureté, l'exaltation, et l'oisive rêverie où l'on erre dans un suave délire.

Béringheld et Marianine ayant contemplé ensemble les torrents, les tapis de mousse, les glaciers, le lever et le coucher du soleil ; Marianine aima Tullius, elle l'aima comme elle devait aimer, pour toujours.

Lorsqu'on apprit chez l'intendant que Tullius était épris de madame de Ravendsi, Marianine changea de couleur, et la mélancolie s'empara dès-lors de son âme. Elle devint semblable au lys frappé d'une gelée printannière.

Que pouvait-elle espérer? — M'a-t-il dit : « je t'aime » pensait-elle ; ah ! pourquoi me suis-je tue? pourquoi n'ai-je pas pris sa main et n'ai-je pas avoué que mon œil ne pouvait l'oublier une fois que je ne le voyais plus?...

Elle parcourut les montagnes, elle regarda les torrents qu'ils traversaient jadis ensemble, elle épia ce qui se passait dans le parc, elle imprima ses pas légers dans les sentiers affectionnés par Béringheld. Elle s'assit sur la pierre où il était, lorsqu'un jour, au coucher du soleil, le jeune mathématicien lui dévoila, par un discours plein d'éloquence, les

secrets du ciel : par quel accord et quelles lois la terre tournait sur un axe immortel tracé par l'imagination humaine au milieu de ce globe, objet de tant d'investigations savantes!.. elle croyait l'entendre toujours Ces lieux pleins de poésies avaient pour elle tous les charmes des souvenirs, mais ce charme avait une pointe aigue. La mélancolie de Marianine décolora son délicieux visage, et, dans l'ensemble de sa conduite, un œil habile aurait découvert la tristesse de l'amour dédaigné.

Elle avait une telle connaissance de Béringheld, qu'elle s'écriait : « Ah ! s'il le savait !.... » mais la

fierté de Marianine prenait le dessus, et elle n'osait se traîner au château.

La belle Marianine s'était imaginée que la laideur de Tullius le lui laisserait fidèle en le mettant à l'abri des persécutions des autres femmes : « — Son âme se sera dévoilée !.. » se disait-elle.

Aucun ami tendre n'essuyait ses larmes, car elle pleurait en secret, et les forêts, les torrents, les rochers, étaient ses seuls témoins. Sa voix pure et légère ne se faisait plus entendre aux pâtres et aux chevriers qui, jadis, s'arrêtaient pour écouter ses moindres accens.

Sa mère devint inquiète, souvent son père lui pressa la main en lui demandant si elle n'était pas malade, et elle répondait : — «Non, mon père»; mais cette triste parole dénuée d'expression inquiétait encore davantage. Cependant, le sourire de la tendresse errait sur ses lèvres... aussi, ressemblait-il à une fleur qui croît sur une tombe nouvellement construite.

Béringheld ignorait l'état de la douce, de l'aimable compagne de ses jeux et de ses courses. Comment aurait-il pu l'apprendre ? puisque sans cesse à côté de madame de Ravendsi, il dévorait

chaque saillie lancée par cette bouche charmante, dont il imaginait que tout le corail lui appartenait à toujours.

Deux mois s'écoulèrent, et ces deux mois furent pour Tullius un océan de bonheur : il se figura que toute sa vie serait ainsi ; les idées de gloire fuyaient sur l'aile des rêveries et des songes, et l'amour avec toutes ses douceurs paraissait à Béringheld la seule chose pour laquelle nous devions vivre.

Le P. de Lunada aurait voulu que son élève ne mît pas toute son âme dans cette passion, et il re-

grettait d'être trop vieux, ce qui l'empêchait de guider Tullius.

Souvent le vieillard, l'arrêtant dans la galerie, lui disait d'un air grave que ses cheveux blancs et sa longue soutane rendaient imposant : « Mon enfant, malheur à celui qui met toute sa fortune dans un vaisseau, avant d'avoir regardé s'il ira jusqu'aux Indes.

Mais l'œil de Sophie était si séduisant, son corps si bien fait, son sourire si fin !....

Sa mère, effrayée de ce que le bon père pressentait, lui disait quelquefois : « Mon fils, les femmes ne sont pas tout dans le monde, il y a des harmonies

qu'il faut observer, il y a des nécessités qu'il faut subir, et lorsqu'on ne les a pas aperçues et qu'elles arrivent, on se désespère. Prends garde, mon fils!

Mais un geste de Sophie emportait tout.... Sophie était si jolie!

Si Sophie eût dit dans un accès de gaîté : — Béringheld me déplait, brûlons-le?.... on le rebâtira, Béringheld et ses antiques tours auraient été consumés.

Si Tullius eût appris que Marianine, cette jeune fille si touchante, se mourait.... un coup-d'œil et un geste de Sophie au-

raient arrêté la course rapide de Tullius.

Si Sophie avait dit : « Meurs pour moi ! » Béringheld aurait tendu sa tête à la hache.

Enfin, Tullius oubliait tout jusqu'à son ancêtre, dont il ne parlait plus, quoiqu'à son âge, on ne dût respirer que pour rechercher la vérité d'un pareil fait.

## CHAPITRE XV.

Désastres dans les amours. — Mme de Ravendsi quitte le château. — Douleur de Tullius. — Sa première entrevue avec Marianine.

Si Béringheld avait une passion aussi violente pour madame de Ravendsi, c'est qu'il était bien persuadé que sa maîtresse la partageait dans toute son étendue, et que rien au monde, autre que lui, ne pouvait l'occuper ni la toucher. L'âme de Tullius était

constituée d'une manière si forte, que l'amour satisfait, sans crainte ni espoir, heureux de toute la béatitude du paradis, durait et ne paraissait pas devoir finir, bien qu'il n'aimât madame de Ravendsi que faiblement en comparaison de l'amour qu'il aurait conçu pour Marianine, si Marianine se fut présentée à ses regards au moment où il conçut l'amour et tous ses charmans mystères.

Le mois de septembre arriva : Tullius, pour la première fois depuis bien long-temps, avait été, dès le matin, se promener dans les montagnes, après avoir

laissé la marquise seule dans son appartement.

Béringheld rentre au château en pensant qu'il va trouver son amie en proie à tous les délices d'un voluptueux réveil : il se figure d'avance voir sa main errer nonchalamment sur un mol oreiller que le sommeil n'a pas encore abandonné; son œil redoutant la clarté du jour, se fermer, s'ouvrir tour-à-tour ; il savoure d'avance les douceurs de ces jeux innocens qui suivent le réveil, et que les plaisanteries, l'air moitié content, moitié boudeur de la marquise rendaient si charmants. Il marche, léger,

content et plein d'amour, en méditant ce qu'il fera : il arrive dans la longue galerie, et, aussitôt qu'il y entre, les éclats de rire et la voix de la marquise se font entendre. Béringheld s'imagine que sa mère l'a devancé, il approche, les sons masculins de la voix d'un homme résonnent dans la chambre et parviennent à son oreille. Alors, il ralentit sa marche, assourdit ses pas, et il écoute un long discours prononcé par un inconnu, dont les expressions et le ton indiquent un homme d'une haute classe; parfois la marquise rit et paraît folâtrer. Béringheld croit entendre le

frémissement léger des plus doux baisers. Enfin, s'approchant, sans rougir d'épier ainsi sa maîtresse parce que la jalousie est une passion basse qui ne calcule jamais, ces mots vinrent frapper son oreille.

— En vérité, M. le marquis, cet air *proscrit* vous sied à ravir !

— Vous trouvez?

— Comment donc ! jamais vous n'avez été si séduisant... je ne sais si c'est parce qu'il y a long-temps que je ne vous ai vu et que vous avez, pour moi, tout le charme de la nouveauté; mais qui diable vous reconnaîtrait

sous cet habit de paysan... ah !... ah !... ah !... ah !...

La dessus, la marquise de plaisanter, le marquis de répondre, et il s'en suivit une grêle de baisers, entremêlés de rires, que les saillies de Sophie provoquèrent.

Béringheld est stupide; il reste dans cette galerie, immobile comme une statue, enfin comme s'il n'existait pas. Cette scène lui prouve une intimité qui porte tout le cachet de celle qui s'est établie entre lui et madame de Ravendsi. Sa tête tout entière se bouleverse, ses idées se brouillent et se pressent tellement dans

leur tourbillon, qu'il n'a aucune pensée fixe.

— Comment, si je vous suivrai? certainement. Aussi bien, disait-elle, je commence à m'ennuyer dans le château : il n'y a ni bal, ni amusement, et dans un exil, on change chaque jour de lieu, ou craint, on espère, et l'on voit du monde ; ici, on m'enterrerait...

A ces paroles, Béringheld s'avance furieux, et au bruit de ses pas, la marquise s'écrie : Cache-toi, cachez-vous!...

— Comment, madame, dit Tullius, le visage pâle et les yeux égarés, comment... Il arrête, et

la voix lui manque à l'aspect de l'air tranquille de la marquise qui s'approche de lui, le serre dans ses bras, lui met son joli doigt sur la bouche, et l'entraîne en fermant sa porte et lui disant : « chut, Tullius !... »

Béringheld, stupide et pétrifié, se laisse conduire, et la marquise est avec lui dans le parc, sous un peuplier, avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître et d'arranger ses idées.

— M'expliquerez-vous, Sophie, dit-il en croisant ses bras, la regardant avec une rage concentrée et refusant de s'asseoir à la place qu'elle lui indiquait, m'ex-

pliquerez-vous l'étrange scène qui vient de se passer?...

Elle se mit à rire avec un grâce mutine et fit un geste de tête plein d'une compassion maligne qui redoubla la colère de Tullius.

— Le rire n'est plus de saison, Sophie, quand on a flétri l'existence tout entière d'un homme, on doit, ce me semble....

— Mais, mon cher Tullius, vous êtes charmant, ah!... votre figure est trop sublime de dépit, pour que je le calme, laissez-moi jouir de ce spectacle... vrai!..

— Ce n'est pas par des plaisanteries que vous comptez me répondre, j'espère?

— Et s'il ne plait pas à moi de répondre, croyez tout ce que vous voudrez.... vraiment, vous êtes plaisant d'avoir une volonté!...

— Comment! cet homme paraît avoir sur vous les mêmes droits que moi, vous semblez l'aimer....

— Pourquoi pas? dit-elle avec un sourire plein de finesse.

— Et vous m'aimez!... et vous osez profaner le nom, le nom sacré d'amour! allez, adieu, madame, adieu, puisque votre front ne rougit pas, puisque la colère de celui qui devait vous être cher ne vous cause qu'un accès de gaîté, puisque ma peine, une

peine qui va jeter de l'amertume sur toute ma vie, ne vous importe en rien, adieu !

La marquise riait toujours et s'écria : Quel sermon !... mais vous êtes pathétique ; vous seriez bien en chaire, et vous prêcheriez à merveille les *infidèles*.

— Quel est cet homme? demanda Béringheld d'un ton absolu et avec un regard qui fascina la marquise.

— Eh! c'est mon *mari !*...

Cette phrase et ce mot étourdirent tellement Béringheld, que le tonnerre serait tombé dans ce moment à deux pas de lui, il ne l'aurait pas entendu. La marquise

parla long-temps sans qu'il comprit un seul mot. Enfin, revenant de son abattement, il s'écria :

— Hé quoi, cet homme vous a aimé, il vous a épousé; vous vous aimiez donc!...

A cette considération, la marquise ne put retenir un long éclat de rire : — S'aimer, reprit-elle, mais ce n'est pas nécessaire pour se marier. Oh! mon pauvre Tullius! vous n'avez donc aucune idée des choses de ce bas monde?

— Oh bien bas! dit Tullius avec une expression sardonique. Quoi! vous avez pu trahir un homme qui vous chérissait, qui vous a épousée, ah!... que n'ai-je su cela!...

— Que ne l'avez vous demandé? répondit-elle brusquement.

— Ainsi, vous n'êtes point à moi !... Toutes les paroles par lesquelles vous m'enchaîniez, n'ont pas été prononcées pour la première fois !... nous ne marcherons pas toute notre vie ensemble !... *Je suis seul !...*

A ce mot qu'il dit avec l'accent d'une profonde douleur, une larme coula sur sa joue enflammée et il tomba dans une rêverie accablante.

La marquise le fit asseoir à côté d'elle et lui prodigua de touchantes caresses; elle lui parla long-temps pour lui expliquer

d'une manière plausible et par un discours rempli d'esprit et de considérations originales, les maximes qui régissaient la vie d'une femme dans le grand monde; elle lui dévoila la perversité des mœurs avec une telle bonne foi, en appuyant sa conduite sur tant d'exemples, que Béringheld ne savait plus que penser. Le tableau qu'elle déroula devant ses yeux était neuf pour lui : la vertu peinte comme une chimère, l'amour comme une *coucherie perpétuelle*, le changement comme un devoir, la constance comme un ridicule, les amans des jouets, le plaisir, le seul guide à suivre.

Rien ne fut oublié, et le discours de la marquise était une image fidèle de ce siècle de corruption, le code du vice et une belle *Catilinaire* contre la vertu.

Béringheld reconnut dans les paroles de Sophie un ton de conviction qui lui navra le cœur ; il reconnut aussi qu'elle l'avait aimé de bonne foi, mais autant qu'elle pouvait aimer, et comme une femme du caractère de M^me^ de Ravendsi devait aimer.

Tullius, rentrant en lui-même, s'avoua qu'il portait la punition d'être né trop tard, et s'imaginant que madame de Ravendsi faisait une exception, que le cœur

tendre de cette femme ne chérissait que lui ; s'il tomba dans un chagrin profond, du moins une consolation vint adoucir sa peine, il crut être le seul aimé.

Cinq ou six jours après, il fut témoin, dans le parc, d'une scène du même genre entre madame de Ravendsi et un autre inconnu, ami de M. de Ravendsi. Il en demanda tristement l'explication : elle fut courte.

— C'est, dit Sophie, le premier amant que j'aye eu.

Tullius ne répondit que par un mouvement convulsif pareil à celui d'un criminel qui souffre la torture, et qui ayant enduré

les premières douleurs, ne peut empêcher son corps de trahir l'émotion que lui cause le dernier coup.

Dès ce moment, le jeune Béringheld fut en proie à la plus profonde mélancolie : il tomba tout-à-fait de ce faîte de bonheur et de volupté qu'il habitait. Cet événement décidait pour toute sa vie sa manière de penser. Il jugea la femme un être trop faible pour supporter l'infini du sentiment ; en un mot, il fut détrompé d'une illusion qu'il s'était créée... et ce fut dans l'une des grandes scènes de la vie, et sur l'un des principaux sentimens de l'homme,

que porta son premier dégoût.

En effet, il avait parcouru une carrière immense, il se trouvait au bout, et son âme vide éprouvait le malaise qu'un ambitieux ressentirait après avoir conquis la terre. La coupe qu'il croyait remplie et inépuisable, gisait, en ne contenant plus qu'une lie d'absynthe.

Il se mit à maudire la vie, rien ne l'émouvait, il recommençait chaque journée en répétant les mêmes choses avec un dégoût insurmontable, et il ressemblait à une machine qui se meut par un mécanisme ingénieux. Sa mère ne pouvait le consoler, et le P. de Lunada se mourait en ce moment.

Béringheld, sans cesse au lit de son vieil instituteur, et témoin de son dernier débat avec la mort, le trouvait heureux, et jugeant du peu de valeur de l'existence par l'aspect du chevet funèbre du jésuite, il raisonnait sur la vie, comme un homme attaqué du spleen.

Le chevalier d'A....y, le marquis de Ravendsi et sa femme, partirent du château et se dirigèrent vers la Suisse, afin de rejoindre leurs parens et leurs amis émigrés. Ce départ ajouta encore à la mélancolie de Tullius, par l'espèce d'indifférence qui perça lans la tendresse affectée de la marquise.

— Adieu, mon jeune ami, lui dit-elle, j'espère que j'occuperai une place dans votre cœur.

Puis, elle se mit à rire en montant à cheval, et dit à Tullius : — Nous sommes au même perron où naguères vous m'avez vue pour la première fois ; en vérité, je voudrais qu'un peintre peignit votre figure d'aujourd'hui, et celle de ce temps-là!..

Cette légéreté fit mal au jeune Tullius; néanmoins, il suivit de l'œil M^me^ de Ravendsi jusqu'à ce qu'il ne pût plus la voir, et encore contempla-t-il long-temps la marque que son joli pied avait laissée sur le sable.

Le caractère que Béringheld manifesta dès sa plus tendre enfance le destinait à une vie malheureuse, et, marchant de dégoût en dégoût, il devait arriver au milieu de sa carrière; blâsé sur tout, après avoir tout parcouru, tout essayé, tout apprécié.

L'on juge bien qu'il dût être entièrement abattu par ce premier échec, reçu sans qu'il pût le prévoir et alors que son cœur brillait de tout le lustre de la jeunesse, et que toutes ses facultés se déployaient pour la première fois avec une énergie croissante.

Ces événemens jetèrent dans

l'âme de Marianine une légère semence de joie et de chagrin. L'amour véritable qu'elle portait à Béringheld lui fit partager sa mélancolie, mais alors Marianine ne pleura plus : son chagrin lui fut doux, et sa joie céleste ; elle pensa que Béringheld reviendrait dans les montagnes, elle y retourna pleine d'espoir, le cœur gros de consolations toutes prêtes pour son jeune ami.

Les échos qui avaient oublié sa voix, répétèrent quelques chansons d'amour ; l'onde qui ne voyait plus son visage, réfléchit quelquefois ses traits quand elle examinait si les roses revenaient infuser leurs

couleurs sur ses joues naguères décolorées. Son œil se fixait plus souvent sur le château, et elle aurait voulu que sa pensée, franchissant les espaces, allât retentir dans le cœur flétri de Béringheld pour y répandre une douceur d'amitié, une fraîcheur d'amour qui ravivât son tendre ami, l'objet constant de ses pensées.

---

Voyez-vous sur un rocher désert, couvert des feuilles mortes que l'automne laisse tomber de sa pâle couronne ; voyez-vous un

jeune homme assis vers le soir sur une pierre antique : il contemple tristement l'aspect de cette soirée dont les événemens sont en harmonie avec l'état de son cœur. La nature semble mourir, elle reçoit les adieux du soleil qui se retire, les montagnes sont rougeâtres, le ciel est terne, et n'a plus cette pureté *italique* dont il brille en été.

— Si la nature s'enveloppe d'un crêpe, elle renaît au printemps, se dit-il ; mais, moi, mon âme est ensevelie pour toujours, et l'amour n'existe plus pour moi. Le char brillant et chargé de roses dans lequel je me voyais em-

porté, s'est brisé pour toujours. La femme est indigne de moi, ou je ne suis pas assez souple pour elle... la vie est une déception, une minute, et vivre ou ne pas vivre est indifférent... Là dessus, il courbe sa tête sur sa poitrine, et il écoute les sons funèbres de la cloche du village, car l'on enterre le P. de Lunada.

En cet instant, une jeune fille accourt vers lui, elle accourt avec une joie naïve et innocente, qui se dévoile par ses pas bondissans qui ressemblent à ceux d'un faon qui rejoint sa mère ; mais, lorsqu'elle aperçoit l'œil de Béringheld, ce regard profond du

désespoir tranquille et cette sévérité majestueuse qui résulte d'une méditation dernière, elle s'arrête, une aimable timidité se peint dans sa contenance, et Marianine paraît demander pardon comme si elle offensait; tout en sollicitant la permission d'approcher, son attitude dit qu'elle va se retirer, mais sa figure et l'ensemble de sa personne désirent le contraire.

Néanmoins, à l'aspect de la douleur de son ami, elle se repose sur son arc, et son âme finit par s'identifier avec celle de Tullius. Marianine attend un sourire et un mot pour courir s'as-

seoir sur la mousse de la grande pierre où est Béringheld : une larme s'échappe de ses beaux yeux noirs et coule sur ses joues en voyant que le compagnon de ses jeux ne lui dit rien. Alors elle dépose toute fierté féminine, elle s'avance, s'assied contre Béringheld en disant à voix basse : « l'amour est la science de l'abaissement. » Elle prend la main de Tullius, et lui dit : « Tullius, tu as du chagrin ! j'aime mieux pleurer avec toi que de rire avec tout le monde. »

Le jeune homme regarde Marianine avec étonnement, mais il secoue la tête, et reprend son attitude mélancolique.

— Ah ! Tullius, je préfère des injures à ton silence ! dis-moi, Marianine n'est-elle rien pour toi?

—Rien, répondit Béringheld d'une voix sourde et avec un accent machinal qui lui donnait l'air d'un écho.

Marianine fondit en larmes avec cette ingénuité des enfans de la nature, elle regarda Tullius d'un air qui disait : Vois mon teint et mes lèvres décolorées, tu es cause de cette pâleur....

En ce moment, un berger de la plaine fit entendre les faibles sons d'une musique champêtre; les accens de cette flûte pastorale semblaient prophétiques, ils re-

disaient le refrain d'une chanson d'amour. Marianine espéra.

— Tullius, dit-elle, tu crois avoir aimé..

L'infortuné se tourna vers la jeune fille et fit un signe de tête qui peignait sa souffrance.

— O Tullius! l'amour ne vit que de sacrifices.... t'en a-t-on fait?....

Marianine s'arrêta, elle craignit de trop exagérer celui qu'elle faisait en ce moment, et ne pouvant plus soutenir l'aspect du triste sourire d'un être qui ne l'entendait pas, elle lui serra la main, se leva, et versant des larmes amères, elle s'éloigna à pas

lents en retournant souvent sa belle tête. . . . . .

. . . . . .

Béringheld revint seul au château : sa léthargie sombre effraya sa mère.

FIN DU SECOND VOLUME.

# TABLE

## DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

CHAP. VIII. L'officier angevin. — Sa frayeur. — Béringheld-le-Centenaire est au château. — Départ précipité. . . . . P. 5

CHAP. IX. Apparition. — Lunada réduit au silence. — La comtesse au lit. . . . . 31

CHAP. X. La nuit. — La Comtesse enceinte. — Ce qu'on en dit. — Accouchement extraordinaire. — Tullius au monde. . . . . 54

CHAP. XI. Butmel et Lagradna. — Histoire de Butmel. — Enfance de Tullius . . . . . 91

CHAP. XII. Mort du Comte. — Enfance de Tullius. — Ses dispositions. — Comment la révolution

n'atteignit pas la famille Béringheld. — Véryno joue un rôle . . . . . 119

CHAP. XIII. Désirs de Tullius. — Fuite projetée. — Elle échoue. — Une marquise tombe des nues . . 146

CHAP. XIV. Déclaration d'amour. — Chagrin de Marianine. — Bonheur de Tullius. . . . . 177

CHAP. XV. Désastre dans les amours. — Mme de Ravendsi quitte le château. — Douleur de Tullius. — Sa première entrevue avec Marianine. 209

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

LES BIBLIOPHILES DE L'ORIGINALE
6, rue de l'Oratoire. Paris.